Année N° 9 1er Mai 1920

GENERAL LIBRARY
JUN 11 1920
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
rnest Lavisse	*Sentiments à l'égard de l'Allemagne*	5
t'Serstevens	*Un Apostolat* (1re partie)	21
harles Delvert	*L'Offensive du 16 avril 1917*	64
cques-É. Blanche	*Les Arts et la Vie*	103
comte de Reiset	*Le dernier Roi de France*	125
iuseppe Baffico	*Dans les Ténèbres* (fin)	137
rnand Vandérem	*Les Lettres et la Vie*	185
nn M. Goblet	*L'Évolution politique irlandaise de 1914 à 1920*	201

Copyright 1920 *Revue de Paris.*

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS ET VENTE : 3, RUE AUBER
(MAISON D'ÉDITION CALMANN-LÉVY)

1920

LIVRES NOUVEAUX

NYMPHES DANSANT AVEC DES SATYRES

par **René Boylesve.**

C'est un recueil de contes, qui furent écrits il y a longtemps déjà. Ils sont parfaitement dignes de succéder aux derniers ouvrages de M. Boylesve si applaudis. Ils ont conservé toute leur fraîcheur et toute leur originalité. Celle-ci consiste principalement dans l'alternance de certaine grâce légère que figurent les Nymphes, avec l'âpreté et l'ironie que représente le rictus des Satyres. [Cette dualité d'inspiration et d'accent ne se retrouverait-elle pas d'ailleurs, d'une façon générale, dans l'œuvre de M. René Boylesve? Elle a marqué ses débuts, ainsi qu'il apparaît dans ce livre ; elle semble un des caractères les plus essentiels de son tempérament et de son talent.

LE FÉLIN GÉANT

par **J.-H. Rosny aîné.**

Ce sont des scènes de la préhistoire que M. J.-H. Rosny fait revivre devant nous, et ce nouveau livre, étrange, puissant, mystérieux, continue dignement une série qui, dans l'œuvre de l'écrivain, a suscité une admiration particulière. A l'imagination d'un voyant qui se rend le contemporain d'un monde disparu, M. Rosny sait allier un esprit scientifique aux méthodes rigoureuses, merveilleusement documenté. La lutte de deux hommes contre les monstres primitifs, le triomphe de leur force consciente sur la nature hostile, tel est le sujet de ce livre d'autant plus émouvant qu'il nous rappelle le souvenir récent d'une autre guerre où l'homme a également vaincu la Bête.

A NOS LECTEURS

Devant la hausse continuelle du prix du papier, de la main-d'œuvre et en général du prix de revient, nous nous voyons dans la nécessité de changer les tarifs d'abonnement et de vente au numéro que nous n'avions maintenus jusqu'ici qu'en nous imposant de lourds sacrifices.

Les prix sont modifiés comme suit :

ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES.	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER	92 »	47 »	24.50

PRIX DU NUMÉRO : **4** fr. **50**

Nous avons résisté, autant que cela nous a été possible, au mouvement d'augmentation, et nous restons encore aujourd'hui très au-dessous des prix acceptés pour les livres. Aussitôt qu'il nous sera possible, nous reviendrons à nos prix anciens.

Ces tarifs sont appliqués aux abonnements et aux réabonnements.

SENTIMENTS

A L'ÉGARD DE L'ALLEMAGNE

En 1873, à Berlin, je rencontrai chez le commandant prince de Polignac, attaché militaire de France, un capitaine de la garde royale prussienne nommé Ragoda von Biberstein. Le commandant et le capitaine se voyaient fréquemment et ils y prenaient plaisir. Comme M. de Polignac, M. de Biberstein était d'antique noblesse; son nom slave Ragoda prouve que sa famille habitait le Brandebourg avant que les Allemands fissent la conquête de ce pays, il y a six ou sept siècles. Un jour, après un déjeuner où le vin de Champagne avait égayé le capitaine — à qui était familière cette sorte de gaîté —, M. de Polignac lui dit en souriant que les Hohenzollern, n'étant arrivés en Brandebourg qu'au xve siècle, pourraient bien être des usurpateurs, et que, si l'on tenait compte des droits de la naissance, c'était lui, Ragoda, qui devrait être roi de Prusse et empereur d'Allemagne. Sur quoi, le capitaine éclata d'un énorme rire.

Tous les deux étaient des esprits cultivés. Ils parlaient plusieurs langues. M. de Biberstein connaissait notre littérature; il admirait Molière en fin connaisseur. Quant au prince, son étonnante mémoire gardait les fruits d'une lecture immense en diverses langues. Un jour que nous nous promenions *sous les Tilleuls*, il me récita des vers de l'*Odyssée*.

Tous les deux étaient des esprits très libres. Le prince,

368374

respectueux de l'idée monarchique comme il convenait à son nom, ne croyait pas qu'il fût possible de restaurer la royauté en France. M. de Biberstein, tout fier qu'il fût de sa qualité d'officier prussien, rêvait d'un avenir de paix entre les hommes. Pour propager son pacifisme, il projetait la publication d'un journal en quatre langues, *quadrilingue* comme il disait.

Dès ma première rencontre avec lui, le capitaine m'intéressa; mais ce jour-là, je ne sais plus à quel propos, peut-être à propos de rien, il se mit à me parler de la guerre de 1870; brusquement, je détournai la conversation. Quelques jours après, il vint me voir à l'hôtel et de nouveau me parla de la guerre; je lui dis alors: « Monsieur le capitaine, l'autre jour, chez M. de Polignac, j'ai refusé de vous suivre sur ce terrain. Ne l'avez-vous pas remarqué? Je suis content d'avoir fait votre connaissance; mais, si vous le voulez bien, il y a un sujet de conversation que nous éviterons scrupuleusement : la guerre. » Le sourcil du capitaine exprima l'étonnement et la contrariété.

M. de Biberstein, qui était en garnison à Potsdam, nous invita, M. de Polignac et moi, à aller dîner chez lui. Nous arrivâmes vers quatre heures. Il vint nous chercher à la gare, et nous conduisit dans une brasserie, pour y manger quelque chose — *um etwas zu geniessen*, avant le dîner. Ce fut un goûter si plantureux que je me demandai comment je ferais pour dîner. Le capitaine me proposa un tir à la carabine; c'était un des jeux aménagés dans le vaste jardin de la brasserie. J'acceptai; nous allâmes au tir; je pris une carabine, on leva une cible : c'était l'image d'un chasseur à pied français; je jetai la carabine. M. de Biberstein s'excusa : « Je ne savais pas », me dit-il.

En arrivant chez lui, mon visage gardait l'expression d'une mauvaise humeur que notre hôte s'efforça de dissiper par un redoublement d'amabilité. Mais, en m'asseyant à table, je vis devant moi une bouteille de vin de Moselle, ornée d'une brillante étiquette où une grande et grosse Germanie couronnée, la bouche ouverte, brandissant un énorme sabre, chantait qu'elle saurait bien garder la Moselle. Je tournai cette étiquette vers M. de Biberstein qui se leva et prit la bouteille pour la mettre devant lui.

Le dîner fut long, abondant en vivres et en paroles. M. de Polignac nous amusa en récitant certaines définitions des mots tirées d'un *Dictionnaire du soldat* en partie composé par lui. Je me rappelle : « *Sentinelle*, soldat embêté par des mouches. » Le capitaine, après s'être fait expliquer le mot, en rit follement. Il parlait, parlait, parlait. Sa température s'était élevée fort au-dessus de la moyenne.

Il nous reconduisit à la gare où il nous déclara qu'il allait nous accompagner jusqu'à Berlin, ne voulant pas nous quitter si vite, et qu'il rentrerait à Potsdam par le dernier train. Dans le compartiment, il s'assit bien en face de moi ; à peine étions-nous en marche, qu'il me disait : « Je vous tiens ; vous ne pouvez pas m'échapper. Eh bien, nous allons parler de la guerre ! » M. de Polignac me fit signe de me résigner. « Soit, dis-je au capitaine, à cause de l'état un peu exceptionnel où vous vous trouvez, je veux bien, et je vous écoute. »

Il commença : « Quand deux peuples se font la guerre, il y en a un qui est vainqueur et l'autre qui est vaincu. Vous avez été vainqueurs bien souvent, vous avez été vaincus cette fois-ci ; peut-être vous serez vainqueurs la fois prochaine, surtout si vous réformez votre artillerie. » Je l'interrompis : « Nous la réformerons. » Nouveau signe de M. de Polignac. Je me tus. Le capitaine, après une pause, reprit : « Quand deux peuples qui se font la guerre sont voisins l'un de l'autre, l'armée la plus forte entre sur le territoire ennemi. Dieu sait combien de fois vous êtes entrés chez nous ! Mais entrer chez les autres vous semble la chose la plus naturelle du monde ; quand, au contraire, on entre chez vous, vous appelez cela Invasion, avec un *i* majuscule. »

Un afflux de raisons me vint à l'esprit. Je voulus expliquer au spirituel capitaine les sentiments que la guerre de 1870 laissait dans nos cœurs ; sans doute les revers avaient été très sensibles à notre amour-propre, mais le traité de Francfort offensait en nous autre chose et plus que notre orgueil ; la guerre n'a plus, en ce siècle, tous les droits qu'elle possédait jadis, et dont elle a usé et abusé pendant des siècles et des siècles ; bref, je voulais parler de l'Alsace ; mais je pensai que ce serait du temps perdu. M. de Polignac me regardait avec quelque inquiétude, et les lumières multipliées annonçaient l'approche

de Berlin. Je me contentai de répondre : « J'aurais bien des choses à dire, mais je ne vous les dirai pas, même quand vous serez revenu à votre état normal, car vous ne me comprendriez jamais. Et c'est cela qui est grave pour l'avenir de nos deux peuples. »

Nous nous séparâmes amicalement, et jamais plus, M. de Biberstein et moi, nous n'avons reparlé de la guerre.

***

Pas plus que les Allemands d'alors, ceux d'aujourd'hui ne comprennent nos sentiments à leur égard. La preuve en est dans les lettres que des officiers allemands ont écrites ces temps-ci aux Français qui les ont logés dans nos provinces envahies. J'ai sous les yeux un certain nombre de ces lettres. Plusieurs des signataires sont assurément de braves gens. Voici, par exemple, un capitaine, qui porte un nom aristocratique connu ; il a été pendant deux ans l'hôte du maire d'un gros bourg que nous appellerons, si vous voulez, La Neuville. Il a épargné aux maîtres de la maison, autant qu'il dépendait de lui et sans manquer à son devoir d'officier allemand, maintes vilenies et tracasseries imaginées par une *Kommandantur* odieuse. Il s'est montré très humain et vraiment chrétien. Une première lettre de lui est écrite de Belgique où son régiment avait été transféré, six mois avant l'armistice. Elle est datée du 11 novembre 1918.

« Cher monsieur, très chère madame,

» Nous sommes le 11 novembre. Je pleure le sort de mon pays. L'armistice si longtemps désiré est là ; et seule l'idée que cette terrible lutte, qui semblait ébranler l'univers, va finir, qu'enfin de nouvelles larmes ne se joindront plus à celles qui ont coulé, cette idée seule me console et me donne la force de continuer à vivre et à travailler pour ma patrie. Quel soulagement si vous étiez près de moi et si je pouvais vous dire de mes souffrances... L'histoire va son chemin et j'ai la conviction que l'être suprême au-dessus des étoiles nous mène notre chemin. Tout est voulu ; il faut s'incliner... »

Il ne sait trop ce qu'il va devenir : « Mes jours en Belgique sont comptés; je me demande comment on réussira de s'en aller. » Mais il voudrait bien trouver le moyen de retourner bientôt à La Neuville. Peut-être, dit-il, « on aurait besoin de moi officiellement comme interprète et personne connaissant bien l'histoire et les événements qui concernent l'invasion de La Neuville de 1914 à 1918. Je vous prie de faire le nécessaire et de disposer de moi. L'idée de pouvoir aider à réparer les malheurs de quatre terribles années me semble belle. Non seulement je pourrai peut-être, en éclaircissant certaines affaires, rendre service à vos habitants, mais remplir mon devoir d'officier allemand. »

La réponse se fit attendre quelques mois, enfin elle arriva, très courtoise. Tout de suite, le capitaine récrivit : « Quelle joie ! quel plaisir ! Enfin une lettre de La Neuville, enfin les nouvelles si ardemment désirées depuis près d'un an ! » Mais il s'aperçoit qu'il a un peu désappris le français ; pourtant il assiste régulièrement aux séances du nouveau cercle français qui se réunit tous les huit jours pour faire des exercices en conversation et en lecture. La réponse du maire à la proposition d'appeler le capitaine à La Neuville n'avait pas été encourageante. Il insiste pourtant, il sollicite encore l'intervention de la municipalité auprès du Gouvernement français. Mais la correspondance en est restée là.

Le capitaine Von X... ne reverra donc pas La Neuville, au moins « officiellement ». Peut-être a-t-il compris qu'il ne devra pas y retourner officieusement. Ce n'est pas sûr, et il a vraiment eu tort d'insister comme il a fait. Mais si les sentiments qu'il a si bien exprimés étaient plus répandus parmi les officiers et le peuple d'Allemagne, comme tout serait changé ! Quelles espérances seraient permises !

Aucune autre lettre ne peut être comparée à celle du capitaine Von X. Un officier de réserve, banquier, donne de ses nouvelles, s'informe des gens de la maison, comprises Madeleine, la femme de chambre, et la cuisinière. A Berlin, il voit plusieurs camarades qu'il a connus à La Neuville; ils se réunissent de temps en temps entre eux, ils s'appellent des Neuvillois, et ils aiment à se « souvenir *des temps plus heureux* de La Neuville ». Un médecin envoie des « pictures », c'est-à-

dire des photographies ; une le montre assis dans le joli jardin ; il est là comme chez lui : en effet, ce jardin, il se l'était approprié si bien que les maîtres de la maison n'en jouissaient plus. Un autre, docteur-dentiste, salue le maire des titres de « Monseigneur » et de « Votre Excellence ». Il se souviendra toujours du « *séjour béni de La Neuville !* » Quel mot adressé à des gens qui ont souffert de la présence de l'ennemi, souffert de l'isolement, sans autres nouvelles de la patrie que les mensonges et les homélies hypocrites de la *Gazette des Ardennes*, sans nouvelles de leurs enfants, de leurs petits-enfants qui combattaient en France.

« Temps plus heureux, séjour béni ! » C'est à se demander ce qu'il y a de commun entre ces hommes et nous.

***

Il serait bon de savoir si les neutres au moins comprennent mieux que les Allemands nos sentiments à l'égard de l'Allemagne? J'ai bien peur que non.

Il existe une « Association internationale des Académies ». 180 membres de cette Association, la plupart scandinaves ou hollandais, ont adressé un manifeste « Aux membres des nations alliées et des États-Unis d'Amérique » pour les inviter à reprendre les relations internationales avec les savants des « empires centraux ».

Voici le début :

« Pendant l'automne de 1813 — une guerre acharnée sévissait depuis de longues années entre la France et l'Angleterre — le chimiste anglais Humfry Davy se rendit en Italie en passant par Paris. Les événements qui marquèrent son séjour dans la capitale de la France sont relatés par son biographe dans les lignes suivantes : « Rien ne peut égaler la cordialité et la chaleur de la réception de Davy par les savants français. » Le 2 novembre, il fut admis à une séance de la première classe de l'Institut de France ; il fut placé à la droite du président, qui annonça à la réunion qu'elle était honorée par la présence du chevalier Davy. Chaque jour, il y eut quelque

réception en son honneur. Le 13 décembre, il fut élu à l'unanimité membre de la première classe à l'Institut. »

Or, continue le manifeste, l'Académie des Sciences de Paris, dans une séance tenue en octobre 1918, a déclaré unanimement que les relations personnelles sont pour longtemps impossibles entre les savants des pays alliés et ceux des empires centraux. — « D'où peut venir ce douloureux contraste? »

Le manifeste reconnaît qu'il a été répondu à cette question dans une réunion de délégués des Académies des pays interalliés tenue à Londres, au même mois d'octobre 1918. On y lit que « la guerre jadis a souvent interrompu la coopération des individus sans détruire leur mutuelle estime, basée sur le sentiment de la valeur de la science » ; mais aujourd'hui, il n'en peut être de même. Toutes les règles de conduite imposées par la civilisation ont été violées par les ennemis de l'Entente. Sans doute la guerre est fatalement pleine de cruautés, et il faut en prendre son parti; mais rien ne peut excuser « les horreurs organisées dès l'origine, dans le seul but de terroriser les populations inoffensives ». Suit une liste de crimes allemands ; ces crimes « laisseront dans l'histoire des nations coupables une tache que ne saurait laver la simple réparation des dommages matériels. Pour restaurer la confiance sans laquelle toute collaboration fructueuse serait impossible, les empires centraux devront désavouer les méthodes politiques dont l'application a engendré les atrocités qui ont indigné le monde civilisé. »

Mais les signataires du manifeste ne sont point convaincus par cette réponse; sur la question des « atrocités », ils se récusent : « Ce n'est pas à nous de discuter ces faits », disent-ils. Pourtant nombre de ces faits sont avérés par de clairs témoignages allemands, par exemple certains ordres dûment signés par les barbares qui les donnèrent. Que le manifeste n'en veuille rien savoir, cela fait craindre que ceux qui l'ont signé n'aient pour nos ennemis un penchant secret. Soit! Passons.

Nos confrères neutres nous adjurent de reprendre les relations intellectuelles avec nos ennemis d'hier en nous rappelant les œuvres académiques internationales entreprises

avant la guerre : institut pour l'étude du cerveau, assemblage de matériaux pour servir à une Encyclopédie de l'Islam, nouvelle édition de Leibniz, catalogue des œuvres scientifiques, associations pour les études géodésiques, sismologiques, astronomiques et pour l'étude des mers profondes. D'autre part, « la science n'a pas seulement pour mission d'éclairer le monde ; elle cherche encore les moyens de rendre la vie plus supportable ». Il existe une Union sanitaire générale, deux Associations internationales pour la lutte contre le cancer et la tuberculose, un Institut international d'agriculture, où l'on étudie les maladies des plantes pour en trouver les remèdes. Est-ce que toutes ces œuvres vont être abandonnées? « Une lourde dette de haine et de vengeance attend d'être amortie, mais cet amortissement ne peut se faire qu'en invitant tous les hommes sans exception à participer aux œuvres d'amour et de sincérité. » Tous, souvenons-nous de cette parole dite par Ampère mourant à un de ses collaborateurs : « Il ne doit être question entre nous que de ce qui est éternel. »

Voilà certes un émouvant appel et une vue superbe d'un admirable avenir : collaborer à des œuvres qui ont pour objet l'étude de l'intelligence et de la nature, et, d'autre part, la lutte contre des fléaux, communs ennemis du genre humain. Chaque peuple y apporte les aptitudes particulières de son esprit, de son génie. Un jour, on apprendra que tels et tels problèmes scientifiques sont résolus, que telles et telles vérités sont acquises, qu'une hypothèse nouvelle est proposée, ou bien que le cancer est tué, tuée la tuberculose, et les cloches, dans tous les pays de la terre, salueront ces victoires.

Dans l'extraordinaire moment où nous vivons, toutes les possibilités peuvent être admises. Que l'humanité un jour soit réconciliée, qu'amie d'elle-même elle travaille à l'amélioration de sa vie, cela n'est pas impossible, ce n'est pas même improbable, et, que cela soit souhaitable, personne ne le niera. Mais revenons à la question précise : faut-il, dès maintenant, que des savants des pays alliés, ou, pour ne parler que de nous, des savants français se rencontrent avec des savants d'Allemagne dans des congrès scientifiques, comme avant la guerre, comme si de rien n'était? Non, pour des raisons que je vais dire.

***

En 1916, nous avons, mon collègue et ami Charles Andler et moi, recherché les idées inspiratrices de la doctrine allemande[1] sur la guerre.

Ces idées sont au nombre de trois.

1° L'Allemagne ne peut continuer à vivre dans l'étroitesse du cadre où elle est enfermée. Son sol ne suffit pas à nourrir son peuple. Ce peuple, qui était autrefois agricole, est devenu surtout manufacturier. La science de ses laboratoires dirigeant le travail de ses métiers, ce pays surpeuplé est devenu un pays surproduisant. Il lui faut trouver de la place pour son surcroît d'hommes, et des marchés pour son surcroît de marchandises. L'Allemagne est nécessairement « tentaculaire ». Ses forces économiques « doivent être mises en marche comme l'armée et comme la flotte qui ne font qu'un avec elles ».

2° La guerre est voulue par Dieu et par la Nature. Sans doute Dieu a défendu de tuer : « Tu ne tueras pas » ; mais il ne faut pas prendre à la lettre cette interdiction ; dans l'Ancien Testament, les guerres saintes et justes sont célébrées d'un ton lyrique. « La guerre, disait Luther, est aussi nécessaire à l'homme que le boire et le manger. » Quant à la Nature, la lutte du fort contre le faible et l'extermination de celui-ci par celui-là en est « l'inéluctable loi ».

3° L'Allemagne doit gouverner le monde pour le plus grand bien de l'humanité. L'histoire humaine se divise en trois périodes : hellénisme, romanisme, germanisme. Au *Römertum* a succédé immédiatement le *Germanentum*. Mais, si l'Allemagne succède à Rome, c'est pour faire autre chose et mieux qu'elle. Elle a repensé les civilisations antiques en gardant intact le génie de sa race si supérieur à tous les autres génies. Elle est l'institutrice nécessaire de l'humanité présente et à venir. Sa mission est de « sauver le monde ».

De ces trois idées conjointes, la première — nécessité que l'Allemagne élargisse sa place dans le monde — est une cause de guerre à elle seule suffisante ; les deux autres fortifient cette idée ; la guerre n'est pas seulement un acte obligatoire

1. *Pratique et doctrine allemandes de la guerre.* (Dans la série des *Études et documents sur la guerre.* Paris, Armand Colin.)

d'égoïsme national; elle est ennoblie, sanctifiée; les guerriers d'Allemagne, quand ils prennent les armes, obéissent à une loi divine et naturelle, qui condamne l'humanité à la guerre, et ils secondent le dessein de la Providence qui veut, par la victoire allemande, sauver l'humanité.

Or, à l'établissement de cette terrible doctrine ont contribué, autant et plus que les militaires, des savants, des « académiciens » d'Allemagne, appartenant à plusieurs générations.

1. Qui a réclamé pour l'Allemagne le droit à des « tentacules »? Qui fait un devoir à l'armée et à la flotte allemandes de soutenir les forces économiques? C'est le professeur Lamprecht, lequel exprime l'opinion de nombreux universitaires.

2. Qui refuse de prendre au sérieux le : « Tu ne tueras pas » du Décalogue? C'est le professeur Treitschke, lequel, en déclarant « inéluctable » la destruction du faible par le fort, exprime, lui aussi, l'opinion de nombreux universitaires.

3. Qui présente comme article de foi le droit de l'Allemagne à la domination universelle? Ici des citations sont nécessaires, qui montreront la constance de la foi en ce dogme, pendant un siècle et plus.

Fichte parle *an die deutsche Nation* au moment où elle va se soulever contre Napoléon :

« Des races encore à venir vous supplient; l'étranger, dans les terres lointaines, vous supplie; ceux-ci et tous les âges de l'humanité à venir ont foi et vous supplient de veiller soigneusement contre la possibilité que, dans la grande confédération d'une humanité nouvelle, disparaisse le membre qui pour leur existence est le plus important de tous. C'est vous qui, de toutes les nations modernes, avez spécialement reçu en dépôt les germes de la perfection humaine, et à qui le premier rôle dans leur développement a été confié. Si vous succombez, l'humanité succombe avec vous, sans espoir d'une rénovation future. »

Au milieu du siècle dernier, Giesebrecht, l'historien du Saint-Empire, célébrant la gloire du nom allemand au temps impérial, affirme que l'Allemagne est une nation d'élite, une race noble et qu'elle doit à cause de cela agir sur ses voisins « comme tout homme doué de plus d'esprit a le droit d'agir sur les individus moins bien doués qui l'entourent ».

Arrivons à nos jours : Lamprecht célèbre la beauté d'un avenir que l'Allemagne remplira du fruit de sa culture ; cet avenir, dit-il, nous est promis « par la volonté qu'ont ensemble les Allemands d'élever le monde à toute noblesse et à toute perfection ». Gierke s'extasie devant la beauté de la prochaine victoire allemande : « Les aveugles verront, les sourds entendront, tous les peuples, qu'ils le veuillent ou non, comprendront que la culture allemande est la plus vraie, la plus forte en racine, le mode le plus nécessaire de la culture universelle. »

Universitaire aussi est ce prédicateur qui, annonçant que l'heure de la mission mondiale a sonné, demandait à son auditoire : « Y sommes-nous préparés? Voulons-nous être le marteau que Dieu brandit? » Et saluant les soldats d'Allemagne, il disait : « En eux, nous pouvons le déclarer hardiment, Dieu est à l'ouvrage. »

Encore une fois, ces propos sont choisis entre beaucoup[1]. Mais les intellectuels d'Allemagne ne se sont pas contentés de donner individuellement leurs opinions et sentences ; ils les ont exprimées corporativement. D'abord par le manifeste des 93, assez fameux pour qu'il soit inutile d'en parler ; puis, aussitôt après, en octobre 1914, par une déclaration qui recueillit plus de 3 000 signatures. Les signataires protestent contre la distinction que les ennemis de l'Allemagne prétendent établir entre la culture et le militarisme : « Notre armée,

1. Certains de ces propos, notamment ceux des professeurs Wolmann et Wilson, ont eu un grand succès de ridicule. Quand les savants allemands se mettent à être bêtes, ils ne le sont pas à moitié. (Voir *Politique et pratique allemandes de la guerre*, p. 40.) Si quelqu'un voulait composer une anthologie de paroles allemandes, je lui recommande celles-ci qui furent dites à propos de la paix comme les Allemands la souhaitaient au début de la guerre. Le docteur G. Buchholz veut qu'elle corresponde au « calibre de nos 420 » ; et voici l'opinion du docteur Arthur Kutsch, *privat docent*, à l'université de Munich : « Il en est de la paix comme des latrines de campagne ; si l'on en creuse de petites, on doit recommencer le travail au moins une fois par semaine ; si elles ont la profondeur de la taille humaine, elles peuvent servir longtemps. » Voir Pariset, *Leurs buts de guerre*. Paris, 1917. Ajoutez ces lignes du lieutenant Khun, professeur d'histoire à l'Académie technico-militaire de Charlottenbourg : « Faut-il que la civilisation élève ses temples sur des montagnes de cadavres, sur des mers de larmes, sur des râles de morts ? Oui, elle le doit. Les circonstances accessoires de toute expansion culturelle sont, si j'ose le dire, les parties génitales de la gloire, et sans cet organe, il ne naîtra, ni multiplication, ni conquêtes, ni fécondation... Malheur au vaincu ! » Voir dans la *Revue de Paris* du 1er janvier 1917 Pariset, *les Enseignements du haut professorat allemand*.

disent-ils, cultive aussi la science et elle lui doit une part importante de ses succès. »

En juin 1915, plusieurs personnes se réunissaient à Berlin pour élaborer un mémoire[1]. Parmi elles se trouvaient le professeur Schumacher, de Bonn, économiste réputé, et le théologien Seeberg de Berlin. M. Schumacher donna lecture d'un écrit où il établissait certains principes dont voici le premier :

« Nous avons besoin de la Belgique pour protéger l'Allemagne contre l'Angleterre et pour protéger le commerce mondial et colonial de l'Allemagne... »

En ce qui concerne la France, le maître économiste réclame une amélioration de la frontière franco-allemande. « Nous devons, dit-il, nous assurer toutes les matières premières nécessaires à nos industries de guerre. Pour cela, le minerai de Lorraine nous est nécessaire. Les géologues consultés par Bismarck au moment où le traité de Francfort s'élaborait ont ignoré que le bassin de Longwy, qui continue celui de Briey, est une des plus riches parties de la France. Aujourd'hui nous pouvons corriger cette erreur puisque nous avons occupé dès le début de la guerre et que nous tenons fortement dans nos mains cette région minière. — La deuxième matière de l'industrie de guerre, c'est le charbon. De même que nous ne pourrions poursuivre la guerre si nous n'avions pas la richesse du sol lorrain, de même nous ne pourrions pas non plus la conduire victorieusement si nous n'avions pas les riches charbonnages de la Belgique et du nord de la France... Il est contraire aux besoins vitaux de notre peuple, en guerre comme en paix, de rendre à l'ennemi ces sources de force guerrière et économique que l'épée a mises dans nos mains. »

Pour s'assurer « ces trésors territoriaux », une simple cession politique de suffit pas ; il faut obtenir « la libre propriété, le libre usage » économique de « toutes les entreprises qui sont de nature à donner la force ». Les détenteurs actuels de ces entreprises devront être expropriés. Mais qui les indemnisera? La France. Ces indemnités seront mises en compte de l'indemnité de guerre à exiger de la France. La France possède

1. Voir, pour cette réunion et pour le « mémoire des 1 400 sommités » dont il va être question : Pariset, *Leurs buts de guerre*. Paris, 1917. (Berger-Levrault.)

largement de quoi payer, « ce pays s'est souvent vanté d'être un prêteur mondial d'or. Pour diminuer le poids de sa charge elle pourra s'adresser à son alliée de l'autre côté de la Manche, dont nous n'atteindrons directement qu'avec difficulté les riches trésors... »

Ainsi a parlé le professeur Schumacher.

Le mémoire rédigé dans cette conférence s'appelle le *mémoire des 1 400 sommités* parce qu'il a recueilli 1 400 signatures de professeurs, d'artistes et d'hommes de lettres, d'ecclésiastiques, etc. Le nombre des professeurs d'universités ou de grandes écoles est de 352. Les signataires déclarent que « la politique de puissance est la condition de la politique de culture ». Ils énumèrent en plusieurs chapitres les moyens d'établir la puissance de l'Allemagne. Le mémoire, très bien ordonné, est divisé en six chapitres. La France a les honneurs du premier :

« France. Nous voulons enfin faire table rase du danger français... Toutes les couches de notre peuple sont pénétrées de cette nécessité... La France restera assoiffée de vengeance, même après la leçon terrible de cette guerre, si elle conserve la force. Dans l'intérêt de notre propre existence, nous devons affaiblir ce pays politiquement et économiquement, sans aucun ménagement... Nous sommes convaincus que pour cela une rectification sérieuse de toute notre frontière occidentale est nécessaire de Belfort jusqu'à la mer. Nous devrons faire tout ce qui est possible pour conquérir une partie de la côte française de la mer du Nord au Pas de Calais et sur la Manche... Il est en outre nécessaire d'imposer à la France — et même, parmi nos adversaires, en première ligne, — une forte indemnité de guerre, sans aucun égard pour elle et quelle que soit la manière terrible dont elle a dû déjà payer son propre aveuglement et l'égoïsme britannique. » Dans une autre partie du mémoire, la question des indemnités reparaît. Les « Sommités » voudraient bien faire payer largement l'Angleterre. « Si nous étions en état d'infliger à l'Angleterre une indemnité, aucune somme ne serait trop grande... Le porte-monnaie est le point le plus sensible dans cette nation d'épiciers. C'est avant tout au porte-monnaie qu'elle doit être touchée, et sans pitié... » Mais les Sommités craignent, je ne sais pourquoi, que « leur force » ne permette pas de se

donner cette satisfaction. Elles se rabattent sur la France : « Mais probablement c'est en première ligne, sinon exclusivement, la France qui entre en considération pour l'indemnité de guerre. Nous ne devons pas hésiter, par fausse pitié, à la charger le plus lourdement possible. Qu'elle se retourne pour se soulager de cette charge vers son alliée de l'autre côté du détroit. Si celle-ci se refuse à remplir financièrement ses devoirs d'alliée, il en résultera un mécontentement dont nous pourrons être satisfaits [1]. »

***

Quand on lit ces déclarations, mémoires, sentences, on ne peut s'empêcher de se demander : comment les Allemands osent-ils protester contre la paix de Versailles, qu'ils appellent une paix de « violence », et réclamer une paix de « conciliation »? Ces gens ont voulu des annexions pour la seule raison que tel et tel territoire sont à leur convenance. Ces gens ont prétendu réduire des Français et des Belges à l'état d'indigènes coloniaux sans droits aucuns. Ces gens ont parlé de transporter où il leur plairait des populations rebelles ou simplement gênantes. En même temps que leur convoitise monstrueuse, s'étale leur implacable haine ; ils veulent, disent et répètent, qu'il faut « en finir » avec la France. En vérité, parler de « conciliation », quelle audace, quelle effronterie !

Mais revenons encore une fois à la question précise. Devons-nous consentir à nous rencontrer dans les congrès scientifiques avec des Allemands? Encore une fois : Non. Voyez-vous un économiste français assis à la même table que le professeur Schumacher? Et, dans quelque science que ce soit, nous trouverions, sans chercher longtemps, des noms d' « académiciens » d'Allemagne dont la rencontre est aussi indésirable que celle de M. Schumacher à des académiciens de France.

1. Le second chapitre est consacré à la Belgique : « La Belgique ayant été conquise par tant du plus noble sang allemand, il faut que nous la conservions politiquement, militairement, économiquement entre nos mains, quelles que soient les raisons qui semblent s'y opposer. Dans aucune question l'opinion du peuple allemand n'est davantage unanime : garder la Belgique, c'est, sans aucun doute, un point d'honneur pour nous... »

Or, rien ne nous permet de croire que l'état d'esprit des hauts enseignants d'Allemagne soit près de se modifier. Un professeur suisse, M. Seippel, publiait en avril 1918, dans le *Journal de Genève,* un article sur la défense intellectuelle de la Suisse contre l'Allemagne, où il disait :

« Au début de la guerre, les 93 *Feldwebeln* de la culture allemande ont donné le mot d'ordre : *Es it nicht wahr.* Le corps enseignant tout entier emboîte le pas. Il marche au doigt et à l'œil avec un ensemble parfait. Hindenbourg n'a pas de régiment mieux dressé. C'est à peine si l'on discerne une douzaine de réfractaires, fort malmenés. Après la guerre, il y aura sur les événements qui bouleversent le monde et le renouvelleront, une vérité allemande, impériale et estampillée. Historiens, théologiens, philologues, juristes ou économistes la débiteront en détail, chacun selon les besoins de sa clientèle. Et cette vérité sera précisément ce qu'on appellera mensonge dans le monde civilisé. »

La prédiction du professeur Seippel s'accomplit à la lettre : des Allemands l'avouent. M. Scheidemann écrit dans le *Vorwaerts,* ce presque journal officiel du gouvernement d'Allemagne :

« Il faut le dire carrément, les fonctionnaires et les instituteurs réactionnaires sont un grand danger pour la jeune république allemande. En outre, pour quiconque ne se contraint pas à fermer les yeux devant les agissements des officiers réactionnaires, il paraîtra qu'on ne formule pas une exigeante injustice quand on dit qu'il est grand temps de procéder, ici et là, à un nettoyage radical... Il est à craindre qu'on ne sache pas assez à Berlin le travail réactionnaire qui s'accomplit dans le pays. C'est pourquoi ce travers ne peut être observé et combattu de la manière qui conviendrait. *C'est dans l'enseignement supérieur que la situation est particulièrement grave*[1]. »

Voilà un morceau dont il faut recommander la lecture attentive aux académiciens neutres. L'enseignement supérieur, pépinière d'académiciens allemands, demeure ce qu'il était avant la guerre, orgueilleux, haineux, propagateur d'orgueil et de haine et de mensonges.

D'ailleurs, mettons-nous en leur lieu et place; mesurons de

1. Cité dans *le Temps* du 3 mars 1920.

quelle hauteur ils sont tombés et dans quel abîme ! L'Allemagne devenait la dominatrice du monde. En tout endroit important, l'État tentaculaire avait projeté des tentacules qui adhéraient fortement. Un progrès matériel inouï s'attestait par des statistiques invraisemblables, mais vraies. La puissance allemande pesait sur l'univers. Périodiquement le *Kaiser* avertissait les peuples que sa poudre était tenue sèche, et les menaçait de son glaive « acéré ». Les peuples avaient peur de cette poudre et de ce glaive. Et les intellectuels paraient d'un idéal la force allemande. L'Allemagne allait éclairer le monde par sa science, l'organiser par son *ordnung*, le sauver. C'était une religion qu'ils prêchaient à leur peuple, et ce peuple croyait ses prédicateurs ; il est un peuple docile, et puis, un des dogmes de cette religion est l'adoration de soi-même ; un pareil dogme n'a point à craindre une hérésie.

Comment voulez-vous que les maîtres des intelligences avouent aujourd'hui qu'ils se sont trompés et qu'ils ont dupé leurs fidèles? Sur les origines de la guerre, ils mentiront ; sur la fin de la guerre, ils mentiront : l'Allemagne n'a pas voulu cette guerre ; l'Allemagne n'a pas été vaincue. Et je crois entendre les sermons des théologiens universitaires ; je sais où ils en prendront les textes. Le professeur-pasteur qui, aux premiers jours de la guerre, saluait « Dieu à l'ouvrage », a dû être surpris de la façon dont Dieu a travaillé; mais il a certainement trouvé l'explication : Dieu a voulu châtier son peuple, et lui a donné ainsi une preuve de son amour. Jérémie abonde en textes de sermons : « La voilà donc assise, solitaire, cette ville si peuplée... Les chemins de Sion sont en deuil... ; ses prêtres gémissent, car l'Éternel l'a abaissée à cause du grand nombre de ses péchés. » Mais le prophète ne veut pas que Sion perde l'espérance : « Le jour viendra où je ferai lever un rejeton de David, qui régnera comme roi ; il prospérera et exercera la justice. »

Nos confrères des pays neutres doivent comprendre à présent pourquoi il ne nous plaît pas de reprendre les relations personnelles avec les intellectuels d'Allemagne. A de très rares exceptions près, ces hommes sont les pires ennemis de la France.

ERNEST LAVISSE

UN APOSTOLAT

I

était à l'entresol, dans une rue de Montparnasse, au-dessus de la boutique d'un marchand de fleurs. Il y avait dans l'escalier une odeur de terre mouillée et, selon l'époque, le parfum blême des lis, l'arome des œillets, des roses ou des mimosas.

On lisait sur la vitre de l'entrée une inscription en lettres d'émail :

RESTAURANT CÉRÈS
Cuisine végétarienne, hygiénique et rationnelle.

Puis le nom du propriétaire et l'invitation à s'essuyer les pieds.

Quand on franchissait la porte, un silence tout blanc vous enveloppait. Une servante en tablier clair se tenait près du buffet, immobile et muette, les mains passées sous la baverette à festons.

Quelques tables s'alignaient contre la muraille, flanquées de chaises à dossier verni : sur les nappes un peu rousses, au milieu des quatre couverts d'aluminium, des fleurs fanées s'effeuillaient dans un vase de porcelaine. Près de la fenêtre, une table plus longue portait symétriquement des serviettes défraîchies roulées dans leur anneau ; le dossier des chaises, appuyé contre le bois, réservait ces places à des clients fidèles.

Aux murs, un portrait de Tolstoï, dans un cadre laqué, présentait un vieillard en costume de moujik, avec une houe sur l'épaule. Un baromètre en bois sculpté voisinait avec le grand philanthrope et un calendrier à figurines où des soldats de toutes les nations déposaient leurs armes entre les mains

d'une dame blonde couronnée d'olivier. Des pancartes enluminées recommandaient le *Château-Badet-Maas-de-la-Ville-sans-alcool* et révélaient de la part du traiteur un savoir de polyglotte. Dans le fond de la pièce, auprès d'un piano recouvert de sa housse, un masque de plâtre, piqué de chiures de mouches, montrait la face somnolente de Beethoven. La piété des clients l'avait accroché là : leur esprit zélé faisait de ce grand homme capricieux, autoritaire et égoïste, comme tous les génies, une sorte de prophète de fraternité, un Jésus-Christ semant dans ses sonates le bon grain des paraboles. Et ils citaient Romain Rolland.

C'étaient des vieilles dames à lunettes et joues ternes, griffonnant sur un agenda des notes, par saccades ; quelques étudiantes russes, sans élégance, émaciées et taciturnes ; un Grec aux pieds nus dans des sandales, en chiton brodé de laine verte, avec un ruban dans les cheveux, comme Alcibiade, qui ne parlait à personne et commandait en allemand.

Bien que la vaisselle et tous les comestibles fussent passés au stérilisateur, les clients flairaient leur pain, frottaient leur verre, inspectaient à contre-jour l'eau de leur carafe, analysaient leur nourriture qu'ils chipotaient longtemps du bout de leur fourchette.

Dès qu'ils s'étaient assis, la servante approchait à pas feutrés : on lui désignait les plats sur une carte plus chargée qu'un index de manuel. Elle retournait, lente et mystérieuse, vers le comptoir où la patronne penchait un visage de cire entre les cache-pot de cuir bouilli.

On apportait les plats avec les mouvements ouatés d'un rituel. C'étaient des « pains de nuttolène », des « rôtis végétaux », des « croquettes de blé vert », des « beafsteaks d'épinards », des petits pois et des flageolets servis en forme de côtelettes, et tout ce qu'il fallait pour donner aux consommateurs l'illusion de manger de la viande.

Ils déjeunaient sans mot dire. Parfois le choc d'une fourchette troublait le silence. Les bruits plus imprévus faisaient lever toutes les têtes : le tintement d'un verre, la voix du Néo-Grec, ou le frottement de la porte sur le linoléum.

Vers la fin du repas, des jeunes gens entraient un à un. Ils avaient tous des barbes courtes d'apôtres, de grands cheveux

et des lavallières de satin noir. Ils s'installaient à la table réservée, dans le jour cru de la fenêtre, en reculant leur chaise avec précaution. En attendant leurs camarades, ils causaient à voix basse ou parcouraient des journaux et des brochures dont leurs poches étaient pleines : cela s'intitulait *le Réveil des Masses, le Libertaire, l'Homme devant la Vie*, etc. On accueillait les arrivants avec une effusion généreuse ; ils s'appelaient : frères, et se donnaient l'accolade. Le plus jeune avait vingt ans ; l'aîné, Chapelle, en avait trente.

Il dominait le cénacle attablé, de sa haute taille et de son feutre rond qui ne le quittait jamais et qu'il portait dans le cou. Ouvrier typographe, propagandiste acharné, il imprimait au polycopiste une petite feuille hebdomadaire, *la Cité régénérée*, où l'on renversait, chaque semaine, le Capital et la Guerre, alternativement, parfois les deux ensemble, et qui préconisait des moyens infaillibles de supprimer la misère, le travail et les maladies vénériennes. Mais il dédaignait ces menues besognes ; son vrai labeur, laissait-il entrevoir les jours de faconde, était de réunir les matériaux d'un grand ouvrage en plusieurs volumes, sur Malthus, sa théorie de la dépopulation, et sur l'hygiène conjugale.

Il gardait à ses côtés, comme son disciple le plus cher, Pascal Marin, un vigénaire, beau sans conscience, d'une grâce ferme et robuste, et qui portait comme une auréole une chevelure blonde et nueuse. Il avait la blouse de serge qu'on voit à Gorki sur ses photographies. La taille amincie par une ceinture de cuir, les épaules libres, le port assuré, il présentait, avec ses jambes longues et flexibles, la force souple des bêtes de jungle.

Près de lui, s'agitait Firmin Lhommel, un petit être noiraud, pusillanime et inquiet, tout en barbe et en sourcils, et dont le tic, lorsqu'il était assis à table, était de racler avec son couteau les miettes de son pain.

Devant eux s'installaient Fernand Verd, dont le poème, *l'Aube des Temps nouveaux*, en prose lyrique sur le mode de la séquence, était connu par cœur de tous ses amis, et qu'ils se récitaient sur les ponts, les nuits de lune et d'enthousiasme ; et Krabelinckx enfin, peintre bruxellois, au parler gras et truculent, habile dans l'art d'imiter le cornet à pistons, et toujours vêtu de toile bleue.

Ils étaient tous végétariens, comme Pythagore et Orphée. Ce n'était pas un régime de santé mais la consécration d'un principe. Ils donnaient au végétarisme toutes les vertus de la tempérance, une assimilation parfaite à la sagesse, une connaissance plénière du Bien, du Beau et de la Vérité ; ils croyaient qu'il n'est pas de conscience légère sans un estomac garni de légumes. Le végétarien, disaient-ils, ayant réduit son égoïsme au minimum, offrait le terrain le plus favorable à l'éclosion de l'amour : il avait le cœur ouvert à toutes les bonnes inclinations, dans l'ébauche d'un idéal de bienveillance et de paix universelles. Chapelle allait plus loin : il suffisait de quitter son boucher pour devenir un saint. Il s'écriait : « Supprimons la viande, nous supprimerons la guerre ! » Il appelait « nécrophages » les adeptes sanguinaires de la diète carnée ; il les décrivait se repaissant d'entrailles palpitantes et se ruant ensuite vers les lieux de débauche, excités par les viandes et les épices. Il aimait à déclamer contre eux le tercet de Lamartine :

Ils savourent des chairs et vivent de la mort !
De cruels aliments incessamment repus,
Toute pitié s'efface en leurs cœurs corrompus.

Krabelinckx, il est vrai, manquait parfois d'orthodoxie. Il déjeunait avec ses amis, pour ne point les contrarier dans leurs idées, mais au dessert, il prétextait un rendez-vous sérieux et courait rue de la Gaîté manger des saucisses frites.

Au restaurant Cérès, ils se nourrissaient de riz, de légumes cuits à l'eau et de panades de céréales ; deux fois par semaine, ils se permettaient des nouilles. Ils buvaient de l'eau pure et, le dimanche, du *Medizinal-Muskateller-sans-alcool* ou du *Borsdorfer Nectar*, qui sont des vins de fruits, étrangers. Ils s'interdisaient le thé, les infusions analeptiques, le café à caféine et surtout les œufs afin de ne point tuer le germe de la Vie.

Cette entité mythique et absolue formait le thème de la conversation, avec les plans de réforme sociale et la création d'une Colonie communiste.

Les clients, un à un, quittaient leur place, saluant d'un sourire amène le groupe des jeunes gens. Dans la salle vide, ils

s'abandonnaient à leurs propos et discutaient bientôt avec éclat.

Chacun formulait des axiomes, critiquait les valeurs morales, proposait des modifications à la marche du monde. Lorsqu'une difficulté se présentait, Chapelle la tranchait d'une voix nette, en rejetant son feutre en arrière. Puis il parlait de la société future, évoquait la fraternité des peuples, les merveilles de l'union libre et de la communauté des richesses. C'était comme une aurore galiléenne : le capitaliste se dépouillait de ses biens, le pauvre voyait son antique martyre couronné, l'*homo homini lupus* s'effaçait des proverbes sociaux ; les rapports entre les citoyens du monde, régis par une égalité parfaite, étaient empreints de tendresse et de douceur...

Lhomme raclait la nappe ; l'orateur, brusquement, s'interrompait :

— Ah ! tu m'... à la fin !

Et tandis que l'autre rentrait les mains sous la table, il continuait d'une voix large et émouvante.

Dans des festins publics, sur des prés verdoyants émaillés de pâquerettes, à l'ombre des chênes séculaires, les hommes uniraient leurs mains : ils se souriraient comme devaient se sourire les noémites pactisés, après le Déluge...

En pérorant, il brisait entre ses doigts les croûtes de son pain. Un rayon de soleil tombait sur la nappe. Le pain s'illuminait ; et une poussière d'or s'évaporait dans la clarté.

Pascal laissait aller son rêve au courant chanteur des espérances. Il admirait son ami, son maître : ainsi, la tête renversée dans une extase, avec le pain vermeil dans les doigts, il le faisait penser au symbole d'Emmaüs. Et l'adolescent enivré recevait le nouvel évangile.

Cette ère saturnienne, toute d'amour et de foi, sans lois ni gouvernants, sous le bienfait d'une équité naturelle, proclamait l'orateur, ils pouvaient, ils devaient l'établir. De leurs vouloirs unis, de leurs labeurs communs, ils créeraient cette Colonie dont tous avaient souhaité la naissance...

Lhommel faisait un geste.

— Cultivant la terre, — insistait le propagandiste, — tissant la laine et cuisant le pain, donnant de notre seul effort

la production nécessaire à notre subsistance, nous vivrons comme Robinson dans l'Atlantide, en marge d'une société que nous refusons de connaître, parce qu'elle est assoiffée de lucre, écrasée sous la ploutocratie des banques, réduite sous le joug du militarisme, abrutie par le clergé...

Il écoutait chanter l'écho de ses paroles. Mais Lhommel, en mâchonnant des bouts d'excuse, se permettait une objection : il comprenait leur désir à tous et serait fier de le réaliser avec eux ; mais la question valait un examen plus attentif ; il fallait peser le pour et le contre, ne pas se décider à la légère. Pouvait-on se séparer du reste des hommes ? pouvait-on vivre de son unique travail personnel?

— On peut ce que l'on veut, — déclarait Chapelle.

— Sans doute, mais l'expérience nous enseigne...

— L'expérience est concluante. Les Doukhobors du Canada n'ont-ils pas réussi dans leur tentative?

— Peut-être... Je ne connais pas les Doukhobors du Canada...

— Si tu ne connais rien, pourquoi veux-tu discuter?

— Je ne discute pas des exemples, je discute des principes.

— Qu'en pensent les camarades? — disait Chapelle en se penchant à la ronde.

— Moi, — répondait Krabelinckx, — je m'en fous, du moment que je peux travailler.

Fernand Verd pensait que la poésie ne pouvait s'épanouir que dans une pleine indépendance, que la Colonie était un moyen de se libérer de la contrainte sociale, et qu'il approuvait donc l'idée d'en créer une. Pascal inclinait la tête, sans mot dire, parce que l'émotion le suffoquait.

— Je ne demande pas mieux, — balbutiait Lhommel, — évidemment, je ne demande pas mieux. Mais comment ferons-nous? Nous ne possédons rien. En France, tout est propriété : nous ne pouvons nous exiler pour chercher au loin une terre commune. Il nous faut encore des outils, du bétail, des céréales : qui nous les donnera?

Il y eut un long silence : chacun réfléchissait. Krabelinckx tambourinait sur la table. Chapelle regardait Pascal ; il lui prit la main, et la tapotant du bout des doigts, il laissa tomber ces paroles :

— La Vie y pourvoira...

II

Depuis un mois, le père de Pascal déclinait.

On l'avait traîné dans le salon d'apparat, qui donnait sur une large avenue silencieuse. Il était couché sur une chaise longue au mécanisme compliqué, près de la fenêtre dont le jour cru sabrait d'ombre et décharnait sa face d'agonie. Des quintes l'étranglaient: il rauquait, les deux mains à la gorge; et la salive épaisse s'agglutinait dans sa barbe. La sœur-noire le frappait dans le dos pour le soulager. Puis il demeurait immobile, la bouche béante, avec de grands yeux rouges écarquillés ; et il roulait entre ses doigts les grains d'un rosaire.

Malgré la brouille qui les avait longtemps séparés, Pascal l'entourait d'un zèle attentif. Il n'y mettait pas de tendresse, mais une conscience probe d'infirmier : il redressait les oreillers, bordait les couvertures autour des jambes amaigries, préparait les drogues avec des soins méticuleux ; et parfois, comme aujourd'hui, assis sur un tabouret, aux pieds du malade, il lui faisait la lecture, celle du journal, ou celle de romans fades à prétentions psychologiques.

Le père s'assoupissait. Pascal interrompit sa lecture et le considéra longuement. Une étrange ressemblance le rattachait à cet homme : le profil sensuel, le poids de la mâchoire inférieure, l'arcade des sourcils droite et velue, et le grand front, très découvert, avec un léger renflement des tempes. La main pâle du moribond gardait dans le sommeil l'index tendu, selon un geste que Pascal se connaissait bien.

Il se retrouvait, douloureusement, dans ce vieillard qui l'avait engendré, sexagénaire, en un dernier effort d'amour. Nul rire viril n'avait illuminé son berceau, ni les jeux où la force mâle se fait enfantine. En grandissant, il n'avait connu qu'un visage morose, toujours penché sur un journal, et la rigueur d'un homme qui avait oublié sa jeunesse. Il éloignait même son fils de ses petites amies et les calomniait en sa présence : leur père était pauvre ou mal famé ; des choses qu'il ne voulait pas dire avaient rendu leurs familles suspectes. Quelquefois, il employait la force et les coups. Pascal se réfugiait auprès de sa mère.

Elle avait la douceur blanche et émue, la sensibilité réfléchie de certaines femmes anglaises. Chez son père, un armateur de Londres, elle avait côtoyé toutes les misères stupides et brumeuses de la ville, les déchéances, les vices contractés et froids. Son âme frêle en était tout endolorie. Elle semblait recueillir dans ses beaux yeux mouillés la supplication de toutes les détresses. Sa parole était grave et frémissante à évoquer des souvenirs de brouillard, silhouettes mornes figées dans la grisaille de l'aube, à la porte des docks, et les cohues en grève, ruées par les quais savonneux. Pascal l'écoutait sans rien dire, en se serrant contre elle, il se faisait câlin et tout petit.

Quelquefois, ils allaient à Londres, eux seuls, faire de courts séjours dans la famille anglaise : c'étaient des vacances délicieuses, loin de la morosité paternelle et des études contraintes.

Comme ils ne se parlaient qu'en anglais, ils avaient de charmantes complicités, des secrets et des confidences, des mystères menus, tels qu'en ont les très jeunes et les très vieux amants. Il avait vécu dans le sillage de ses robes, aimé ses élégances dont il avait l'intuition, l'odeur de ses fourrures, la caresse de ses dentelles et des écharpes qui l'enveloppaient. Et ils sortaient ensemble chaque jour : en attendant qu'elle fût prête, il jouait avec ses bagues, enroulait les colliers à ses doigts, en y cherchant la tiédeur fugitive, avec une volupté sans conscience. Dans la rue, ils allaient en se tenant par le bras, et ils accordaient leurs démarches.

Elle était morte un soir, avec un grand sourire désespéré.

Il avait seize ans. Il voulut se tuer, tant sa douleur était violente. Son père blâma cette fantaisie et lui apprit qu'il serait riche à sa majorité. Il demeura, pendant des jours, égaré, sans comprendre, mêlant le fin profil de la disparue à tout un peuple de figures puériles, de fillettes qu'il avait aimées d'amourette et qui semblaient mortes aussi. Sa maman venait à lui avec un visage d'enfant, des tresses blondes et des yeux ingénus. Et peu à peu, elle se confondit avec l'amour même. Il s'entoura de ses reliques ; il s'enfermait dans la chambre funèbre, et sur le violon qu'avait animé la très chère, il laissait aller sa tristesse avec l'archet. Il garda pour la morte tout ce qu'il avait de pur et d'exalté : pendant deux ans il ne

connut pas d'autres passions ; puis il l'ensevelit au plus profond de son cœur, comme en un sanctuaire. Et il se réveilla dans l'adolescence, avec un besoin fou de tendresses et de baisers, un désir fébrile de vivre et d'exprimer la vie à pleines grappes.

Mais son père lui prêcha de vaines morales ; il tâchait à l'éloigner des jeunes femmes de son entourage, et des filles trop complaisantes. Ne pouvant se faire entendre, il lui supprima tout argent. Pascal séduisit la bonne, une saine Flamande, aux lèvres charnues, aux yeux de fleur de lin. L'ayant rendue mère, il voulut reconnaître l'enfant, menaça de quitter la maison avec la fille. On dut la doter grassement ; et elle s'en alla contente, avec son bébé sur les bras.

Il en avait gardé un lourd remords. Il craignit la fécondité des étreintes, eut peur de l'amour qu'il aimait trop et qu'il croyait trahir en ne se donnant pas tout entier.

Il se rejeta dans l'ivresse absinthée de la poésie, savoura les paradis artificiels du verbe et se saoula de rythme comme un mangeur de chanvre. Son imagination surexcitée décuplait ses désirs ; il pleurait dans son lit, en serrant entre ses bras le fantôme d'un petit être chaud et tout blanc. Il se réveillait plus désolé encore, avec l'affolement de se laver toute la chair, de s'écorcher les paumes, et la peur de la nuit qui devait revenir.

Pour distraire les élans de sa sensualité, il se mit à fréquenter les concerts et les spectacles d'opéra. La musique l'emportait dans une atmosphère ardente et houleuse. Il demeurait pendant des heures, la tête dans les mains, halluciné par l'étincellement des harmonies, le corps traversé de frissons. Il rentrait, clamant à la nuit des phrases mélodiques ; et des larmes pleuvaient de ses yeux lorsqu'il chantait l'appel en vain de Tristan vers Isolde ou la plainte d'Hans Sachs dans le soir de mai.

Puis son amour devint universel, il s'adressa aux choses : aux paysages, aux animaux, à tous ceux qui l'entouraient, et à l'immense humanité. Il adopta le végétarisme. Il se rêvait le guérisseur de toutes les souffrances, l'apôtre aux enseignements de dilection. La voix de la maman qui n'était plus passait encore dans ses songes, avec l'accent triste des complaintes populaires. Il connut la douceur penchée de la pitié.

Il se complut à écouter les balbutiements sentimentaux des Slaves ; il admira Tolstoï et Dostoievski, les jeunes hommes dévoués à la rédemption des pierreuses, les innocents qui portent l'esprit divin, les émeutes entraînées derrière le rayonnement d'une icone qu'un pope extatique conduit au-devant des balles. Il laissa croître sa barbe et ses cheveux ; il revêtit la blouse des moujiks. Méprisant le luxe de sa maison, il voulait cultiver la terre, conduire les troupeaux, ou se consacrer aux déportés, en Sibérie.

Mais Chapelle, qu'il rencontra dans les concerts, lui découvrit des horizons nouveaux : l'oppression de l'État annihilait l'individu; la société mal établie, dominée par le lucre, étouffait tous les vrais talents. Il fallait donc se libérer de la consigne sociale, consacrer l'An-Archie (alpha privatif et *archè*, commandement, expliquait-il), c'est-à-dire l'entière indépendance de la morale et des actes.

Pascal l'écoutait avec la dévotion d'un catéchumène. Il se proclama son élève et son disciple. La parole du maître déployait des aurores et devait allumer des incendies dans les âmes. Il pénétrait si puissamment les pensées les plus latentes, qu'en un jour d'effusion, Pascal lui confessa toutes ses luttes : l'emprise du désir sur sa pauvre chair et la longue tyrannie paternelle.

Le propagandiste exulta : on ne pouvait mieux s'adresser. Il lui exposa le plan de son grand ouvrage en plusieurs volumes sur Malthus, sa théorie de la dépopulation, et sur l'hygiène conjugale. Il se chargeait, du reste, de lui procurer une compagne dégourdie. Quant à ses déboires familiaux, qui le retenait près de ce vieillard despotique? croyait-il au préjugé du respect filial? Son père l'avait-il consulté au moment de l'engendrer? Il lui conseillait donc d'abandonner la maison paternelle et de travailler avec lui, Chapelle, à l'œuvre qu'il préparait. Et il s'essora dans le panégyrique d'un projet grandiose : la création d'une Colonie communiste qu'il voulait réaliser avec des amis.

Il les présenta, le lendemain, au restaurant Cérès. Fernand Verd et Krabelinckx accueillirent le nouveau venu avec enthousiasme et le tutoyèrent aussitôt. Lhommel fut plein de réserve et mélancolique à son habitude ; il garda le silence

quand les autres vantèrent l'inspiration géniale de leur aîné : tout était prêt, les plans tracés, les chiffres établis, les principes résolus ; les fondateurs étaient en plein accord. L'argent seul manquait.

Pascal exigea de son père la succession maternelle. Celui-ci se répandit en sarcasmes à l'adresse des utopistes, et refusa. Devant l'insistance de son fils, il s'emporta contre les détraqués qui lui faussaient la cervelle.

— Après tout, — lui cria-t-il, — ce sont bien les idées de ta mère !

Pascal serra les poings : il crut qu'il allait battre le vieillard. Puis il s'enfuit et courut chez le propagandiste. Celui-ci s'excusa de ne pouvoir le recueillir : son grand ouvrage réclamait toute sa méditation et le vouait à la solitude. Le disciple s'en fut, se reprochant d'avoir troublé le saint labeur de son maître. Krabelinckx, moins occupé sans doute, lui offrit un divan dans son atelier.

Ce fut une vie neuve, d'espoir et de joie libre. Le peintre se levait avec l'aube et saluait d'une chamade l'apparition du soleil. Puis il bondissait dans sa culotte de toile bleue, se débarbouillait en un tour de main et filait vers la campagne, avec sa boîte en bandoulière. Pascal demeurait seul dans l'atelier tout blanc de clarté. Il s'étudiait à traduire les poèmes de Dowson dont il aimait la nostalgie et les nuances mélodieuses : et il comptait céder ce travail à bon prix à un éditeur intelligent et désintéressé.

A midi, Krabelinckx faisait une irruption claironnante. Il rapportait des études charnues, solaires et lavées de brise, dont il recouvrait les murailles et encombrait le plancher. Quand il avait besoin d'argent, il rassemblait les moins bonnes et les allait vendre, vingt francs l'une, à un brocanteur de la rue de Rennes.

Pascal vivait depuis trois mois cette existence allègre, lorsque son père l'avait fait supplier d'avoir pitié de ses derniers jours. Il se rendit aussitôt à cet appel déchirant. Il avait trouvé le vieillard affalé sur les coussins. Une sœur-noire lui glissait entre les lèvres une cuiller d'argent : il buvait à petits coups, avec une expression de gourmandise. Ses mains titillantes ramenaient à plis menus les couvertures sous son menton. Un crucifix déployait son geste au-dessus du malade.

Quand Pascal fut auprès de lui, il renversa un visage blafard et chuchota d'une voix étranglée :

— Soigne-moi bien, mon fils... Je crois que c'est... la fin...

C'est ainsi qu'il se trouvait, en cette fin d'après-midi pluvieuse, près de cet homme qu'il n'avait jamais aimé, mais qui lui avait donné le bien de vivre. Il consultait chaque trait de cette face endormie ; il se demandait quelle dérision de la nature avait maquillé le fils d'une telle ressemblance. Il regardait ce moribond caduc, épouvanté devant la mort : dans la terreur d'un néant possible, il multipliait les dévotions, il s'entourait d'images pieuses, de statuettes zélatrices, Notre-Dame bénévoles et Sacrés Cœurs mansuets. Un peloton de médailles bénites pendait à son cou. Sur la tablette de la fenêtre, un Saint-Joseph de plâtre élevait un lis, entre des flacons étiquetés.

La sœur-noire traversait le salon, d'une marche élastique. Elle allait et venait, parmi les cuvettes, avec une aisance tranquille. Elle venait, ponctuellement, comme toutes les heures faire brûler sur un réchaud des pastilles de formol.

Vers le soir, elle apporta les lampes. Leur lueur détachait de l'ombre les cadres d'or des peintures, le clavier du piano, un bassin blanc où stagnait une eau laiteuse. Un double cercle de clarté limitait, au plafond, les ébats joufflus d'angelots roses, parmi des pampres et des pêchers en fleurs.

Le malade dormait toujours, avec un ronflement rauque et saccadé, le bas de la figure affaissé dans la lumière. Les lèvres entr'ouvertes laissaient voir les dents jaunes trouées de brèches ; un filet de salive en découlait sur la robe de chambre aux brandebourgs maculés. Chez un voisin, un piano reprenait inlassablement la mesure canaille d'un tango argentin : quand il se taisait, le tic tac haletant de la pendule précipitait la fuite des heures.

Son grignotement menu exaspérait Pascal. Il se leva sans bruit, et vint coller son front fiévreux aux vitres de la croisée. Les arbres du boulevard se penchaient sous les rafales, dans l'averse. La file des réverbères alignait sur l'asphalte des reflets concentriques, faisait miroiter jusqu'à très loin la soie d'un parapluie.

Sur le terre-plein, une fille efflanquée passait et repas-

sait, ramassée dans son châle, suivant une route machinale, d'une mare opaque striée de rides à un édicule dont le fanal lunait dans la pluie un halo d'émeraude. Les bourrasques collaient à ses jambes ses jupes trempées. Elle accompagnait les rares passants, d'une offre sans geste, morne et écrasée, de quelle prière et de quels mots de flamme travestie ! de quelle plainte inentendue ! Un homme, parfois, lui répondait par des injures ; elle se détournait, soumise, et reprenait son quart.

Telle, avec sa douleur, songeait Pascal, et ses pudeurs violées, et ce calvaire de chaque nuit sur cette voie boueuse, cette femme ne portait-elle pas aussi sa croix et sa couronne d'épines? ne souffrait-elle pas une lente et terrible agonie?

Car il croyait à l'abnégation des prostituées. Toutes étaient de lamentables victimes, des mères héroïques qui racolaient, pour solder la pension d'un mioche en nourrice, le mâle exécré ; ou des sœurs sublimes se sacrifiant à la pâtée d'une famille nombreuse. Et les quarante sous qu'un ivrogne abandonnait dans un garni étaient sanctifiés par l'immolation de ces femmes qui sauvaient ainsi des malades ou des désespérés.

Nulle misère ne lui apparaissait plus tragique : la tension de sa sensualité localisait en elle la pire détresse humaine. Il aimait les pierreuses faméliques, comme des épouses de son cœur désolé. Et vers celle-là, plus sombre et plus minable, s'épanchait toute sa tendresse inassouvie. Il souhaita l'entraîner dans sa jeunesse comme dans un jardin vernal. Il la redresserait sous l'abondance de son amour, il lui ferait connaître, dans un baiser, la joie de vivre...

Un geste l'éblouit : deux passants saluaient très bas la prostituée. Elle s'enfuit, la pauvre, prenant ce respect pour un sarcasme. Cependant, Pascal avait reconnu Chapelle et Fernand Verd : ils s'inclinaient devant le malheur social. Une onde de gratitude emporta le disciple vers son maître. Il descendit au galop, la face pleine d'effusion, et courut au-devant des amis qui s'engageaient dans le vestibule.

Le propagandiste l'interpella :

— Comment va l'ancêtre?

— De plus en plus mal, — répondit Pascal surpris ; — il dort en ce moment, mais il a beaucoup souffert dans la journée.

— Parfait, la Colonie marche donc !

Et devant le silence de son élève :

— Je l'avais bien dit que la Vie nous servirait.

Il ajouta en se retirant :

— Apporte-nous des nouvelles chez Cérès. Au surplus, je passerai tous les soirs, en me promenant... Les temps sont proches, comme disait Zarathoustra...

Pascal remonta, les jambes lourdes.

Dans le salon, sous l'éclaboussement froid d'une lampe sans abat-jour, la sœur-noire se penchait sur le malade. Il râlait, la face violette, les deux mains crispées sous le menton. Elle tirait rythmiquement, hors des lèvres gonflées, la langue énorme et jaunâtre.

Pascal s'élança. Le moribond eut deux hoquets. Un bras retomba en renversant des flacons qui éclatèrent ; l'autre resta pris dans le col de la chemise. Le corps s'écroula et ne bougea plus. Dans le silence frémissant, la pendule sonna un coup ; d'un obus, l'oxygène s'échappait avec un sifflement continu.

La sœur s'était agenouillée et priait à voix basse. Pascal ferma les yeux du mort, sans trop savoir pourquoi, conduit peut-être par des souvenirs littéraires. La lampe filait ; son odeur âcre desséchait la gorge. Il ouvrit la fenêtre et s'accouda, en avançant la tête sous l'ondée.

La femme parlementait avec un ouvrier en casquette. Ils se tenaient debout l'un devant l'autre, sans un geste, leurs ombres s'allongeaient dans le rayon vert du fanal. Puis ce furent des éclats de voix, des jurons et des insultes. L'homme leva la main. La ribaude se pencha pour éviter le coup : elle le reçut dans la nuque et se sauva en poussant des cris.

Alors Pascal pleura.

III

Une ferme avec ses dépendances, entourée de vergers, de cultures et de bois : tel était l'ensemble qu'il fallait découvrir. On avait songé à faire construire les bâtiments, sur un terrain approprié, d'après les plans tracés dans *l'Harmonie universelle* ; mais l'impatience des adeptes fut plus forte que la raison.

En attendant que la succession fût liquidée, Pascal demanda

des avances à son notaire ; et Chapelle se mit tout de suite en campagne. Il s'adressait aux agences, correspondait avec les maires, consultait les annonces des petits journaux indigènes. Il parcourut plusieurs départements ; il voyageait en première classe et descendait dans les meilleurs hôtels. Quand on lui désignait une ferme à vendre, il l'allait visiter en voiture. Aucune ne lui plaisait : il s'était composé un paysage utilitaire, avec un ruisseau flânant au milieu des prairies, un bois de sapins pour le chauffage, un potager enclos de prunelliers, et des vergers plantés en quinconce et bien fournis. Il s'obstina pendant trois mois entiers. Quand la succession fut inscrite, il n'avait encore rien trouvé.

Pascal héritait de sept cent cinquante-deux mille francs. C'était assez pour parfaire le programme. Mais, lorsqu'ils eurent la somme, Lhommel, tout à coup, fut pris de scrupules, et suggéra l'idée d'abandonner cet héritage, qui, disait-il, ne s'accordait pas avec leurs principes : c'était une fortune basée sur des lois injustes, l'accaparement d'un ploutocrate...

Chapelle se récria : il fallait, au contraire, réhabiliter cet argent gagné sur les souffrances du peuple ; en le mettant au service des idées libertaires, ils le sanctifieraient. Bakounine appelait cela : restitution...

Et il voulait, en attendant l'essor de la Colonie, placer le capital dans une banque, afin de ne point perdre les intérêts. Pascal s'y opposa doucement. Il proposait de dépenser la somme entière à l'acquisition du domaine, à la mise en œuvre des cultures et aux provisions de toute espèce ; ils se mêleraient une fois pour toutes à l'immonde société bourgeoise jusqu'à ce que la Commune fût établie dans ses moindres détails, soigneusement outillée, prête à vivre par ses propres moyens. Ils s'abriteraient ensuite dans leur Cité, n'auraient avec les hommes que des rapports de courtoisie, et montreraient à l'Avenir ce que peuvent l'entr'aide et le désintéressement.

Ils reprirent donc leurs recherches, et découvrirent enfin l'asile rêvé, dans la Sarthe, non loin du Mans. Chapelle, qui détenait le capital, s'occupa de l'affaire : ce furent des débats interminables et de longs marchandages, entre le propriétaire, un gros parcheminier, habile à produire des enchères,

et le propagandiste, verbeux et méprisant. Ils s'accordèrent enfin sur un bon prix, et Chapelle signa les contrats.

L'importance de la demeure, l'étendue des labours et des dépendances, les obligèrent à récolter des adhérents. Ils rabattirent dans les cafés et les crémeries de Montparnasse ; ils allèrent même au restaurant Bardot, fréquenté par des créophages ou mangeurs-de-viande, mais où se pressait l'élite intellectuelle du quartier.

On y voyait, entouré de ses disciples, le poète Fortunat, qui composait des élégies en forme de poire, de jet d'eau et de tête de pipe ; l'écrivain russe Slaboumné, qui écrivait en français, après quarante leçons, et dont on admirait, autour des tables, la fougue lyrique et l'indépendance de la syntaxe ; le célèbre Panetone, qui s'occupait à traduire les œuvres géniales d'un poète inconnu de la République andorienne. Il y avait encore un grand nombre de peintres qui professaient des théories admirables sur la peinture, des gens qui se disaient sculpteurs, un philosophe péruvien, des journalistes dont les articles avaient un immense retentissement dans tous les cafés du quartier, et quelques excellentes filles prodigues de leur corps, mais purifiées dans cette ambiance d'activité cérébrale.

Ce fut avec une répulsion non déguisée que Chapelle pénétra dans ce charnier. Les habitués, sans honte aucune, déchiquetaient le corps sanglant d'animaux inoffensifs. L'un d'eux tenait entre les doigts un os à moitié rongé qu'un être barbare avait arraché de la poitrine d'un agneau ; un autre dévorait la cervelle d'un veau misérable. Le sang rougissait les assiettes et découlait, avec la sauce, aux commissures des lèvres. Et devant tous, des poisons alcoolisés remplissaient les verres.

Le propagandiste, surmontant l'horreur qui l'accablait, s'asseyait à la table de ces cannibales. Sûr de les convertir, il leur parlait de la Colonie, de son fonctionnement, du but que l'on voulait atteindre et de la vie parfaite qu'on y mènerait. Et il leur citait l'exemple des Doukhobors du Canada.

Quelques-uns, pusillanimes, maintes fois emballés dans les rafles, se réservèrent, au seul mot d'anarchie, par crainte de la police. La plupart refusèrent au nom de l'Art, dont ils formaient, disaient-ils, la classe sacerdotale, et qui absorbait tyranniquement toutes leurs énergies : ils n'avaient pas de

goûts champêtres ; l'inspiration ne leur venait que dans l'atmosphère bruyante et nuageuse des cafés ; se détacher de Paris, c'était perdre le contact fécond du sol natal.

Chapelle allait quitter à jamais ce lieu de débauche, lorsqu'il aperçut dans un coin d'ombre, un grand garçon nerveux et musclé, aux yeux bleus à fleur de tête, vêtu d'étoffe « normale » et chaussé de sandales allemandes, système Kneipp. Ils engagèrent la conversation. C'était un Norvégien, Henrik Jordsen, dessinateur — il ne disait pas en quel genre —. Il s'étonna de n'avoir pas rencontré plus tôt le propagandiste, car il venait chaque soir chez Bardot, avec sa compagne ; et il présenta une fille mamelue, à face rubiconde et réjouie : elle était, narrait-il, mère de deux garçons de six et de cinq ans, qu'elle abandonnait, par principe d'éducation, à leur libre arbitre, et qui ne l'accompagnaient jamais ; lui-même n'en était point le père : il avait recueilli la femme avec ses gosses après l'expulsion d'un camarade italien qui la lui avait léguée, comme cela se pratique, ajoutait-il, entre libertaires.

Chapelle bondit à ce mot, et révéla ses opinions. L'autre connaissait parfaitement les idées communistes ; il avait lu tous les théoriciens de la doctrine. Il écouta silencieusement la description de la Colonie, félicita Chapelle de son initiative, avec une froideur septentrionale, et se déclara prêt à travailler dans la Cité, en compagnie de sa femme et ses rejetons. Mais une somme de cent cinquante francs qu'il devait à Bardot l'obligeait à continuer de vivre dans le quartier et à prendre chez le traiteur son unique repas. Chapelle paya la dette et entraîna dans son groupe l'homme, la femme et les jeunes ; ils renoncèrent sur-le-champ à se nourrir de cadavres et adoptèrent le végétarisme. Le Norvégien s'offrit pour la culture et pour la confection du pain, les boulangers, dans la République de l'Avenir, devant avoir une place éminente. Sa compagne préparerait la cuisine de la communauté. Les adeptes se réjouirent de leur acquisition.

Fernand Verd, de son côté, persuada sa bonne amie : elle était vendeuse dans un magasin de modes. Blonde jusqu'au blanc, et indolente, elle adorait la Poésie, vénérait la Beauté, mais se consacrait plus particulièrement à la Musique. Elle devait représenter l'Art au sein de la Colonie ; et Chapelle,

pour lui faire sa cour, décida qu'on la surnommerait : la Muse.

On continua d'employer tous les moyens d'action pour raccoler des Frères ; on fit même une publicité discrète dans *la Cité régénérée* qui reparut pour l'occasion. Mais, nulle voix ne répondant à cet appel, ils commencèrent à mettre en œuvre leur projet.

Lhommel était déjà parti pour surveiller l'installation du mobilier, l'ensemencement des labours et les travaux d'aménagement que comportait leur programme. Les autres, pendant l'hiver entier, se livrèrent aux achats.

Depuis longtemps, Chapelle avait dressé une liste des articles nécessaires et des provisions de toutes sortes qui devaient permettre d'attendre la récolte sans se mêler au trafic social. Il commanda, par sacs, des céréales diverses, des légumes secs, du riz, des pommes de terre, de la farine et du sucre ; par caisses, des pâtes alimentaires, du savon, des conserves, des boîtes de confitures et de produits Kellog ; par ballots, de la laine et du coton filés. Il y avait du linge comme pour un « palace », une pharmacie de régiment, des tonneaux de pétrole pour l'éclairage, des rames de papier pour l'impression du grand ouvrage sur Malthus. Ce fut encore une presse à bras, une brocheuse mécanique, un stérilisateur Weck pour les compotes, des appareils et des produits photographiques. Krabelinckx dépensa huit mille francs de toiles, de couleurs et de pinceaux. Verd se paya des papiers à la forme, des plumes d'oie, des encriers à renversement, des gommes, des règles, des buvards, et tout ce qu'il fallait pour écrire de beaux poèmes. Chacun se fit confectionner une garde-robe et un trousseau complet, selon des modèles rationnels que Pascal avait imaginés. On acquit un répertoire à fiches mobiles, des machines agricoles pour les semailles et la moisson, un moulin à bras pour faire le « pain complet », un métier à tisser de marque américaine, et une machine à coudre perfectionnée qui brodait, ourlait et tricotait.

Ils semblaient fréter un navire pour une expédition polaire. Chaque jour, on envoyait à Lhommel des caisses volumineuses. Les plus lourdes transportaient la bibliothèque. C'était une idée de Jordsen : il avait rassemblé toute une encyclopédie communiste, des livres dont certains, estimés par les biblio-

manes, habillés de maroquin et de fin bradel, lui demandèrent de patientes recherches et de fortes dépenses. Il y avait des recueils d'articles oubliés, des brochures sous le manteau, des plans et des graphiques dissimulés dans des étuis. La plupart des volumes avaient des couvertures écarlates, en signe probable de l'incendie qu'ils allumaient dans les idées.

Lhommel recevait les colis et les faisait ranger à mesure par une équipe de manœuvres qu'il payait largement, comme il convient à un libertaire. Il surveillait les dernières constructions et l'aménagement du logis. Les adeptes lui adressaient des lettres impatientes ; Pascal fit même le voyage et revint émerveillé, mais mystérieux. Dans la dernière semaine d'avril, ils reçurent un télégramme leur annonçant qu'ils pouvaient venir.

Ce soir-là, Chapelle fit le compte de l'argent qui restait : il y avait encore quatre-vingt-dix-sept mille francs. Il les serra dans un coffre et ne dit rien à personne, songeant qu'ils serviraient peut-être un jour.

Ils s'embarquèrent un matin de soleil pâle et n'échangèrent pas une parole tout au long du voyage, tant l'émotion les étranglait. Lhommel les attendait à la gare. Ils s'embrassèrent avec effusion, et s'acheminèrent à pied vers la Colonie. Quand elle apparut entre les arbres, avec ses murs roses, ses toits d'ardoise et ses cultures d'un vert lavé, ils se serrèrent l'un contre l'autre. Et ils ne savaient plus rien, sinon que leur cœur battait immensément dans leur poitrine.

IV

Les bâtiments formaient un vaste rectangle, parmi des vergers en pente douce, à la lisière d'un bois.

Le corps de logis avait de hautes fenêtres à meneaux et un perron de pierre ; l'étable, l'écurie et la remise formaient l'un des côtés de la cour; et de l'autre côté, les arches puissantes de la grange s'appuyaient sur des colonnes trapues. Un mur de grès, avec un portail à auvent, composait l'entrée. Le puits s'élevait au milieu de la cour ; et, devant la grange, il y avait un portique pour les exercices sanitaires.

Alentour, parmi les pommiers du verger, des constructions neuves étaient disséminées ; le fournil et son appentis qui renfermait la meule à bras, l'atelier de tissage, la resserre pour les fagots. Près d'un ruisseau qui serpentait au bas de la pente se trouvaient le rucher, la buanderie et le lavoir. Et sur le plateau, au bord de la route départementale, une tour de briques, avec une plate-forme à créneaux, dénonçait les goûts moyenâgeux de l'ancien propriétaire : on découvrait de là-haut tout le domaine, ses édifices, ses pommeraies, son petit bois, et les cultures dont le vert très doux se moirait sous la brise. Une oriflamme dominait la terrasse ; elle portait, en lettres blanches sur champ d'azur, le nom de la Colonie :

CITÉ KROPOTKINE

Chapelle l'avait ainsi baptisée, en souvenir de *la Conquête du Pain* et de tant d'autres livres admirables où l'enthousiasme l'emportait sur la logique.

Sous la conduite de Lhommel, on fit une visite générale. On admira, dans l'étable, deux vaches, Anne et Marie, qui ruminaient sur la paille, et dans l'écurie deux hongres rouans qui se nommaient Cabet et Fourier, en hommage aux fondateurs du Communisme. Le poulailler, adossé au mur d'entrée, avait ses cages vides, les adeptes ne mangeant ni viande ni œufs. Ils comparèrent la grange à une église où se dispensaient les dons de la Vie ; ils crièrent dans le puits et firent descendre et monter les seaux de cuivre. Il y avait une forge près de la remise ; avec une joie enfantine, ils firent sonner les marteaux sur l'enclume, manièrent les tenailles ; et Pascal, tirant la chaîne du soufflet, entonna le grand air de *Siegfried*. Krabelinckx exulta devant les machines agricoles, avec leurs bras multiples, bleu de cobalt et vermillon, leurs roues jonquille, et les sièges de cuir fauve à clous dorés ; il se proposa de les peindre, fauchant le ciel clair en beaux losanges, ou soulevant les blés comme des gerbes de lumières.

Au-dessus du perron, une inscription d'émail suivait la courbe du linteau : PAIX-FRATERNITÉ. La porte était ouverte et il n'y avait pas de serrure, par mépris de la défensive sociale. On pénétrait directement dans la salle commune — la Chambre

des Relations générales — qui était aussi le réfectoire ; elle était ornée d'un piano ; et sur la cheminée à manteau de chêne, il y avait un buste de Kropotkine, en plâtre peint. A gauche, se trouvaient le Dormitoire ou chambre des célibataires, et le Puéritoire ou chambre des enfants. Les gosses de Jordsen se ruèrent dans leurs lits respectifs ; on les abandonna, par principe, bataillant avec leurs oreillers et poussant des cris de conquête.

La cuisine, de l'autre côté, montrait ses râteliers et ses dressoirs chargés de casseroles et de vaisselle d'aluminium ; la porte-fenêtre donnait sur un potager où de jeunes légumes se défripaient dans l'air tiède. La compagne de Jordsen ne voulut plus quitter son royaume, et elle se mit à manier les ustensiles, avec l'enivrement d'un sauvage qui découvre un ballot de verroteries.

Sur la cour, s'ouvrait la Bibliothèque. Les caisses de livres étaient rangées au pied des murs, et les rayons de sapin laissaient voir leurs alvéoles dépeuplés. Lhommel s'expliqua : il n'avait pu tout faire, et de plus, c'était un travail qui ne lui convenait point ; il remettait à l'un des Frères le soin de ranger les bouquins avec méthode et d'en établir le catalogue analytique. Pascal s'offrit de grand cœur à prendre ces fonctions : il ignorait, avouait-il, les théoriciens de l'Anarchie et trouverait ainsi l'occasion de se mettre au courant.

Ils gravirent un escalier qui s'élevait au long de la façade et visitèrent le premier étage. On y voyait la chambre des Jordsen et celle du couple Verd ; l'Imprimerie, réservée à Chapelle, avec un bureau-ministre pour les écritures ; le Laboratoire, qui était une chambre obscure pour la photographie et qui contenait la Pharmacopée, vaste armoire pleine de fioles, de boîtes rondes et de paquets d'ouate.

Au grenier, Réserve de la Colonie, se trouvaient les provisions.

On redescendit ensuite explorer les vergers, le bois, les champs, visiter le lavoir, les ruches, le fournil et la Filature. En chemin, Lhommel exprima son inquiétude au sujet de l'entretien de cet immense domaine : il s'était servi, jusqu'à cette heure, de la main-d'œuvre étrangère, mais des Communistes, lui semblait-il, ne pouvaient continuer à recourir au salariat.

Chapelle avec sa véhémence accoutumée l'accusa de broyer du noir ; il déclara que tout s'arrangerait ; il avait, au surplus, dressé un plan d'organisation qu'il donnerait le lendemain aux adeptes. Tous l'applaudirent, fors Lhommel, qui foudroyé, mais toujours incrédule, hocha la tête sans répondre.

Cependant, le repas du soir fut préparé dans l'allégresse. Jordsen, toujours serein, défonçait les boîtes à conserves ; le poète dressait le couvert en déclamant des strophes tempêtueuses ; Pascal remplissait au puits toutes les carafes et tous les brocs de la maison. On ne put obtenir de Krabelinkx qu'il ne s'installât sur le perron, et ne fît des croquis de la cour, avec la crête des arbres et les nuages du couchant. Les deux femmes s'empressaient dans la cuisine, et remuant les casseroles, faisaient, disait le peintre, une belle musique de nourriture. Chapelle allait de l'un à l'autre, relevant quelque faute, distribuant des conseils, jetant partout son regard d'aigle; quand on se mit à table, il prit naturellement la place du milieu dans un fauteuil bien rembourré, et fit venir à ses côtés Pascal et Loyse, la compagne de Fernand Verd.

Par les fenêtres ouvertes, on voyait la nuit s'épanouir et les étoiles s'allumer une à une dans le ciel paisible. Assis autour de la table, sous la lampe suspendue, ils se regardaient en souriant ; même Lhommel avait une figure joyeuse. Leurs propos voltigeaient de l'un à l'autre : ils disaient l'espoir, l'ivresse d'être libres et de ne plus sentir les entraves sociales, la faim de bon labeur, dont on connaît la cause et le but, l'effort commun pour le bonheur commun...

Chapelle, s'étirant avec volupté, eut un mot de propriétaire :

— Comme on est bien chez soi !

Cela fit rire tout le monde. Ils discutèrent cette question de la propriété : il leur semblait absurde qu'un homme privât ses frères de la jouissance d'un objet; la nature épanchait ses dons sur tous les êtres ; le royaume de la terre appartenait à tous. Pascal, cependant, suggéra que la propriété relative pouvait seule permettre le bonheur délicieux de dire à un autre homme : « Tiens, voilà pour toi ! »

Mais Chapelle ayant affirmé que la charité le scandalisait, tout le monde applaudit, sauf Krabelinckx qui dévorait sans mot dire.

Il y avait des nouilles, des petits pois à l'étuvée et du pain de Paris, dont ils avaient fait, au départ, une ample provision, en attendant la cuisson du lendemain.

A la fin du repas, Chapelle, debout au milieu de ses disciples, fit un beau discours sur les devoirs qui les unissaient et sur l'exemple magnifique qu'ils allaient donner à l'humanité ! Sa parole était émouvante ; Jeannette, la femme de Jordsen, qui rangeait la vaisselle dans la cuisine, apparut sur le seuil, en sanglotant dans un torchon. Quand Chapelle eut terminé son homélie, on fit un ban en son honneur. Ensuite l'on s'en fut en cortège souhaiter le bonsoir aux vaches et aux chevaux ; et chacun s'en alla coucher, laissant toutes les portes ouvertes. Seul, le propagandiste retira la clé de l'Imprimerie où il avait déposé l'avoir de la communauté.

Le lendemain, dès l'aube, on se mit à l'ouvrage. Chapelle avait divisé la journée, d'après l'archétype de Fourier, et consacré par un terme révolutionnaire chaque heure de repos : c'était le Matutinal ou petit déjeuner, la Relevée ou repas de midi, et la Reposée ou la sieste ; le dîner s'appelait Vespéral, et le coucher, Nocturne.

Dès le premier jour, le propagandiste prit la direction des affaires. A chacun fut désignée la besogne quotidienne. Jordsen s'occupait du potager et de la coupe du bois ; tous les mardis, avec l'aide de Pascal, il préparait le pain pour la semaine : il y eut de rudes expériences, pendant le temps que dura son apprentissage ; mais il finit par s'en tirer avec maîtrise, et deux mois après, il se lançait dans la pâtisserie.

Krabelinckx se chargeait des bêtes et les menait à la pâture, en emportant sa boîte et des toiles. Il s'installait dans le verger et travaillait jusqu'au soir, sous le soleil ou sous l'ondée, aspirant à pleine poitrine la vie riche du terreau. Son enthousiasme ne se débandait point : il voyait dans un seul angle mille sujets à traiter ; les variations de la lumière sur un tronc d'arbre lui suffisaient. Dans un besoin fou d'exalter sa force, il parlait de peindre non seulement sur la toile, mais sur tous les murs, sur l'écorce et les feuilles des arbres, sur le ventre des vaches ! Ce fut, en quelques jours, toute une série de *Colonies* où s'allumaient dans le matin, se voilaient sous le

crépuscule, vibraient au soleil, la ferme rose et ses toits bleus.

Pascal aidait le Norvégien dans ses travaux, avait la gestion de la Bibliothèque et s'occupait de l'instruction des adeptes: il leur faisait des « démonstrations » d'espéranto, d'histoire de l'art et d'économie politique. Ces « démonstrations » se faisaient à cinq heures, avant le Vespéral. Chapelle nommait « démonstrations » tous les actes de la vie journalière; le moindre fait, dans la Colonie, comportait, disait-il, un enseignement. Entretenir les ruches était la « démonstration d'apiculture »; préparer le repas, « démonstration culinaire »; et quand lui-même, en tapant du poing sur la table et en jurant le nom de Dieu, s'efforçait, comme il se l'était attribué, d'apprendre aux moutards l'abécédaire, cela s'intitulait « démonstration de puériculture ».

Fernand Verd s'employait aux «démonstrations de laiterie »: il trayait les vaches et confectionnait le beurre et le fromage; il s'occupait aussi des abeilles : toutes besognes poétiques, depuis Virgile et M. Maeterlinck. On le priait souvent d'aider les femmes dans les gros travaux et de les accompagner au lavoir. Mais il y répugnait, étant de nature somptueuse, et n'acceptait ces viles corvées que comme un sacrifice à ses principes. La plupart du temps, il s'enfermait dans le Dormitoire, rangeait les ustensiles de son inspiration, et après avoir attrapé quelques mouches, s'endormait sur sa chaise.

Lhommel le remplaçait. Il n'avait pas d'attributions, mais il surgissait partout où quelque chose était à faire : on le trouvait débarbouillant les gosses, distribuant les provisions, balayant les chambres, surveillant la poussée des cultures, aidant Jeannette à récurer la vaisselle. Il relayait Jordsen au pétrin, Krabelinckx à l'étable, Pascal dans les travaux du potager, toujours alerte, toujours inquiet sur le sort de la Colonie, et se multipliant ainsi autant par crainte que par goût.

Chapelle, cependant, administrait la Commune avec zèle. Presque toujours cloîtré dans l'Imprimerie ou le Laboratoire, il travaillait à son grand ouvrage sur Malthus ou à l'impression d'une série de cartes postales qui serviraient de propagande et qu'on distribuerait aux visiteurs.

Il en était venu d'abord deux ou trois, vaincus par la curio-

sité. On les avait bien accueillis. N'ayant découvert ni bombes, ni poignards, ils parlèrent des « anarchistes » comme de gens des plus pacifiques, et amenèrent leurs parents et leurs amis. Le dimanche, ils élisaient comme but de promenade le « repaire des nihilistes ». Chapelle, seigneur du lieu, les recevait dans la Chambre des Relations générales. Il leur exposait les principes du phalanstère, le mécanisme de la Colonie, et cherchait à les convaincre des splendeurs du Communisme ; il leur citait, parmi tant d'autres, les Doukhobors du Canada. Sa voix chaude et son air décidé séduisaient les dames ; mais les messieurs réclamaient des éclaircissements ; il s'engageait des discussions violentes et confuses : Chapelle, grâce à la vigueur de ses poumons, en sortait toujours victorieux.

Il procédait ensuite à la distribution des cartes postales où l'on voyait les Frères en « démonstrations », bêchant le potager, cuisant le pain, tournant la meule à bras, ou suivant avec des poses méditatives le cours d'espéranto. Lhommel, cependant, versait à la ronde, d'un air morose, la « soupe communiste », ce qui était une manière antialcoolique de fraterniser par la boisson.

Les bourgeois se retiraient avec de molles poignées de mains : ils se disaient profondément intéressés et enchantés de l'accueil qu'on leur avait fait. Quelques-uns offraient de l'argent, comme on fait dans les monastères : Chapelle refusait avec noblesse et souhaitait les voir se joindre bientôt à l'effort de la Colonie. Ils promettaient d'y penser et demandaient encore quelques précisions, comme si vraiment ils songeaient à s'enrôler dans le bataillon social. Lhommel les accompagnait jusqu'à la tour gothique ; et sur la route, ils se saluaient cérémonieusement.

En ce printemps, les blés étaient en croissance et la terre travaillait.

Les femmes s'occupaient des soins de la maison. A Loyse était dévolu l'entretien du linge et des vêtements ; elle aidait aussi Jeannette aux labeurs du ménage mais ne prenait aucune part à la cuisine. Elle enseignait enfin le piano au plus âgé des gosses et passait deux heures par jour à entretenir,

par des gammes et des exercices d'élargissement, sa propre virtuosité. Quand il l'entendait préluder, Chapelle descendait papillonner autour d'elle ; il lui parlait de son talent et de l'émotion qu'il éprouvait à l'écouter ; mais elle demeurait fidèle au poète dont elle aimait les cheveux longs et les mains soignées.

Jordsen était moins égoïste. Comme il préconisait, d'après la *République*, la communauté des femmes, il offrait la sienne aux adeptes. Elle n'était guère séduisante ; seul, Pascal s'en accommoda quelquefois. D'ailleurs, elle n'avait pas trop de temps pour préparer les repas.

Ils étaient réglés avec exactitude, d'après les manuels du parfait végétarien. La Relevée comprenait un « plat de résistance » (orge, gruau, millet, riz ou sarrasin), un plat de légumes, et des fruits selon la saison. Le Vespéral offrait une soupe maigre, une « denrée légère » (pommes de terre, pâtes ou purée de farineux), une salade et des compotes. Ce menu restreint pouvait être varié à l'infini, la *Table du Végétarien*, le livre culinaire de la secte, comprenant huit cent cinquante articles ; mais il avait fallu rayer les cent dix-huit manières de préparer les œufs, aliment condamné par les principes de la maison.

Jeannette était une artiste ingénieuse, elle avait, du végétarisme, dont elle n'était pourtant qu'une catéchumène, une intelligence singulière. Elle excellait à des mélanges subtils, tel que « marier le blé vert avec les tomates », comme s'exprimait le manuel, à étuver la protose et à préparer comme entremets un suave tétragone à la crème ou un pain de nuttolène aux haricots. Elle seule, dans la préparation du café d'orge germée, pouvait surveiller, comme il convient, le développement de la diastase.

La soirée était remplie, le plus souvent, par une « démonstration d'esthétique ». Verd récitait *l'Aube des Temps* ou quelque passage d'un poème en gestation. Pascal tirait de son étui, avec des précautions religieuses, le violon de sa maman, et secondé par Loyse, jouait du Beethoven, ce grand anarchiste, ou de la musique à idées. La Muse terminait l'audition ; elle s'installait avec un regard noyé dans sa face maladive ; ses doigts exsangues passaient avec mollesse sur le clavier

du piano; elle lamentait quelque mélodie, Chopin ou Debussy. Krabelinckx, après avoir tenu bon pendant dix minutes, allait se promener sous les étoiles et imiter, au sein de la nuit silencieuse, le cornet à pistons. Les autres se repliaient sur les chaises, les joues entre les poings, les prunelles fixes ou les yeux clos, plus immobiles que des statues.

Pascal, les mains jointes, avec une figure baignée de béatitude, s'abandonnait à son rêve ; il délectait son idéal atteint. L'aube des âges d'or, comme disait Fernand Verd, empourprait l'horizon ; comme une arche de paix, la maison fraternelle reposait dans la nuit. Là, s'unissaient, loin des injustices et des préjugés millénaires, les fermes décisions, les amitiés inébranlables. Une abondance de félicité pleuvait sur ce logis. Des paroles bénies, comme au noël chrétien, flottaient dans l'étendue : la paix était donnée aux hommes de bonne volonté.

Oppressé d'extase, il renversait la tête. Le plafond semblait s'entr'ouvrir aux épiphanies légendaires ; la lampe y projetait, comme le signe d'un pacte surhumain, un grand arc de clarté.

V

Dans le temps qui précéda la moisson, quelques difficultés se présentèrent.

Un mardi, Jordsen entra dans la cuisine, le torse nu, les cheveux poudrés, tout blanc de farine, et réclama du sel pour la pâte. Jeannette lui indiqua la boîte qui pendait à côté du fourneau :

— C'est tout ce qu'il me reste, mais prends-le, Firmin m'en donnera d'autre.

— Que veux-tu que je fasse de cette poignée? — s'écria le Norvégien en soulevant le couvercle.

— Si tu n'en a pas assez, — dit la femme, — appelle Firmin ; il est dans la remise.

On appela Lhommel, directeur des Réserves ; il accourut, flairant un drame.

— Je vous ai donné, — balbutia-t-il, — tout ce que j'avais acheté cet hiver.

Il dit encore, la mine accablée :

— Il ne me semble pas qu'il y ait du sel dans le grenier ; je ne crois pas que vous m'en ayez envoyé. Qui s'est occupé des provisions?

C'était Chapelle. Il sortit de l'Imprimerie, en se plaignant qu'on le dérangeât dans ses travaux. Quand il fut au courant de l'affaire il émit simplement :

— Cela doit être sur ma liste.

Il la tira de son portefeuille et la parcourut deux ou trois fois.

— Eh bien, mes enfants, ça n'y est pas !

— Alors, — bégaya Lhommel qui devint livide, — nous... nous n'avons pas de sel?

Jordson fut d'avis d'aller voir à la Réserve.

— C'est inutile, — s'exclama le propagandiste, — si ça n'est pas dans mon répertoire, c'est que je n'y ai pas songé. C'est un embêtement, c'est certain, mais je ne puis penser à tout. Mes méditations philosophiques m'absorbent corps et âme : on m'oblige à descendre à tous propos dans le domaine concret. Si j'y apporte un peu de distraction, ce n'est pas ma faute.

Ils lui compatirent sincèrement. Lhommel pencha la tête et murmura :

— Qu'allons-nous devenir sans un grain de sel?

— Nous nous en passerons, — formula Chapelle.

— Mais c'est impossible !

— Ah ! tu m'embêtes ! — s'écria l'autre. — As-tu la mer à ta disposition? Veux-tu faire des fouilles pour découvrir des gisements? C'est un léger oubli ; il nous faut en supporter les conséquences.

Jordsen déclara qu'il était peu commode de faire de cette façon du pain convenable ; sa compagne affirma que la cuisine n'aurait aucun goût.

— Tant pis, — conclut Chapelle, — nous ne pouvons tout de même pas en acheter !...

— Évidemment, — confirmèrent les hommes.

Ils demeuraient l'un devant l'autre, consternés et muets, ne sachant que faire. Jordsen, le premier, secoua sa torpeur.

— Allons travailler, — s'écria-t-il.

Cela n'arrangeait rien, mais chacun s'en fut à son ouvrage.

Au Vespéral, le pain fut déclaré possible ; mais trois jours après, la boîte du fourneau s'étant épuisée, les repas devinrent d'une fadeur uniforme. il leur semblait manger toujours du même plat sous des couleurs diverses. La soupe était austère, les légumes douceâtres, les céréales écœurantes ; les pâtes avaient un arrière-goût de colle à tapisserie. Ils résistèrent vaillamment ; Chapelle leur persuada que l'on pouvait s'y faire, et leur cita l'exemple des prêtres égyptiens qui s'abstenaient de sel par dévotion. Cependant, vers la fin de la semaine, Krabelinckx avoua qu'il en avait assez.

— Où en trouveras-tu? — s'exclama le propagandiste.

— Mais... chez le marchand !

Ce fut une stupeur. Les adeptes se regardèrent en blêmissant. Chapelle se dressa, les poings sur la table, et cria que c'était miner les fondements de la Colonie ; puis il discourut avec abondance : on ne pouvait retourner à des compromis inter-sociaux, connaître à nouveau la fermentation de l'offre et de la demande, rétablir le roulement de la monnaie, cause de tous les conflits. Lhommel, au nom de la sainteté de la Discipline, appuyait la fureur du propagandiste.

Elle avait une raison qu'il ne disait pas ; il se voyait forcé d'avouer tôt ou tard qu'il disposait d'une forte somme. Il fit jurer aux Frères de tenir bon. Et l'on persévéra pendant deux semaines encore, après lesquelles les estomacs furent plus forts que les volontés. Jordsen et Krabelinckx, soutenus par les femmes, supplièrent Chapelle d'abandonner une seule fois des règlements trop sévères et d'échanger contre un produit de la Colonie une importante provision de sel. Ce n'était point trahir leurs principes, puisqu'il s'agissait d'un oubli dans l'organisation primitive. Il se fit longtemps prier, objecta que l'échange n'était plus d'usage, et dit enfin qu'il n'en voyait pas l'utilité, car la Colonie possédait encore un pécule, dont il n'établit point le chiffre et sur lequel on pouvait prélever quelques louis.

Lhommel fut chargé de se rendre chez Barat, l'épicier du village, qui en était aussi le maire. Celui-ci fut stupéfait de la quantité demandée.

— Ce n'est pas au moins, — questionna-t-il, — pour fabriquer des explosifs?

Le Kropotkinien déclara leur complète neutralité, ils se tenaient volontairement à l'écart ; ils n'avaient rien de commun avec les terroristes et répudiaient leurs attentats. Il conclut en montrant qu'ils désiraient le bien-être général par la mise en commun des énergies, et qu'au surplus le sel n'était jamais entré dans la composition de la poudre.

Barat ne comprit rien, mais bougonna en inscrivant la commande :

— Faudra voir à rester tranquilles...

Lhommel s'en revint profondément abattu ; il présageait des heures néfastes ; il devinait, autour de la Cité, une force ténébreuse et hostile ; il valait mieux ne pas la provoquer, et ne rien attendre que de soi-même.

Ses alarmes s'accrurent quand les gosses, en jouant à la guerre, démolirent la batterie de cuisine. On les fessa pour leurs instincts peu pacifiques, mais il fallait remplacer les casseroles. Chapelle, heureusement, découvrit, dans un coin du domaine, de la terre à poterie, et apprit à Pascal à façonner des récipients, d'après une méthode employée par les nègres de Madagascar : on les formait sans moule, en tournant l'argile avec les paumes, et on les mettait à sécher au soleil. Mais ses rayons, dans la Sarthe, n'étant pas assez forts, on fit cuire les casseroles dans le four à pain. Elles éclatèrent à la première expérience. Il fallut encore une fois recourir au trafic, écrire à Paris pour commander une batterie nouvelle, échanger de l'argent contre la production capitaliste et voir s'émietter ainsi leur idéal.

Ils en souffraient sans se le dire : ils avaient montré de l'héroïsme en brisant avec la société ; reprendre contact, c'était avouer leur défaite. Ils comprenaient aussi que leur beau rêve, tel qu'ils l'avaient songé, devenait impossible. La claire enfance qui les avait conduits perdait son sourire ingénu. Ils en conçurent de l'aigreur, et leur union s'en trouva moins entière.

Un premier conflit mit aux prises Jordsen et Pascal. Comme celui-ci travaillait dans la Bibliothèque, il entendit racler du violon.. Il se précipita dans la salle commune. Le Norvégien, ramassé dans une pose caricaturale, imitait, pour amuser Loyse, les acrobaties d'un virtuose. Pascal lui arracha

des mains son instrument. L'autre protesta : ce violon appartenait aux adeptes, comme tout ce que renfermait la Colonie, et il avait le droit d'en user. Pascal sentit sa colère tomber d'un seul coup : théoriquement, son Frère avait raison ; mais quelque chose, au fond de lui, se lamentait. Il s'expliqua d'une voix troublée : c'était le violon de sa maman, elle l'avait tenu dans ses mains sous son menton, et son cher parfum semblait encore imprégner le vieux bois; il était si simplement humain de s'attacher à un souvenir, de le posséder avec jalousie. Jordsen, ému, objecta cependant qu'il voyait là des marques du vieil instinct de propriété, et qu'il lui semblerait beau d'en faire le sacrifice. Pascal, les mains tremblantes, lui tendit le violon ; l'autre refusa, des larmes plein les yeux ; et ils s'étreignirent en pleurant. Loyse sanglotait ; ils l'embrassèrent aussi avec une tendresse innocente.

La pauvre fille n'était plus heureuse ; comme Hélène de Sparte, elle provoquait de longues rancunes. Chapelle, après l'avoir bercée de phrases câlines, en était brusquement venu à lui offrir sa couche. Elle l'avait dit à son amant qui se plaignit au propagandiste. Celui-ci présenta le front ; il répondit que c'était exact, qu'il ne voyait là rien de répréhensible, qu'il ne trouvait guère fraternel de garder une femme aux dépens des autres, et que Jordsen avait su montrer le bon exemple. Verd lui conseilla de s'adresser à Jeannette.

— Merci, tu n'es pas dégoûté, — fit Chapelle en ricanant, — cela ferait le troisième.

— Alors, — menaça le poète, — je te prie de laisser Loyse tranquille.

— Entendu ! que mossieu le propriétaire jouisse en paix de son bien.

Ils n'en dirent pas davantage, mais se parlèrent depuis ce jour avec une politesse affectée.

Jeannette, au contraire, cimentait l'accord des adeptes.

Un après-midi d'été, comme Henrik et Pascal faisaient la sieste sous les pommiers, leur compagne mutuelle vint s'asseoir auprès d'eux. Elle demeura quelque temps sans rien dire, puis, d'un air gêné, leur avoua qu'elle était enceinte.

Pascal rougit, Jordsen dit aussitôt :

— C'est ainsi que se fonde la société nouvelle.

Et ils cherchèrent à décider lequel des deux serait le père. La femme l'ignorait. Ce fut une dispute de courtoisie, chacun voulant laisser à l'autre l'honneur. Ils ne purent résoudre ce point difficile.

Au repas du soir, ils s'en ouvrirent à leurs amis. Chapelle les blâma, au nom de ses ouvrages néo-malthusiens : il en descendit les principaux chapitres, et debout, déclama les passages qui condamnaient cette ardeur prolifique.

Lhommel sortit de son apathie ordinaire pour déclarer sa vénération. Le ventre maternel lui semblait sacré comme un temple : il abritait sous sa coupole le Saint-Graal de la Vie. On devait s'agenouiller, comme Michelet, devant les atlas gynécologiques. Et lui-même saluait jadis, dans la rue, les femmes dont s'avérait la prochaine maternité.

En discourant de sa voix neutre, il grattait la toile cirée avec l'acier de son couteau. Chapelle, cahiers en main, développait des statistiques : les enfants émargeaient à la consommation et ne produisaient rien; ils étaient une charge pour leurs auteurs et paralysaient les énergies : on n'avait pas assez de temps pour développer son propre cerveau. Du reste, la procréation était un préjugé du christianisme et ne faisait l'affaire que des traîneurs de sabre. Et il tonnait contre les curés et les militaires.

La femme, ne disant mot, regardait son ventre avec attendrissement. Krabelinckx imitait le cor de chasse dans les grands bois. Pascal trouvait plus délicat de ne point se mêler à la discussion.

Elle s'accommoda, sans peine, et l'on résolut que l'enfant appartiendrait à la Colonie et se nommerait comme elle, Kropotkine. Puis tout le monde embrassa la mère sur les deux joues, même Chapelle qui voulait se montrer bon prince.

Son despotisme croissait de jour en jour. Il s'était carré solidement dans ses fonctions d'administrateur. Tous les adeptes pliaient sous son autorité, sauf le poète qui surveillait Loyse, et Krabelinckx dont l'indépendance faisait un déplorable communiste. N'ignorant plus que Chapelle détenait de l'argent, il avait osé lui demander cent sous pour aller se divertir, à la ville. L'autre avait refusé, parlant

toujours de Jeannette et louant le bon exemple de Jordsen. Krabelinckx emporta quelques toiles, les alla vendre au Mans et revint satisfait. Il renouvela ses escapades. Chapelle le soupçonnait de rapporter de ses voyages, non seulement des souvenirs sentimentaux, mais aussi de la boucherie !

Toujours affamé par le régime végétarien, le peintre ne se contenait plus; il vantait tout au long des repas, les volutes amples de boudins odorants, les rosbifs majestueusement couchés dans un parterre de cresson, et les poulets farcis dont le croupion dresse sa proue dorée au milieu d'un lac de sauce. En l'absence des Frères, il se fricotait, sur un coin du fourneau, des côtelettes et des saucisses. Jeannette y mettait de la complicité et mordait quelquefois aux morceaux. Chapelle, en entrant dans la cuisine, humait l'odeur du graillon: il se taisait, attendant l'occasion de les surprendre. Mais la malice de l'un déjouait la ruse de l'autre.

Un matin, le propagandiste, dans l'effusion d'un lyrisme trop longtemps contenu, célébrait devant Pascal la majesté de ses conceptions récentes : il projetait l'établissement d'une palestre où l'on discuterait, tout nus, après les exercices athlétiques, de la Justice et de la Vérité. Il évoquait le stade entouré d'un vaste portique, l'arène des coureurs, le plateau pour les pugilistes, et un berceau de verdure sous lequel il reprendrait les entretiens antiques. Avec de grands gestes véhéments, il arpentait la salle, parlait de Socrate, et de Platon marchant dans les jardins d'Akadémos...

Il s'arrêta, penché sur l'âtre, remua les cendres lentement, et tout à coup jaillit, avec un cri de colère et de triomphe :

— Le cochon a bouffé une côtelette de porc !

Il brandissait un os à moitié noirci. Oubliant à la fois le philosophe et le gymnase, il exigea la discrétion de son disciple. Tout en grommelant des paroles comminatoires, il enveloppait dans une vieille quittance ce qu'il nommait le « corps du délit ».

A table, il offrit le paquet ficelé à Krabelinckx qui le déplia sans méfiance. Ce fut un énorme éclat de rire. Mais Chapelle ne riait pas : le peintre s'attaquait aux principes les plus sacrés de leur association ! Il fallait nommer cela une apostasie !

Tous les rires s'effacèrent brusquement ; Krabelinckx s'était levé.

— Monsieur Chapelle Ier, — s'écria-t-il, — va sans doute rétablir l'Inquisition?

Et comme l'autre, frappé au point faible, le traitait de carnivore, criminel, nécrophage, en se délectant de l'âcre horreur de ses injures :

— J'en ai assez ! — hurla Krabelinckx, — je ne veux plus de cette tyrannie ! il n'y a pas de maître ici, godfordoum !

Et il sortit en renversant sa chaise.

Lhommel mit de longs jours à rétablir la paix chancelante. Il courait de l'un à l'autre, des sanglots dans la voix, les suppliant de reprendre leur bonne intelligence. Avec une ténacité pleine de douceur, il amena les deux hommes à conclure un armistice. Il désespérait, cependant, et voyait de lourds nuages s'amonceler sur la Colonie. Il souhaitait une catastrophe qui les réunît dans le danger ; puis il songea que la moisson grouperait tous les efforts et créerait une alliance patriarcale. Et il attendit avec impatience la maturation des blés.

VI

Il avait appris dans un manuel d'agriculture la manière de connaître le temps de la moisson ; et il allait chaque jour presser entre ses doigts quelques grains de blé. Il étudiait l'influence du vent et de la lune, la marche des constellations ; il répétait les vieux adages que l'on rencontre dans les almanachs. Vers la mi-juillet, il déclara que les seigles étaient mûrs et que l'on pouvait commencer les travaux.

Ils s'en allèrent un matin, les hommes, les enfants et les femmes, en groupe bien réparti, les râteaux et les fourches sur l'épaule, comme dans les tableaux de Troyon. Krabelinckx conduisait les chevaux qui traînaient la moissonneuse. Les adeptes chantaient une chanson de circonstance que Fernand Verd avait écrite sur un choral de Bach : on y célébrait la moisson comme un symbole, nouveau, de l'Avenir communiste.

Le firmament, d'un vert de jade, était semé de minces balayures frangées de cuivre. Les oiseaux gazouillaient. La terre sentait la rosée. Puis le ciel se teignait de nacarat et d'orange, et le soleil se balança sur l'horizon. L'ombre des moissonneurs s'allongeait à travers les campagnes; la silhouette de la machine qui roulait en tête du cortège s'enflammait dans le contre-jour.

Ils se sentaient émus et grandis, comme s'ils participaient au rituel d'une religion très ancienne. C'était l'offrande du grain, le sacrifice à la terre qui nourrit les hommes pacifiques : le geste du faucheur couche les épis qu'elle a fécondés. Ils donnaient à ce geste le sens auguste et vague que lui prêtent les démocraties : tout effort demande sa récompense, l'agriculteur amasse les richesses qu'il a semées ; de son lent retour symétrique, il conclut, andain par andain, le travail de l'année. Aussi, nul ouvrier ne leur paraissait-il plus noble...

Il est vrai qu'il s'agissait ici non point d'une énergie musculaire mais d'une mécanique perfectionnée. N'importe, l'allégorie s'en trouvait décuplée par une poésie moderne et plus brutale. Aussi, jaillirent des cris d'enthousiasme quand l'appareil se mit en mouvement. La double scie mordait les chaumes au pied, les renversait d'une jonchée sur le tablier mobile ; ensuite la blonde nappe, glissant vers un cylindre, était séparée en javelles que des doigts de métal liaient en gerbes ; et le petit mouvement bref des pales les rejetait avec précision sur le terrain dépouillé.

Les adeptes accompagnaient la machine merveilleuse et admiraient son intelligence : elle obéissait tout entière à la seule impulsion de ses roues et se portait elle-même en travaillant ; la gerbe qui sortait de ses engrenages était égale, tous les épis en faisceau dru, et mieux nouée que par la main d'un homme. A chacune d'elles qui s'abattait sur l'éteule, ils poussaient des exclamations de surprise. Krabelinckx, avec la gravité d'un prêtre, dirigeait les bêtes dans les tournants et surveillait les commandes ; nulle séduction offerte à son œil de peintre, ni celle des cultures où des moires ondulaient, ni celle des grands espaces où se diapraient les nuages, ne pouvait l'enlever au double soin de la conduite et de la manœuvre.

Quand ils furent las de le suivre, les moissonneurs se mirent à relever les gerbes et à les dresser en moyettes ; mais ils n'avaient pas la manière et s'attardaient longuement à équilibrer leurs édifices qui s'écroulaient sur leurs talons. Le peintre, infatigable, avait abattu la moitié du champ, qu'ils réparaient encore leurs premières meules : ils lui crièrent de s'arrêter ; mais il continuait, sans détourner la tête, et les gerbes, derrière lui, s'ajoutaient aux gerbes. A midi seulement, la faim le fit descendre de son siège. Les chevaux étaient rendus ; il les détela pour les reposer et leur servit de l'avoine avec attendrissement.

On s'était installé sous un platane et l'on déballa des vivres atones. Krabelinckx célébra les pique-niques où l'on découvre des pâtés onctueux engainés de graisse blanche et des sardines en couches profondes, reposant dans un lac d'huile parfumée ; puis il dévora son pain, le regard tendu vers des paradis gastronomiques. Les autres, allongés sur l'herbe, entre-choquèrent leurs timbales d'eau pure, en souhaitant la réussite des moissons. Puis ils s'entretinrent du Progrès en général, et de la machine agricole qui résumait les conquêtes de la Science : ces découvertes quotidiennes feraient bientôt de toute la production un simple mécanisme ; le travail de l'ouvrier ne serait plus qu'une surveillance sans effort ; la machine remplacerait l'esclave des temps antiques ; l'intellectuel vaquerait à ses études, au milieu d'un ingénieux système de manettes, de boutons, de commutateurs et de leviers, par lequel, d'une main nonchalante, il distribuerait aux forces métalliques toutes les besognes matérielles.

— Ainsi, — conclut Jordsen, — l'idéal proposé par notre maître Kropotkine deviendra possible : tout homme sera libéré des exigences de la vie par un travail d'une heure ou deux par jour et aura droit à toutes les jouissances.

L'ombre s'épanchait mollement sur leurs épaules. Un loriot, dans le platane, jetait ses notes allègres. Verd et Chapelle, couchés côte à côte, partageaient un quignon de pain et se versaient à boire dans le même gobelet. Ils parlaient sans éclats, présentant comme un don frugal le meilleur de leurs pensées : un calme géorgique harmonisait leurs entretiens.

Lhommel ne disait mot ; il se sentait submergé par un bon-

heur trop immense ; comme il l'avait prévu, le saint labeur des champs abolissait les querelles, l'entr'aide régnait à nouveau sur la Cité. Ils connaissaient la paix de l'âme que donne l'application à bien faire.

Après le repas, ils continuèrent de causer. Les femmes et les enfants sommeillaient sur le gazon. Krabelinckx nettoyait les peignes de sa machine et graissait les rouages. Mais les adeptes le supplièrent de renoncer à la fauche pour ce jour-là. Il protesta sans trop de vigueur, refusa de les aider à la glane, et courut chercher sa boîte et des toiles ; puis il se mit à peindre, en plein soleil, les moyettes dorées à la cime, la mécanique multicolore et le groupe des moissonneurs.

Ils s'étaient relevés, les membres mous, avec une grande fatigue dans la tête. Chapelle enviait la sérénité du paysan que les problèmes de la philosophie n'accablent point et qui peut se donner tout entier à une activité physique : les cérébraux, comme eux, portaient le poids d'un double effort et se brûlaient, disait-il, par les deux bouts. Il proposa de reprendre le travail le lendemain dès l'aube. Et l'on abandonna Krabelinckx sur le terrain, avec les chevaux qui broutaient le talus, et la faucheuse dressant vers le ciel ses bras désolés.

Le jour suivant, Lhommel se réveilla vers huit heures et constata que tout le monde dormait encore. On prit en traînassant le Matutinal, et l'on s'en fut à la corvée, sans diligence.

On mit plusieurs jours à relever les seigles ; quand ils furent debout, les blés n'étaient pas encore mûrs. Il y eut une semaine de répit pendant laquelle les adeptes reprirent goût à l'ouvrage.

Le blé, leur semblait-il, avait une signification plus haute, un caractère plus abstrait que l'avoine et le seigle : c'était avec le blé qu'on nourrissait le Peuple ; il était l'antique manne terrestre, la cause et le but de toutes les Révolutions, la tige mille fois figurée sur les monuments de l'Histoire. Toutes ces raisons allégoriques donnèrent à leur labeur un nouveau ragoût ; ils retournèrent aux champs comme le premier jour, dans l'aube qui s'éveille, et chantant leurs hymmes.

La scie mâcha les beaux épis gonflés, sur toute la longueur de la parcelle, puis elle s'arrêta en grinçant. Krabelinckx descendit de son siège, tâtonna les rouages comme on palpe

un membre malade, et ne vit rien. Il fouetta les bêtes : les roues tournaient mais le mécanisme restait immobile. Il fallut rentrer à la ferme pour examiner la machine. Tous les adeptes l'accompagnèrent : ils entouraient ce grand corps paralysé et cherchaient l'ankylose : ils déboîtèrent la roue porteuse puis envahirent les engrenages. Jusqu'au soir ils démontèrent des pièces et les remontèrent aussitôt, craignant de se tromper. Après deux jours, ils découvrirent que l'arbre de la javeleuse avait été faussé par une pierre.

Il fallait en forger un nouveau. Personne ne savait forger ; néanmoins, ils se disputèrent longtemps autour de l'enclume pour savoir qui tiendrait le marteau. Jordsen l'emporta ; les autres s'empressèrent autour de lui. Ce nouvel office les amusait : allumer le foyer, tirer la chaîne, tremper le fer, leur était un jeu plein d'inconnu. Mais le métal voulait une énergie plus entendue : il résistait à leur maladresse. Ils l'avaient à peine dégrossi, qu'ils voulurent faire entrer le tourillon dans les coussins ; après de longs efforts, ils détraquèrent l'appareil.

Pascal fut d'avis de téléphoner au Mans pour faire venir un mécanicien. Le Norvégien, tout frémissant de pâle colère, déclara qu'il ne consentirait jamais à recourir au salariat : à l'appui de son refus, il cita de si nombreuses théories que personne n'eut le courage de le contredire. Ils commandèrent à la ville des pièces de rechange ; en attendant l'expédition, ils attaquèrent les blés à la faucille : ils n'avaient pas le coup de main, et la résistance des chaumes leur brisait les doigts. Ils renoncèrent à ce labeur d'esclave, et chaque jour, ils télégraphiaient au Mans pour hâter la livraison. Lorsqu'elle fut faite, et qu'ils eurent péniblement rétabli les pièces, les blés avaient mûri et les grains se détachaient à la moindre secousse. Ils laissèrent aux oiseaux la moitié de la récolte.

Cette expérience les découragea de l'agriculture. Il fallait encore déchaumer les éteules, fumer la terre et faire les semailles ; et ce serait bientôt le temps de la cueillaison : les branches des pommiers, sous l'abondance des fruits, s'abaissaient jusqu'au sol ; il fallait étayer leur poids magnifique. Ensuite viendraient les foins d'automne, les luzernes, la récolte des pommes de terre, la coupe du bois pour les provisions d'hiver, la mouture des froments. C'en était trop, comme

disait Chapelle, pour des cérébraux que la méditation tyrannise. Ils ne pouvaient admettre ce régime de travaux forcés sans répit ni repos. Le propagandiste résuma l'opinion générale :

— Nous ne sommes pourtant pas des ilotes, — s'écria-t-il.

Et comme ils n'étaient pas des ilotes, ils renoncèrent au labourage et décidèrent de semer en février des céréales de printemps.

Ils s'en tinrent donc à la cueillette. Ils passaient des journées entières dans le verger, sous l'ombre claire des arbres. C'était la peinture idyllique des travailleurs de l'Avenir, les beaux gestes des femmes recevant les fruits, les enfants nus jouant sur le gazon, parmi les colchiques et les gramens, et les voix mâles qui se répondent avec des accents de tendresse. L'air était chargé du parfum des pommes. Elles s'entassaient par monceaux sur les aires de paille qu'il avaient tressées en chantant. Cette abondance leur semblait allégorique, elle aussi : ils y voyaient l'image de la Terre Promise, d'où les messagers bibliques rapportaient des fruits extraordinaires : cette Terre Promise ne pouvait être que l'ère du Communisme. Et chaque jour, ils voyaient s'élever, avec une luxuriance écrasante, les richesses de l'automne.

Cependant ils ne savaient qu'en faire. Les végétariens n'admettent point le cidre qui est une boisson fermentée. Quand ils eurent choisi les plus belles pour la confection des compotes et le garde-fruits de la Colonie, il en restait tant et tant, accumulées au pied des arbres, qu'ils se détournaient, le jour, pour ne plus les voir, et rêvaient, la nuit, de leurs vertes avalanches. Et lorsque Chapelle exposa qu'il était criminel de laisser perdre ces trésors de la Nature, qu'il valait mieux les vendre, lorsqu'il s'offrit à faire le marché, les Kropotkiniens, un peu las de leurs déboires, acceptèrent sans réplique cette nouvelle compromission.

Ils se dépouillaient ainsi, peu à peu, de leurs vertus libertaires. Lhommel, toujours en alerte, osa le leur montrer en peu de mots : il fallait bien le dire, la colossale organisation des intérêts les enveloppait de toutes parts ; il l'avait prévu depuis longtemps ; il n'avait jamais cru à l'isolement possible d'une poignée d'hommes au cœur de la société. Il le leur avait dit au restaurant Cérès.

Et il se lamentait, inépuisable.

Jordsen sortit un nouveau lot d'écrivains communistes et soutint, avec force citations, que la vente et l'achat n'étaient qu'une forme de l'échange et pouvaient s'adapter au programme collectiviste. Chapelle offrit l'exemple des Doukhobors du Canada. Il s'ensuivit une grande dispute où ils se reprochèrent mutuellement leurs déceptions. Verd, surtout, fut plein de sarcasmes : le Frère Jordsen avait beau dire, la Colonie n'était plus qu'une ferme et mal organisée ! Ils se traitèrent de lâches et d'ignares, et se séparèrent en plein désaccord.

Les derniers travaux du sol leur firent sentir plus lourdement le poids de leur servitude volontaire. Puis vint novembre et les longues journées inactives. Ils vivaient comme des époux retirés des affaires, et qui n'ayant plus de soucis, ne connaissent plus que leurs rancunes. Ils évitaient de se rencontrer ; quand l'un d'entre eux, poussant la porte d'une chambre, y trouvait un adepte, il s'écriait : « Pardon ! » et se retirait aussitôt. Ils ne s'assemblaient qu'aux heures des repas ou pour des besognes indispensables. Il n'y avait plus de « démonstrations » d'aucune espèce. Ils avaient pris l'habitude de s'isoler, chacun dans une pièce ; ils avaient fini par y transporter leur lit et les quelques objets qu'ils affectionnaient. L'hiver fut rigoureux : il fallait du feu dans toutes les cheminées ! Lhommel, pour dissiper la mélancolie qui l'accablait, maniait la hache dans le bois, du matin au soir, pour fournir des bûches à ses Frères ; Chapelle s'enfermait dans l'Imprimerie et travaillait confusément ; le poète s'était emparé du Dormitoire ; Pascal rangeait les livres de la Bibliothèque et composait son catalogue analytique.

Krabelinckx avait résolu de décorer la Chambre des Relations générales, bien qu'il n'y eût plus de relations du tout. Verd lui avait proposé des sujets allégoriques : la Fraternité unissant les castes sociales, des couples de l'âge d'or sous les bosquets d'une île fortunée. Il renvoya le poète à ses séquences et se mit au travail.

En larges pâtes, il déploya sur les murailles de vastes paysages aux molles ondulations. Parmi les carrés blonds des champs d'avoine et l'azur délié des lins en fleur, des files de

peupliers se penchaient sous le vent. Aux arbres s'accrochaient les voiles envolés du brouillard. Dans le fond des vallées, l'ombre somnolait.

Il peignait en chantant d'une voix gueularde et traînassante. Jeannette venait admirer le travail des pinceaux ; talochant ses gosses qui ne la quittaient plus, elle portait de chambre en chambre son ventre énorme ; ou l'appuyant sur ses genoux, assise en face du peintre, elle suivait les progrès de la couleur en épluchant des pommes de terre.

Quant à la Muse, elle s'ennuyait. Elle n'ouvrait plus son piano, et cherchait un moyen de se distraire. Le latin l'avait attirée, mais elle n'avait pu venir à bout des relatifs. Après s'être essayée dans l'aquarelle, elle hésitait entre le cuir repoussé et la danse à la manière des Grecs. On lui acheta des poules qu'elle nourrissait de ses blanches mains ; et elle allait vendre les œufs au village. Sa joliesse et la distinction de ses allures lui valurent tout de suite une clientèle choisie. Le médecin du bourg s'honorait d'en être : il la recevait avec des égards et la reconduisait parfois jusqu'à la tour gothique, portant, pour lui complaire, le panier de la jeune femme et chuchotant à son oreille des paroles galantes.

Aux premières pousses des lilas, Jeannette mit au monde une fille. Comme on n'avait pas de berceau, on la coucha dans une crèche, tel Jésus-Christ, le père de l'Anarchie. Mais Kropotkine, nom mâle, n'allait plus : il fallait trouver autre chose. Lhommel voulait Kropotkina, mais la mère préférait Jeannette, ou Marcelle qu'elle trouvait distingué. On chercha plusieurs jours. En feuilletant Dostoïewsky, Verd découvrit « Sonia », dont les syllabes évoquaient toutes les miséricordes. On fit comprendre à la maman la religion des prostituées ; l'avis du poète prévalut.

Sa compagne, pendant la neuvaine des couches, fut préposée par Chapelle aux besognes culinaires. Elle y montra peu d'habileté et beaucoup de dégoût. La vaisselle crevassait les mains, la chaleur du fourneau donnait des boutons. Elle ignorait la préparation des légumes, s'oubliait à réciter du Baudelaire et négligeait ses casseroles. Krabelinckx, d'un air bourru, prit sa place au fourneau et servit aux adeptes des plats de sa façon, qu'ils déclarèrent succulents : il avait trouvé moyen

d'ajouter sans rien dire, à la recette végétarienne, un peu d'extrait de viande.

Chapelle qui ne pardonnait pas à Loyse de l'avoir repoussé, la prit à partie et lui reprocha, en termes durs, sa paresse et son égoïsme. Elle ne répondit rien, mais se mit à pleurer. Puis elle sortit, en essuyant ses larmes.

Au Vespéral, elle n'était pas rentrée. On l'appela dans le verger, aux alentours ; Lhommel partit à sa recherche du côté du village ; Verd le suivit bientôt. Il s'informa chez l'épicier qui, d'un air goguenard, lui conseilla de « ne pas se frapper ». Le poète ne comprit rien et rentra très inquiet. Lhommel, revenu par la traverse, l'accueillit avec une figure navrée ; tout en l'exhortant à montrer du courage, il lui débita la triste nouvelle : la Muse avait cédé aux instances du docteur et s'était installée chez lui. Tout le village le savait ; cela faisait un gros scandale.

Verd se raidit.

— Tout être est libre de son destin, — balbutia-t-il.

Puis il se pencha sur son assiette et se mit à contempler fixement les fleurs qui la décoraient. On entendait l'enfant crier dans la chambre voisine. Une invincible détresse appuyait sur les épaules. Huit heures sonnèrent au clocher. Ils considéraient avec amertume la place de l'absente. Lhommel soupira :

— Nous n'aurons plus de démonstrations musicales...

Mais Chapelle, d'une voix coléreuse :

— Elle était indigne de la Société future !

Il lui gardait rancune d'avoir cédé à un autre qu'à lui, mais se réjouissait de la déconvenue du poète.

— Ce qui manque ici, — ajouta-t-il, — c'est de la discipline.

Et il résolut d'y mettre le holà.

Il ne pouvait assujettir les adeptes ; même Pascal, depuis quelque temps, semblait lui échapper. Seul, Jordsen s'entendait avec lui sur le terrain de l'érudition. Il décida de contenir cette indépendance en serrant les cordons de la bourse. On avait renoncé aux cultures, et les achats devenaient quotidiens : ils avaient un compte chez Barat et correspondaient régulièrement avec leurs fournisseurs. Pour combler ces

dépenses, le propagandiste fit argent de tout. Il vendit l'une des vaches, les foins sur pied et les coupes de bois ; il voulut s'emparer des toiles de Krabelinckx : mais celui-ci les cachait dans un cabaret du village. Aux curieux qui visitaient la Colonie, Chapelle offrait maintenant, pour deux sous, les cartes postales de propagande, et pour trois francs, son grand ouvrage sur Malthus, qu'il avait enfin terminé.

C'était un mince opuscule de cent pages, et qui portait en manière d'épigraphe : *Dieu bénit les familles nombreuses, que ne les nourrit-il ?* Il avait bonne mine sous sa couverture écarlate, et des piles d'exemplaires, dans les coins de la salle commune, s'équilibraient, attendant les acheteurs. Mais les visites se faisaient rares, les bourgeois n'y trouvant plus le petit frisson peureux des premiers jours ; le village se gaussait de leur prétendue fraternité, la Muse ayant révélé dans les boutiques les discordes intimes.

Elles s'envenimaient de jour en jour. Deux partis s'accusaient : Jordsen soutenant le propagandiste, et Krabelinckx dont le poète embrassait la cause, en accusant Chapelle de ses malheurs.

Lhommel, dans son impuissance à les réunir, s'efforçait d'écarter les causes de dispute : il détournait la causerie sur des questions générales ; malgré tout, les interlocuteurs en revenaient à leurs griefs.

Pascal, depuis longtemps, se détachait de toutes les querelles. Il recherchait la solitude. On le trouvait quelquefois penché sur le berceau où le bébé sommeillait dans ses langes. Pendant les repas, il ne parlait à personne, ou sortant tout à coup de sa méditation, il énonçait, d'une voix contenue, des aphorismes étranges sur l'amour et sur l'individu. Chapelle les relevait avec vivacité ; son disciple le regardait longuement sans répondre et reprenait le cours silencieux de ses pensées.

(A suivre.)

A. t'SERTEVENS

L'OFFENSIVE DU 16 AVRIL 1917

DÉPOSITION D'UN TÉMOIN

Quelle est la vérité sur l'offensive du 16 avril 1917? La guerre pouvait-elle être terminée un an plus tôt par la défaite allemande? M. Mermeix et le commandant de Civrieux l'ont affirmé. M. Paul Painlevé, ministre de la Guerre, aurait arrêté le bras victorieux du général en chef, au moment même où celui-ci allait donner le coup de grâce à l'ennemi.

M. Painlevé, dans *la Renaissance*, a protesté, comme il fallait s'y attendre. Mais dans la même *Renaissance* paraissait, deux mois plus tard, en janvier dernier, une réfutation de M. Painlevé, due à la plume d'un officier général, le général Cordonnier.

Où est la vérité? Elle importe, car il s'agit de rien moins que de savoir si un ministre de la Guerre français, par légèreté ou parti pris, a « trahi » (le mot a été prononcé à la Chambre française) les intérêts supérieurs de la Patrie qui lui avaient été confiés.

Ayant assisté à cette offensive dans une situation où il nous était possible de bien connaître les choses et de tenir scrupuleusement notre carnet de guerre au jour le jour, nous apportons ici notre témoignage.

***

Appartenant au 101e R. I., nous fîmes la campagne avec ce régiment. Après une blessure, reçue à Maisons-de-Champagne

le 16 août 1916, — et nous trouvant encore en traitement à l'hôpital de Châlons, — nous fûmes affecté au G. Q. G. (section d'Information) et détaché par lui à la Ve armée, que commandait le général Mazel. C'est cette armée qui, avec la VIe armée (général Mangin) à sa gauche et aidée de la IVe (général Anthoine) à sa droite, allait avoir pour mission de rompre le front allemand les 16 et 17 avril 1917, et d'ouvrir la voie à la Xe armée (général Duchêne), dite d'exploitation, qui reconduirait l'ennemi jusqu'au Rhin et au delà.

L'état-major de la Ve armée était installé dans un coquet village de la vallée de la Vesle, à Jonchery.

Lorsque nous y arrivâmes, au milieu du mois d'octobre, les 1er et 3e bureaux (personnel et opérations), ainsi que les bureaux du général, du chef et du sous-chef d'état-major, occupaient un château modeste, mais d'allure élégante, dont la cour égayée de buissons et de parterres de fleurs s'ouvrait sur la grand'rue.

Séjour calme et recueilli. L'état-major s'y était fixé depuis deux ans déjà, — étant arrivé à Jonchery le 16 octobre 1914.

Le général Mazel, qui commandait l'armée, était un cavalier, ancien directeur de Saumur. Jusque-là, il avait joué dans la guerre un rôle assez effacé. Il avait commandé le 38e C. A., établi devant Reims, et de Gueux était venu à Jonchery.

Les quatre bureaux de l'état-major comptaient des brevetés de première valeur, mais dont beaucoup n'avaient fait la guerre que fort peu, quelques-uns même pas du tout. Comme depuis octobre 1914 ils n'avaient pas bougé de Jonchery, et que de Vailly à Reims, il ne s'était à peu près rien passé ; que la Ve armée était depuis nombre de mois un sanatorium, un cantonnement de repos, le pauvre fantassin sortant des tranchées entendait soutenir des théories militaires bien inquiétantes. Nous voyons encore le geste avec lequel l'un des chefs de bureau — breveté des plus brillants d'ailleurs — nous déclarait un jour :

— Moi, je ne crois qu'à « cela ! »

Et ses poings croisèrent la baïonnette.

Nous ne pûmes réprimer une exclamation.

— Oh ! mon commandant, comment pouvez-vous parler ainsi, après trente mois de guerre !

« Cela » valait bien peu en face de mitrailleuses tapies derrière des fils de fer barbelés et tirant trois cents balles à la minute.

— La loi Mourier, qui fit tant crier, et qui était excellente, est venue au moins un an trop tard.

— Mais songez quelle pénurie de brevetés son application a entraînée !

— D'accord ! Aussi eût-il été sage de créer une école d'état-major comme le fut celle de Senlis, dès octobre 1914, au lieu d'attendre octobre 1916.

***

A la fin de cette année 1916, nous avions déjà plus d'un million de tués.

Une offensive de grand style fut néanmoins projetée pour le printemps. On voulait essayer d'obtenir la décision qui mettrait fin à l'épouvantable tuerie avant que la Russie, fléchissante, fût mise hors de combat. Au surplus, le groupe de brevetés d'élite qui, depuis nombre de mois, était l'âme du haut commandement — la « coterie », comme disait tel grand chef, les « Jeunes-Turcs », comme les appelaient en souriant leurs camarades —, y poussait ardemment.

Le succès tout récent de Douaumont-Vaux (24 octobre-2 novembre 1916) avait, en effet, exalté leurs espérances. Dans cette victoire où, d'un seul bond, l'on avait conquis trois à quatre kilomètres de terrain en profondeur, ils avaient vu l'indication d'une méthode nouvelle, dépassant celle de la Somme, et permettant, enfin ! et la percée et l'exploitation.

Brillants chefs de file de quelques promotions de l'École de guerre, puissants travailleurs, admirables soldats dont la foi en la victoire ne fut à aucun moment effleurée d'un doute, ils étaient, d'autre part, sectateurs fanatiques de la doctrine en faveur : avoir l'esprit offensif, attaquer, toujours attaquer, dédaigner les objectifs géographiques pour chercher à saisir le gros des forces ennemies et l'écraser. Sortant, par ailleurs, en majorité, de corps d'élite — des chasseurs, en particulier, — ils ne se rendaient qu'insuffisamment compte de ce que l'on peut demander à l'ordinaire de la troupe, et cela d'autant moins que beaucoup n'avaient pu — malgré leur désir formel-

lement exprimé — servir dans le rang au cours de la campagne.

Ce dogmatisme, cette connaissance insuffisante des réalités de la bataille expliqueront, en grande partie, les caractéristiques de l'attaque du 15 avril 1917 qui est leur œuvre.

Donc une offensive générale devait être déclenchée au printemps 1917. Comme la masse principale des forces ennemies était groupée sur le front occidental, c'était là aussi que porterait le gros effort. Tandis qu'Anglais et G. A. N. [1] attaqueraient entre Vimy et Lassigny, fixeraient l'ennemi, attireraient ses réserves, un autre groupe d'armées françaises romprait le front ennemi entre Reims et Soissons. Et cette fois, appliquant avec ampleur la méthode expérimentée récemment à Verdun, on ferait tomber d'un seul coup les trois lignes allemandes qui défendaient le front visé. D'un seul élan, il fallait aller aux batteries lourdes ! Pris comme dans une tenaille, le saillant formé par les positions allemandes vers Paris, tomberait. Tout ce qui ne pourrait fuir serait « ramassé » par les troupes d'exploitation. Car, sans s'occuper de l'ennemi ahuri, déconcerté, on devait marcher hardiment de l'avant, se porter sur ses lignes de communications. L'heure de la cavalerie était venue...

Plan grandiose, mais qui avait au moins un défaut : il péchait par la base.

Il prétendait partir de la leçon de la reconquête de Douaumont-Vaux. Or cette opération s'était faite dans un terrain très spécial, unique sur tout le front. Nulle part la terre, martelée par un bombardement furieux et incessant de plus de huit mois, n'était aussi retournée, ameublie. Dans les trois à quatre kilomètres séparant la ligne Douaumont-Vaux de la ligne Fleury-Souville, il était impossible, tant le sol était devenu inconsistant, de faire une ligne de tranchées solide, de fixer un réseau de fils de fer sérieux.

Partant de la ligne Fleury-Souville, il était normal que d'un seul bond on parvînt au delà de Douaumont-Vaux ; de même que si les Allemands, réagissant, avaient entendu reprendre le terrain perdu, il n'eût pas fallu s'étonner d'être reconduit à la ligne de départ Fleury-Souville.

1. Groupe des Armées du Nord.

La méthode employée dans un terrain aussi spécial, on la transportait dans un autre, très spécial lui aussi, mais pour des raisons exactement inverses. La partie du front d'attaque entre Soissons et Reims avait été une des régions les plus calmes depuis 1914. A part l'affaire de Crouy au début de 1915, rien d'important ne s'y était passé, et ce n'était pas un mince étonnement pour un troupier venant de Verdun et de la Champagne que de parcourir ces vallonnements boisés, où les arbres étaient intacts jusqu'aux premières lignes. Il est certain que, sauf dans quelques parties du secteur de Lorraine, on n'eût pas trouvé ailleurs pareil spectacle.

L'ennemi avait donc eu le temps de s'organiser à loisir dans un sol à peu près intact, et où tranchées et réseaux de fils de fer tenaient remarquablement.

Bien plus. Une notable partie de ce terrain, — la crête dite du Chemin des Dames allant de Craonne au Moulin de Laffaux, — était une croupe calcaire, creusée de creutes, de galeries, de carrières, et qui, aménagée à loisir pendant plus de deux ans, était, sans contredit possible, la plus formidable forteresse que l'on pût trouver des Vosges à la mer du Nord.

Enfin, le plan supposait que l'ennemi se laisserait faire. Or, déjà dans la Somme, il avait montré qu'il avait trouvé la parade à l'attaque avec préparation d'artillerie massive et méthodique. Cette parade était simple. Elle consistait, sous l'écrasement d'acier, à abandonner franchement, là où il était nécessaire, la première ligne de la première position ou même toute la première position en y laissant quelques mitrailleuses, à reculer ses batteries, et à attendre l'ennemi, épuisé par son premier assaut, sur la seconde position. Méthode de bon sens. Nous n'avons consenti à l'appliquer que le 15 juillet 1918 !

Quoi qu'il en soit, le plan une fois conçu, monté, il fallait trouver un grand chef qui acceptât l'adjudication.

On commença par pressentir le général Pétain,— sans succès. On se rejeta sur Nivelle, le vainqueur de Douaumont-Vaux.

Nivelle dépendait alors, comme chef de la IIe armée, du général Pétain commandant le G. A. C. (Groupe des Armées du Centre). C'était en exécution des ordres du général Pétain qu'il avait remporté sa double victoire ; mais l'on savait le

commandant du G. A. C. un pur soldat et qu'il obéirait immédiatement et sans restriction à son ex-subordonné au cas où ce dernier serait investi du commandement suprême.

Nivelle accepta l'entreprise. Et le 12 décembre, le conseil des ministres le nommait commandant en chef des armées du Nord et du Nord-Est [1].

Le général Pétain faisant au projet des objections (combien sensées !), on l'écartait. On retirait du G. A. C. qu'il commandait la Ve armée destinée à attaquer entre Reims et Hurtebise (18 décembre 1916).

La Ve armée garderait son chef, le général Mazel; à la tête de la VIe, on plaçait le général Mangin, l'heureux exécutant de la double victoire de Verdun, et qu'aucune audace n'effrayait. L'armée d'exploitation, la Xe, était confiée au général Duchêne, dont la réputation d'énergie n'était plus à faire.

Quant au groupe d'armées constitué par les Ve, VIe et Xe armées et auquel on donnait le nom de « groupe d'armées de réserve » (G. A. R.), on désignait pour le commander le général Micheler.

Il recevait son commandement (27 décembre 1916), non pas en vertu d'un décret signé du président de la République et du ministre de la Guerre, mais par « délégation du commandant en chef ». C'était le commandant en chef qui devait être souverain maître. Cette fois, on ne serait plus gêné par des timorés comme Joffre, Castelnau ou Pétain, des « défensifs »...

L'équipement du front, déjà commencé à la Ve armée, fut poussé avec vigueur.

L'importante note du 14 janvier 1917 destinée à convertir le gouvernement anglais à une pleine adhésion et lue au comité de guerre français précisa les directives de l'opération. Elle commence par écarter l'hypothèse d'une action franco-britannique sur le front italien : « Quel objectif y chercherait-on? Trieste, Pola, Vienne même, *des objectifs géographiques* dont la conquête serait sans aucune influence sur l'issue de la guerre. »

Vienne ! Simple objectif géographique ! Que répondre, cependant, à qui aurait soutenu que, l'Autriche étant épui-

1. Le 26 décembre, Joffre était nommé maréchal de France et abandonnait tout commandement.

sée (c'est le 31 mars 1917 que se place la mission du prince Sixte de Bourbon), on pouvait ainsi mettre hors de cause un des adversaires et prendre à revers l'ennemi principal? Lorsque l'armée Franchet d'Esperey tenta la manœuvre, en octobre 1918, on sait de quels effets elle fut suivie... Enfin, à de fervents sectateurs de Napoléon, certains précédents historiques auraient pu montrer qu'une marche sur Vienne par le col de Tarvis et la vallée de la Save n'était pas sans influence sur le succès d'une guerre où le gros des effectifs ennemis se trouvait sur le front occidental...

Venait ensuite un exposé du plan.

« Nous romprons le front allemand *quand nous voudrons*... à condition de *ne pas nous attaquer au point le plus fort* et de faire l'opération par surprise et attaque brusquée en 24 ou 48 heures. »

Afin de ne pas attaquer l'ennemi au point le plus fort, choisir le plateau de Craonne ! Il eût été difficile — nous pouvons même dire impossible — de choisir un point plus formidable sur toute l'étendue des lignes allemandes.

Puis était développée l'économie générale de l'offensive : 1° attaque britannique sur le front Vimy-Roye, attaque française sur le front Roye-Lassigny, séparées par un intervalle de trois à cinq jours (ou moindre) ; 2° après un intervalle analogue, attaque entre Soissons et Reims devant amener la rupture complète du front, poussée jusqu'à la masse de l'artillerie ennemie ; 3° exploitation immédiate et intensive de la rupture dans le sens latéral et dans celui de la profondeur.

« Dans le sens latéral, en se rabattant franchement à angle droit sur les derrières du front ennemi, détruisant son artillerie, occupant ses lignes de communication et de ravitaillement, gagnant les voies ferrées utiles à notre propre ravitaillement.

» Dans le sens de la profondeur, irruption de la cavalerie et d'armées de manœuvre réservées qui, combinant leur action avec celle du combat de front, livreront bataille aux forces restées disponibles de l'ennemi et les battront.

» Cela fait, le terrain sera libre pour aller où on voudra,

à la côte belge comme à sa capitale, sur la Meuse et sur le Rhin... »

Et l'ennemi, dans tout cela? Était-il donc quantité négligeable?

Il allait manifester — de façon péremptoire — qu'il existait toujours.

***

Les exécutants, eux, la connaissaient cette existence. On n'avait rien à leur apprendre à cet égard. Depuis plus de deux ans qu'on leur disait, à chaque offensive : « Allez ! en avant! Il n'y a plus rien devant vous ! vous pouvez marcher la canne à la main ! » et qu'en arrivant sur les fils de fer boches des mitrailleuses les fauchaient comme blés mûrs, ils avaient appris à ne plus avoir une entière confiance dans les assurances de victoire facile.

Le premier ébranlé fut le général Micheler lorsque, sur place, il se fut rendu compte des difficultés de l'opération.

Puis, au 1er C. A., qui devait enlever de front la crête de la ferme Hurtebise au plateau de Craonne, le général de Fontclars prédit, lui, l'inutile boucherie. Le 25 janvier, il était relevé de son commandement, envoyé au XVe C. A., remplacé par le général Muteau[1].

Mais la foi n'était guère plus ardente chez ceux qui, n'ayant pas l'effroyable morceau du Chemin des Dames et de Craonne à avaler, n'étaient pas aussi pessimistes que le général de Fontclars.

Voici ce que nous disait le jeudi 1er février un général commandant un autre corps d'armée d'attaque.

Nous rapportons la conversation que nous eûmes avec le général ***, mot pour mot, telle que nous la consignâmes sur notre carnet le soir même de l'entretien.

Des raisons de haute convenance que nos lecteurs admettront nous empêchent de citer les noms d'officiers encore en activité de service.

1. Le général Muteau avait commandé la 126e D. I. dans l'offensive du 15 décembre 1916 devant Verdun.

LE GÉNÉRAL. — Il faudrait que 1917 voie la fin de la guerre... Ici, en quinze jours, nous aurons réussi, ou nous serons arrêtés pile. Et alors... quand nous aurons perdu dans cette offensive six cent mille hommes, où prendrons-nous de quoi combler les vides?

MOI. — Toute la difficulté consiste à ne pas être arrêtés pile, et à exploiter le succès de manière que la guerre de position ne puisse reprendre.

LE GÉNÉRAL. — Parfaitement. Mais pour cela, il faut être organisé en profondeur. Il faut de la densité. Le grand Empereur, qui n'était pas un imbécile, perçait avec une masse, et il passait. Qu'importe le succès de notre première ligne s'il n'y a rien derrière? Nos objectifs du jour J, nous les enlèverons. Le deuxième jour de l'attaque, je serai à X... Mais il faudra relever mes troupes... Je marche avec mes trois divisions. Elles seront toutes les trois engagées. Dans chaque division, un régiment sera en réserve, deux en ligne. Dans chaque régiment, un bataillon sera en réserve, deux attaqueront. Eh bien! un bataillon ce n'est pas beaucoup. C'est 190 combattants, car les bataillons ne sont qu'à trois compagnies, et dans chaque compagnie, il y a les employés, et il y a les hommes chargés de l'approvisionnement en munitions. Qu'est-ce qu'un grenadier peut porter de grenades?... Nous partons sans esprit de retour. Je charge chaque homme de : une couverture, une toile de tente, trois jours de vivres (je leur ai fait prendre trois jours de vivres dans la Somme et je m'en suis bien trouvé) ; un jour d'eau, deux cents cartouches... Qu'est-ce qu'un grenadier peut porter de grenades avec ce chargement? Dix !... Dix à douze au plus ! Il y en a pour dix minutes de combat... Or, dix pourvoyeurs ne peuvent porter des grenades que pour vingt combattants...

» La tactique des Allemands est très simple. Ce n'est pas sur la première ligne qu'ils nous attendent. C'est sur une ligne organisée en dehors de la portée de nos canons de campagne. Dans l'intervalle, ils laissent des éléments pourvus de mitrailleuses qui s'accrochent au terrain et vendent leur vie le plus chèrement possible. C'est ce qui nous est arrivé dans la Somme : ils rompent le combat. Et ce faisant, ils jouent sur le velours. Nous démolissons notre propre pays. Ils nous le

laissent démolir. Pour avancer de 10 à 12 kilomètres, il nous faut faire table rase sur cette étendue. Qu'est-ce qu'il leur en coûte? Ils reculent de 10 à 12 kilomètres... Et pour faire cette avance, nous perdons du monde du fait des mitrailleuses qui restent çà et là... Je vais avoir à enlever L... et C... Tout cela est organisé. Il restera des mitrailleuses. Mes divisions seront bien fatiguées dès le deuxième jour de l'attaque. J'aurai juste de quoi soutenir les contre-attaques. Il faudra les remplacer par d'autres qui passeront devant... Il faut du monde pour remplacer perpétuellement les unités décimées.

MOI. — Des corps de cavalerie sont tout prêts.

LE GÉNÉRAL. — C'est un peu tôt.

MOI. — Oui. La difficulté qui se présente à l'esprit est de savoir comment la cavalerie peut être utile dans un terrain coupé de tranchées garnies de fils de fer plus ou moins intacts.

LE CHEF D'ÉTAT-MAJOR. — C'est certain. A pied, il est déjà difficile de passer !

LE GÉNÉRAL. — Assurément. On ne peut avancer qu'avec de l'infanterie appuyée par son artillerie. — Il faut y songer... Ou il m'arrivera ce qui m'est arrivé en Champagne et dans la Somme. En Champagne et dans la Somme, je serais passé si j'avais eu derrière moi des troupes pour m'appuyer. Mais rien! rien! Force est bien de s'arrêter...

Que ressort-il de cette conversation?

C'est que tels des exécutants et des plus qualifiés n'avaient pas attendu l'arrivée au pouvoir de M. Painlevé (ainsi que le prétend le général Cordonnier[1]), pour n'avoir qu'une médiocre confiance dans l'entreprise.

Et ils n'avaient qu'une médiocre confiance pour beaucoup de raisons.

La première est que leur imagination, à eux qui étaient sur le terrain, n'avait pas franchi d'un bond les lignes allemandes. Les dithyrambes sur l'expérience de Vaux-Douaumont, les laissaient parfaitement froids. Ils étaient fixés. Ils savaient que cette belle victoire, d'un excellent effet moral, avait été obtenue grâce à un concours de circonstances qu'il fallait

1. *Op. cit.*, p. 19, col. 2.

pouvoir retrouver : front restreint (7 kilomètres) ; terrain unique : ainsi que nous avons vu; supériorité marquée d'infanterie et comme quantité (malgré les apparences) et comme qualité ; supériorité écrasante d'artillerie. Enfin, surprise.

Or, il s'agissait ici d'une offensive portant sur un front dix fois plus vaste ; dans un terrain difficile, intact, remarquablement fortifié. Il était probable que l'ennemi emploierait la parade que les exécutants lui avaient déjà vu employer au cours de la bataille de la Somme.

Dans ces conditions, il était hors de doute, à supposer même que l'on bénéficiât de la surprise, que l'attaque coûterait fort cher, et que, si l'on voulait réussir, il faudrait des effectifs beaucoup plus considérables que ceux dont l'armée française pouvait disposer au printemps 1917. Selon un grand chef, pour percer, il fallait trois divisions par front de division d'attaque [1] : une pour donner l'assaut, la seconde pour relever la première — fatiguée — et repousser les contre-attaques, la troisième pour s'assurer la position et pousser de l'avant. Or, nous étions loin de compte, puisque, pour 40 divisions d'attaque, nous n'avions que 55 à 56 divisions au total, alors qu'il nous en fallait 120 !

Enfin, il était un dernier point que ne signalait pas le général — ni les autres généraux exécutants que nous eûmes l'honneur de voir —, mais que connaissaient bien certains grands chefs, et qui était l'insuffisance d'instruction de notre armée.

L'importance de l'instruction pour la valeur militaire de la troupe est un point qu'il est du devoir de l'historien de la guerre de mettre en lumière, aussi bien pour la compréhension profonde des événements que pour l'avenir de notre organisation de défense nationale.

Au début de l'année 1917 notre infanterie était depuis cinq à six mois constituée comme elle le restera jusqu'à la fin des hostilités. Chaque compagnie avait ses équipes de fusiliers mitrailleurs, de grenadiers, de V. B. [2], de voltigeurs. Mais il est capital de noter, qu'en thèse générale, *nos fantassins*

1. Ce fut, d'ailleurs, le système employé par Ludendorff dans ses offensives

2. Viven-Bessière, du nom des inventeurs. Sorte de grenade fusante se tirant au moyen d'un tromblon fixé au canon du fusil.

n'avaient pas la pleine familiarité des nouvelles armes. De plus, la coordination de ces divers éléments pour le combat offensif comme pour le combat défensif n'était pas même encore soupçonnée dans la plupart des corps de troupes.

Il n'y avait guère plus de six mois que le général Pétain avait commencé à faire fonctionner le centre d'instruction organisé à Châlons où il avait son Q. G.

Prenons un exemple concret, tiré de l'action de la compagnie dans le combat offensif. La compagnie se heurte à un ilot de résistance. Il faut l'enlever. Voici quel sera le procédé de coordination des efforts plus tard adopté. Tandis que les V. B. feront de l'interdiction sur les arrières de la position attaquée, les fusiliers-mitrailleurs feront de la « neutralisation » ; grâce à la rapidité de tir de leur arme, ils couvriront d'une nappe de balles l'ennemi et l'empêcheront de lever le nez au-dessus de la tranchée, cependant que les équipes de grenadiers appuyées par celles de voltigeurs attaqueront sur chaque flanc.

Le lecteur comprendra quel travail soutenu nécessite le dressage d'une compagnie pour lui apprendre à effectuer, avec précision et automatiquement, cette seule manœuvre. Or, elle avait à apprendre en outre à progresser par les boyaux ; à marcher de concert avec les tanks, etc., etc.

Au début de 1917, la compagnie française employait encore différentes armes dont elle était dotée sans expérience suffisante.

D'autre part, certain procédé de manœuvre essentiel pour l'offensive lui était encore inconnu. Nous voulons parler du « passage de ligne ». La constatation que faisait le général, dont nous citons les appréciations, de la fatigue rapide des troupes au cours de la lutte et de la nécessité de les remplacer par d'autres « qui passeraient devant », montre combien il était indispensable de relever, dans le cours même du combat, les troupes d'attaque par des troupes fraîches.

Cette opération, très difficile, ne fut effectuée pour la première fois que le 31 juillet 1917, dans les Flandres, à l'attaque de Bixschoote, non pas seulement par le 233e R. I. comme le dit M. Bédier[1], mais par tous les régiments de la 1re D. I.

1. *L'Effort français*, p. 99. (Éd. La Renaissance du Livre.)

qui participèrent à l'action, c'est-à-dire, — outre le 233e, — par le 1er et le 201e.

Pour qu'elle soit possible, il fallait qu'infanterie et artillerie de campagne aient travaillé de concert ; que l'artillerie de 75 ait été habituée à protéger son infanterie par un barrage roulant progressant à une allure précise et l'infanterie à le suivre. Or, rien — ou à peu près — n'avait encore été fait dans ce sens. Au 16 avril, nous verrons le barrage roulant continuer d'avancer alors que l'infanterie avait stoppé depuis longtemps, ou, au contraire, décimer ses propres fantassins.

Quant à la liaison de l'infanterie et des chars d'assaut (que l'armée française utilisa pour la première fois le 16 avril), elle n'était pas même soupçonnée.

Le G. Q. G., dans ses règlements et instructions, ne manquait jamais une occasion d'exalter l' « esprit offensif ». Mais l'esprit offensif d'une troupe se développe avant tout par l'instruction. Que les hommes soient rompus au maniement de leurs armes, et qu'ils sachent très nettement ce qu'ils ont à faire, ils auront l'esprit offensif. S'ils ne savent pas tirer un coup de fusil ou lancer une grenade, s'ils ne sont pas dressés à se comporter dans telle et telle circonstance de telle et telle façon, toutes les exhortations possibles à « l'esprit offensif » ne le leur insuffleront pas; et même, s'il leur arrive d'avoir des velléités agressives, ils se feront tuer inutilement.

Sitôt qu'il prit le commandement suprême, en mai 1917, le général Pétain apporta toute son attention à l'instruction. On peut dire que dans la seconde moitié de 1917 et le début de 1918, aussi bien par les offensives entreprises — Flandres, Malmaison, Verdun — que par l'organisation et l'utilisation, aussi large que possible, des camps et écoles d'instruction, le général Pétain a « dressé » l'armée française. Et si en 1918 nous avons obtenu des résultats, c'est, en grande partie, à ce dressage que nous le devons.

Nous nous rappelons que nous fûmes frappé, lors de l'offensive allemande du 21 mars, par la façon remarquable dont tel régiment, le 132e R. I., arrêta l'ennemi supérieur en nombre à le Moncel près de Montdidier.

Le lieutenant-colonel Perret, commandant le régiment, auquel nous en faisions la réflexion, nous répondit :

— Ils viennent de passer six semaines à l'instruction.

Tout le mystère est là.

En résumé, au printemps 1917, *ni par ses effectifs, ni par son instruction*, l'armée française n'était en mesure de mener à bien la manœuvre ambitieuse où elle allait se trouver engagée.

Et c'est là ce qui explique l'opinion précise de certains grands chefs sur cette entreprise.

Nous allons voir maintenant par suite de quelles circonstances elle aboutit à un avortement dès les premières heures de la bataille.

***

Dès le début de février, il fut évident que l'ennemi était au courant de nos projets et prenait ses dispositions pour y parer.

Au delà des trois positions, très fortes déjà, qu'ils avaient organisées devant notre front, ils en aménageaient hâtivement une quatrième, laquelle, partant du Vieux-Laon, par Goudelancourt gagnait Amifontaine, Prouvais et Neufchâtel-sur-Aisne. Arrivée au fleuve, elle subissait un décalage de 2 kilomètres environ, reprenait à Pignicourt et se dirigeait vers Aménancourt sur la Suippe. « Nos photographies d'avions, trouvons-nous noté sur notre journal à la date du jeudi 8 février, nous ont montré ces travaux poussés activement depuis huit jours au moins. »

Depuis le 20 janvier, où la neige avait couvert au loin la campagne, il faisait un soleil radieux, un ciel bleu de Provence, sous lequel la plaine étincelait comme une nappe d'argent. Le froid, d'abord très vif, s'était adouci, et c'était par un beau temps sec que nos travaux : établissements de routes, de voies de 0 m. 60, de voies de un mètre, doublement de la voie normale de Fismes à Muizon, charrois, etc., se poursuivaient. Mais brusquement, les 17 et 18 février venaient le dégel, la pluie, la boue. Les chaussées se bossuaient, se creusaient de fondrières, devenaient à ce point impraticables que dès le lundi 19, on était contraint de restreindre la circulation automobile. Jusqu'au jour J, les routes seront pitoyables et cette circonstance ne sera pas pour peu dans l'insuffisance

de la préparation d'artillerie. Car il ne suffit pas que les munitions arrivent aux gares de ravitaillement, encore faut-il qu'elles puissent parvenir jusqu'aux batteries de tir. Que l'on songe, en outre, à l'inexpérience de l'état-major de Jonchery, et l'on comprendra les insuffisances de moyens dont eurent à souffrir les exécutants.

Cependant, les Allemands agissaient.

Sachant qu'ils allaient être attaqués entre Vimy et Reims, ils entreprenaient de limiter eux-mêmes l'opération, de la restreindre à la portion du front où le terrain leur était le plus favorable et d'y attendre l'agresseur. Manœuvre remarquable, qui restera certainement, au point de vue militaire, une des plus belles de la guerre [1].

Elle commençait par un brusque « décollage », le 24 février, dans la région de l'Ancre, devant la Ve armée anglaise, et se poursuivait en toute tranquillité durant la première quinzaine de mars. Malgré les avertissements les plus précis, le général Nivelle et son entourage refusaient de croire à ce recul. « Racontars de deuxièmes bureaux », disait-on.

« L'auteur de ces lignes, raconte Jean de Pierrefeu, a assisté à cette époque à ce spectacle inouï d'un G. Q. G. persuadé que le repli des Allemands était imminent et stupéfait de voir le bureau des opérations et le général en chef se refuser à y croire [2]. »

Nous avons sous les yeux un « *Rapport du capitaine Vanheen Koet, détaché par le 2e bureau de la Ve armée au S. R. d'Evian, sur l'ensemble des interrogatoires des rapatriés français.* » (*Période du 15 au 25 janvier 1917.*)

L'impression générale qui ressort des interrogatoires, dit ce rapport, est que les Allemands ont envisagé la possibilité d'un recul, — et qu'ils le préparent.

Le moral des soldats est orienté vers cette éventualité. Aux appels journaliers, les officiers préviennent les hommes qu'il faut penser à un recul possible qui se produira à son heure, et qui sera la plus belle manœuvre stratégique de « notre Hindenburg ».

Les régions de Mons-Maubeuge et Arlon, qui appartiennent à l'admi-

1. Les détails de l'exécution furent atroces. Les barbares firent le désert.

2. Jean de Pierrefeu. *La Vérité sur l'affaire Nivelle*, p. 37. (Éd. Renaissance du Livre.)

nistration de la Belgique, ont été organisées en Etappen-Kommandanturen.

Les services des Ire, IIe et VIIe Armées ont été reportés respectivement :

De Laon sur Hirson,

De Saint-Quentin sur Avesnes et Maubeuge,

De Cambrai sur Mons et Tournai.

Retrait :

Des hôpitaux de Chauny sur Fourmies,

Des hôpitaux de Saint-Quentin sur Maubeuge (sous le bois),

Des réserves automobiles de la région de Saint-Quentin sur Avesnes et Maubeuge,

Du service du Trésor de Saint-Quentin porté à Haumont (S.-O. de Maubeuge).

— Organisation des boulangeries de campagne de Saint-Quentin à l'usine Senelles de Maubeuge.

— Les parcs d'aviation du Cateau et de Saint-Quentin vont être repliés sur Aulnoye-Berlaimont.

Enfin, pour limiter le recul, les Allemands paraissent avoir élevé plusieurs lignes de tranchées.

Une première ligne depuis la région ouest de Cambrai jusqu'à La Fère et Laon, terminée à chaque extrémité par deux musoirs fortement organisés et représentés :

Au Nord :

Par les points d'appui de la région Mœuvres-Anneux-Graincourt-Flesquières-Ribécourt et bois d'Avrincourt.

Au Sud :

Par l'organisation du Massif de Saint-Gobain.

Entre ces deux musoirs, la ligne de tranchées est jalonnée par Vendhuile-Bellenglise et Saint-Quentin, et s'appuie au canal de Saint-Quentin...

On ne saurait être plus précis. Le tracé de la célèbre ligne Hindenburg est ici — à l'avance — parfaitement indiqué.

Or, ce rapport est du *28 janvier 1917*.

Lorsque l'opération fut complètement achevée, que le terrain abandonné fut vidé d'hommes et de matériel, qu'il n'y resta plus un affût de crapouillot ni une boîte à masque, ordre fut donné le 15 mars au G. A. N. et à l'armée anglaise de prendre vigoureusement l'offensive, et « maintenir le contact coûte que coûte ! »

On écrasa d'obus des tranchées vides. Puis ce fut l'exploitation, la « poursuite », comme dans un kriegspiel. Les unités furent lancées fiévreusement à travers des routes démolies par

l'ennemi, coupées d'énormes entonnoirs, où elles se mêlaient, s'enchevêtraient dans une confusion, un tohu-bohu indescriptibles...

Quoi qu'il en soit, grâce à cette parade en rompant, le commandement allemand avait réduit de plus de moitié le front d'attaque. Il avait localisé l'offensive au point choisi par lui. Inutile de dire que ce n'était pas celui où il était le moins fort. Il se trouvait que c'était ce formidable bastion du Chemin des Dames et du plateau de Craonne, et la région, moins forte par la nature, qui s'étendait de Craonne à Reims, mais où, nous l'avons vu, l'ennemi avait ajouté une quatrième position aux trois déjà existantes.

Hantés par l'idée fixe, le général Nivelle et son entourage ne voulaient rien voir. Ils exaltaient sans mesure la prétendue victoire ! La grande presse était mise en branle.

Il convient, déclare *le Matin* du dimanche 18 mars, de retenir les expressions dont notre état-major s'est servi pour relater ces opérations. Elles ne s'appliquent plus à la guerre de tranchées, mais à la guerre de mouvement qui, seule, connaît des « poursuites » et des « pointes d'avant-garde ». Répétons-le : il y a plus de deux ans que nos bulletins officiels n'avaient parlé un tel langage[1] !

« Poursuites ! » « Pointes d'avant-garde ! » « Guerre de mouvement ! » Les grandes manœuvres ?

Comme il fallait trouver au recul allemand une explication, on proclamait qu'il était une conséquence de la bataille de la Somme, — ce qui, en fait, n'était vrai qu'en bien faible partie, et, par la manière dont la chose était présentée, devenait une dangereuse contre-vérité.

On envoyait au G. A. N. (IIIe et Ire armées) des officiers recueillir les détails de la poursuite.

Le commandant de Bourbon-Busset, chef du 2e bureau de la 1re armée, nous a raconté à plusieurs reprises la conversation téléphonique qu'il eut à ce propos avec le colonel Toutain, chef de l'information au G. Q. G.

— Je vais vous envoyer un officier pour recueillir les détails de la poursuite...

— Quels détails?

1. Et le général Cordonnier reproche à M. Painlevé de n'avoir pas suffisamment laissé « chanter victoire après la retraite allemande ».

— Eh bien ! il doit y avoir des combats d'arrière-garde...

— Mais non ! Il n'y a plus de Boches ! Ils sont partis !

— Les dires des prisonniers sont à recueillir...

— Il n'y a pas de prisonniers !... Je vous dis que l'ennemi s'est retiré !

— Enfin ! je vais vous envoyer quelqu'un.

***

Maintenant, d'ailleurs, on ne craignait plus qu'une chose : c'est que « la masse principale des forces ennemies » que l'offensive se proposait de détruire ne s'échappât.

Si l'armée allemande allait nous jouer le tour que l'armée russe avait joué au grand Empereur ! « Napoléon, en 1812, dit le général Cordonnier [1], avait vainement cherché une rencontre depuis Vilna jusqu'à Smolensk; à Borodino, il avait pensé la tenir, mais l'armée ennemie s'était dérobée avant la décision et la marche sur Moscou s'était poursuivie sans que l'ennemi acceptât de se mesurer avec lui. »

« La seule chose que je redoute, déclare à M. Painlevé le général Nivelle le 31 mars, c'est que l'ennemi fasse le vide. Plus il sera nombreux, plus la victoire sera éclatante. »

M. Painlevé trouve, aujourd'hui, le propos excessif.

Mais enfin, M. Painlevé, le 31 mars 1917, était ministre de la Guerre, et l'existence de douze cent mille hommes, celle même de la Patrie étaient en jeu.

Quoi qu'il en soit, emporté par cette nouvelle fiction, le général Nivelle avait, dès le 10 mars, donné l'ordre suivant : « Le repli allemand étant commencé, on multipliera les coups de main sur le front de l'armée afin de connaître les intentions de l'ennemi. *Quoi qu'il arrive, le plan du général en chef demeurera dans son intégrité.* »

Pourquoi chercher à connaître les intentions de l'ennemi, si, *quoi qu'il arrive*, le plan du général en chef est immuable?

Que deviennent au surplus les théories exposées par le général Cordonnier sur la souplesse que doit avoir un plan d'action militaire, qui est quelque chose, dit-il, de « vivant »,

1. *Op. cit.*, p. 30, col. 1.

si, avant même de connaître les intentions de l'ennemi, et un mois avant le jour J, ce plan est intangible?

Au reste, quelques jours après, le 15 mars, estimant que, néanmoins, le retrait boche modifiait, malgré tout, les données de l'opération, le général en chef décidait de prolonger l'offensive vers l'Est. La IVe armée (général Anthoine) attaquerait elle aussi, entre Prunay et Auberive, enlèverait les hauteurs de Moronvilliers pour rejoindre sur la Suippe la Ve armée. Il fut décidé dans la suite que le 7e C. A. (général de Bazelaire) passerait vingt-quatre heures après le jour J, sous les ordres de la IVe Armée.

Le général de Bazelaire estimait, d'ailleurs, que ses pertes à ce moment seraient telles que son corps d'armée n'apporterait aucune force nouvelle au général Anthoine, auquel il déclara, quelques jours avant l'offensive :

« Arrivé sur la Suippe, comptez mon corps d'armée pour rien. »

***

Cependant, les Allemands se préparaient à recevoir sérieusement l'attaque dont ils étaient menacés. Ils renforçaient de jour en jour leur artillerie. Alors que le S. R. A. (Service Renseignements Artillerie) signalait sur le front de l'armée 49 batteries ennemies repérées en action dans la première quinzaine de février et 53 dans la seconde, il en signalait 108 dans la première quinzaine de mars, 162 dans la seconde, — cependant que sur le front de la VIe armée, ces chiffres passaient de 39 (seconde quinzaine de février), à 80 (première quinzaine de mars), et à 141 (seconde quinzaine).

Pour tout dire d'un mot, sur le front menacé (VIIe armée allemande), en un mois le commandement ennemi avait triplé la densité d'artillerie !

L'infanterie également avait été considérablement augmentée. Pendant longtemps, de la Ferme Hurtebise aux Cavaliers de Courcy, on n'avait identifié que quatre divisions ennemies. Le 17 mars, déjà, on en identifiait cinq : la 16e D. R. la 5e D. R. B., la D. E. B., la 9e D. B. R., la 43e D. R.

Au début d'avril, on en comptait huit en ligne : la 19e D. R.,

la 5e D. G., la D. E. B., la 9e D. R. B., la 10e D. R., la 21e D., la 43e D. R., la 19e D., la 223e D. Cinq à six étaient en réserve immédiate : la 238e D., la 239e D., la 236e D., la 34e D., la 4e D. et, croyait-on, la 212e D.[1]

Il y avait donc eu, de ce côté aussi, notable renforcement, d'autant qu'à la quantité s'ajoutait la qualité. Toutes ces divisions, en effet, étaient bonnes, quelques-unes même excellentes : la D. E. B., qui s'était vaillamment comportée devant Sailly-Saillisel ; la 5e D. R. B., vieille division bavaroise, partout magnifique; la 43e D. R., constituée d'éléments pris dans les dépôts de la Garde; la 10e D, R., une des divisions d'élite qui avait fait le début de la bataille de Verdun; enfin la 5e D. B. était de formation récente, mais, constituée avec le 3e grenadiers à pied (prélevé sur la 1re D. G.), le 3e grenadiers Garde (prélevé sur la 2e D. G.), et le 20e R., recruté dans la IIIe région (Brandebourg), c'était, de toute évidence, une division de premier ordre.

L'aviation ennemie, à en juger par les sorties et les survols de nos lignes, elle aussi, avait dû être renforcée à proportion.

***

Le mercredi 4 avril, notre préparation d'artillerie commençait par la contre-batterie comme de coutume.

Il faisait un ciel sombre, gris de fer. La mauvaise visibilité gênait beaucoup le travail. Le soir même se produisait un malheureux événement dont ne parlent, dans leurs ouvrages, ni le commandant de Civrieux, ni M. Mermeix (pourquoi?), et que le général Cordonnier ne mentionne que pour lui dénier toute importance. Il en eutune — cependant — considérable, et que perçurent fort bien les témoins du drame.

Ce jour-là, à 18 heures, après quatre à cinq heures de bombardement, les Allemands attaquaient nos lignes, entre l'écluse nord de Sapigneul et un kilomètre environ au sud-est du Godat, c'est-à-dire sur un front de près de 5 kilomètres. Coup de main de large envergure, destiné à se procurer des rensei-

1. Sens des abréviations : D. = Division d'active ; D. R. = Division de réserve ; D. G. = Division de la Garde ; D. E. B. = Division d'Ersatz bavaroise ; D. R. B. = Division de réserve bavaroise.

gnements. Il réussit au delà de toute espérance. Les Boches firent 827 prisonniers [1], et, fait plus grave encore, on apprenait qu'un plan d'engagement de la 37e division, donnant l'horaire de la manœuvre de cette division et de ses voisines du VIIe C. A. et du XXXIIe C. A., était tombé aux mains de l'ennemi. Le commandant du 5e bataillon du 3e zouaves, qui le possédait contrairement à tous les règlements, au début de l'attaque l'avait remis à son sergent-major, lequel avait été tué et dépouillé de la sacoche renfermant le document.

Par là, le commandement allemand était renseigné sur l'économie générale de notre attaque avec autant de précision qu'il eût pu l'être au 3e bureau de la Ve armée. Bien plus. L'interrogatoire des 827 prisonniers — dont 250 artilleurs de tranchées — avait dû procurer à l'ennemi tous les renseignements que ses services n'avaient pu lui fournir sur nos emplacements de batteries, nos effectifs, leur valeur respective, nos réserves, etc. Quand on pense à tous les renseignements que l'on tire de quelques prisonniers, on se rend compte de ceux que peuvent fournir 827 captifs, tous, bien entendu, fouillés et « cuisinés » à loisir. Il n'est pas un lecteur au courant du travail d'état-major qui ne nous comprendra.

Le surlendemain, le vendredi 6, avait lieu en présence du président de la République le conseil de guerre de Compiègne — le dernier avant l'offensive. Comment n'y a-t-on pas attiré l'attention du ministre sur un fait de cette importance? M. Painlevé déclare que « *l'incident n'a été révélé au gouvernement qu'après le 16 avril* [2] ».

Il est vrai que le général Cordonnier déclare que le fait seul de formuler une telle constatation, montre que « le gouvernement se mêlait de détails qui ne le regardaient pas [3] ».

Un des griefs que l'on doit faire à M. Painlevé est, précisément, d'avoir ignoré, quand il *devait* la connaître en tous ses détails, l'affaire du Godat. Un coup de main, qui, dix jours avant la bataille, laisse entre les mains de l'ennemi 827 prisonniers mérite qu'on s'occupe de lui.

1. Dont 250 d'artillerie de tranchée.
2. *Op. cit.*, p. 35.
3. *Op. cit.*, p. 25.

Le ministre de la Guerre connaissait l'avis d'un homme aussi autorisé que le général Pétain sur le succès possible de l'opération. Cet avis, le général l'avait à nouveau donné le 1er avril ; il l'avait répété au conseil de guerre de Compiègne du 6 avril : « C était une chimère d'espérer dépasser la deuxième position ennemie [1] ». Si, après ses entretiens avec le général Micheler chargé de diriger sur place l'opération (28 mars 1917), avec le général Pétain — en qui il avait légitimement confiance — (1er avril), avec le général Franchet d'Espérey (2 avril), le ministre pouvait encore hésiter ; si même après le conseil de guerre de Compiègne (6 avril), où s'était révélé avec violence l'antagonisme de Nivelle et de Micheler ; où Pétain avait renouvelé l'affirmation que nous venons de citer, M. Painlevé pouvait avoir encore quelques doutes sur la conduite à tenir, l'affaire du Godat était de nature à les lever.

— Peut-être ; mais pour adopter quelle solution ? On ne pouvait pas « limoger » Nivelle, à la veille de la bataille, ni non plus alors que — bien péniblement — l'on venait d'obtenir sur son nom l'unité de commandement (conférence de Calais 26-25 février 1917).

— Très vrai. Mais était-il impossible d'adopter dès le 7 ou 8 avril la solution adoptée vingt jours plus tard (après l'hécatombe, hélas !) le 28 avril, c'est-à-dire, nommer le général Pétain chef d'état-major général, et lui donner la direction effective de l'opération ? Un fait suffit à justifier cette façon de voir : la bataille n'a donné de bons résultats que dans son secteur, à l'armée du général Anthoine, placée sous sa haute direction. Et cependant cette armée n'avait pas à enlever le morceau le moins rude : le Moronvilliers [2] !

— Le général Nivelle n'aurait pas accepté...

— Il n'avait pas à accepter ou à refuser, mais à obéir.

— Oui ! mais toutes ces troupes que l'on avait massées pour l'exploitation ! Les hommes s'attendaient à combattre ! Quelle désillusion pour eux.

— N'ayez aucune crainte. Ils n'auraient pas pleuré. L'attaque n'avait pas une excellence presse, parmi les troupiers ; nous vous en sommes un bon garant, nous qui les voyions

1. Painlevé, p. 32, col. 1.
2. Et elle avait eu à peine un mois pour se préparer.

journellement. Quand ils voyaient la corniche de Craonne se dresser au-dessus de la plaine et qu'ils se disaient qu'il en faudrait grimper les pentes à travers les fils de fer et sous le « tactac » de la « machine à secouer les capotes[1] », ils ne se préparaient pas à y aller, comme on va à la noce. Et cependant ils avaient bon moral, — malgré le bourrage de crâne auquel ils étaient soumis, — dangereux à force d'exagération et qui ne devait pas être pour peu dans l'exaspération qui suivit.

Les troupiers des divisions d'exploitation auraient donc quitté le ravin de Guyencourt, Bouvancourt, Ventelay et autres lieux avec un certain plaisir. Si ç'avait été — comme tels généraux le suggéraient — pour constituer un corps expéditionnaire au delà des monts, ils eussent été radieux.

— Ah ! mon 'ieux ! c'est rien bath ! on va en Italie ! T'as pas 'core un peu de pinard dans ton bidon? Tiens ! verse-m'en une goutte !

Voilà ce que l'on eût entendu dans les wagons. Eût-ce été une mauvaise solution? un coup dur en mai-juin sur l'armée autrichienne à la faveur de l'attaque Douglas-Haig-Pétain? Peut-être était-ce, au contraire, avancer de plus d'un an la chute de l'Autriche et, par suite, la fin de la guerre.

***

Cependant la préparation se poursuivait, — contrariée par le mauvais temps, par les difficultés de circulation. D'autre part, des erreurs étaient commises. C'est ainsi que les tirs d'interdiction et de harcèlement sur les arrières par l'A. L. G. P.[2], commençaient beaucoup trop tôt, — au dire des artilleurs d'A. L. G. P. les plus qualifiés. Les canons de 16, par exemple, dont la vie n'atteint pas 3 000 coups, dont les munitions, comme celles de toutes les pièces provenant de la Marine, étaient rares en raison de la difficulté de réfection des douilles métalliques, étaient employés dès le début de la préparation. Ils tiraient sur certains points du front un grand nombre de projectiles; dès le 6 avril, ils incendiaient Amifontaine; mais

1. La mitrailleuse.
2. Artillerie Lourde à Grande Puissance.

lorsque le 15 et les jours qui suivront, on aura besoin d'empêcher les renforts ennemis d'affluer, ils seront fatigués et manqueront d'obus.

Cependant qu'on s'occupait ainsi des objectifs lointains, comment s'opérait la destruction des organisations défensives ennemies?

Elle commençait le lundi 9 avril, par un jour gris, brumeux, où il plut de façon quasi continue jusqu'à 17 heures. On ne put travailler utilement que trois heures, de 17 à 20 heures. Le lendemain, 10 avril, jour où commençait le travail de l'artillerie de tranchée, il en allait de même, — avec cette différence que la pluie était remplacée par une bourrasque de neige vers 11 heures. Aussi le jour J était-il reculé, d'abord au dimanche 15 avril, puis au lundi 16 (conférence de Fismes du 13 avril).

Cependant, les Allemands se renforçaient de plus en plus, prenaient leurs dispositions.

Chaque jour, de nouvelles batteries ennemies s'éveillaient devant notre front. A la date du 31 mars, nous avons dit que le S. R. A. de l'armée avait signalé, comme vus en action depuis le 15 mars, 162 emplacements de batteries. Le 8 avril, ce nombre montait à 277 (plus dix sections de canons contre avions) ; le 13 avril à 392 !

Quelles étaient les raisons de cet accroissement? L'arrivée de batteries nouvelles, à coup sûr ; mais aussi, et avant tout, le déplacement de batteries déjà installées.

L'ennemi reculait son artillerie.

De ce recul, on avait des indices certains pour la région entre Hurtebise et Craonne. Aucune des batteries repérées jusque-là au sud de l'Ailette (forêt de Vauclerc ; partie méridionale du Bois de Corbeny) n'avait été vue en action depuis le 11 avril; de plus les obus de 77 tirés sur Beaurieux étaient maintenant débouchés à 40 au lieu de l'être à 26 comme antérieurement.

De même, dans la région à l'est de Brimont, on signalait que les groupements du Bois-Soulains, de Witry et du Massif de Berru s'étaient montrés beaucoup moins actifs que les jours précédents. Par contre des groupements nouveaux apparaissaient en arrière de la deuxième position : à l'ouest

de Bourgogne, dans la région Caurel-Bois de Witry, au nord-est de Nogent.

Il n'y avait que pour les batteries en position entre Berméricourt et le Mont Spin, et celles entre le Bois-Soulains et Witry que le recul était douteux.

En résumé, sur la majeure partie du front d'attaque, il semblait évident : 1° que l'ennemi avait renforcé son artillerie ; 2° qu'il l'avait reculée en arrière de la deuxième position. Pas de doute qu'il ne renouvelât la manœuvre déjà employée en Champagne et dans la Somme, et que nous avait indiquée comme probable le général ***, dès le 1er février.

Au moins les destructions des deux premières positions avançaient-elle? Au Q. G. de l'armée, on se montrait optimiste ; dans les corps, on l'était beaucoup moins. De multiples causes — que nous avons déjà signalées — gênaient le travail : difficultés d'amener les munitions à pied d'œuvre ; erreurs dans l'aiguillage desdites munitions ; mauvaise visibilité, etc. Sauf pour la première position, traitée par les crapouillots, on était très inquiet.

Nous revenions des lignes le 14 au soir, lorsque nous rencontrâmes notre ancien camarade du 101e, le commandant X..., qui revenait de Beaurieux où il était détaché par l'Armée auprès du Ier corps, — celui qui devait donner l'assaut au plateau de Craonne. Nous lui fîmes part de nos appréhensions. — Tu vois juste, — me dit-il. — On jette nos malheureux troupiers à la boucherie ! à la boucherie ! Tu m'entends !

Et le pauvre vétéran des attaques de Champagne était en proie à la plus vive émotion. Nous aussi d'ailleurs.

Nous rentrâmes au Q. G.

Au rapport de 22 heures, nous entendîmes déclarer, — en ce qui concernait les destructions, — que, si la quatrième position était intacte, la troisième, déjà, était battue par endroits, la deuxième était battue partout; quelques flanquements et quelques organisations subsistaient seuls; quant à la première position, elle était entièrement démolie ; saillants et flanquements étaient détruits.

On nous a souvent demandé, depuis l'armistice, quel était le moment de la campagne dont nous avions gardé le plus triste souvenir.

Eh bien! ce moment, ce n'est ni Virton et les pentes où dans l'herbe verte les pauvres « pantalons rouges », étendus, faisaient des taches pourpres; ni la retraite, ni l'arrêt après la Marne, où, trempé de pluie, allongé dans la boue, nous étions secoué jusqu'aux entrailles par les « marmites » explosant autour de notre tête, ni la Main-de-Massiges aux tranchées pleines de cadavres, ni ce tragique retranchement de Verdun, aux sacs à terre tout éclaboussés de sang, où, torturé par la soif, nous voyions l'un après l'autre tomber nos pauvres petits camarades de combat, et les essaims de grosses mouches bleues bourdonner autour de leurs chairs putréfiées. Non! Le plus pénible moment de la campagne pour nous, ce furent ces heures atroces où nous sentîmes toute une armée, une armée dont nous connaissions les unités une à une; tous ces beaux jeunes hommes que nous voyions respirant la vie et le printemps par les bois de Beaumarais, à la butte de l'Edmond, à Gernicourt, Berry-au-Bac, ou dans les tranchées de Luxembourg, et qu'une aberration déplorable allait précipiter dans une mort inutile!

***

Le point qui nous avait paru le plus favorable pour observer le centre de l'action était la cote 186. Nous avions donc demandé au général Y..., commandant du secteur, de nous accorder l'hospitalité.

Le 15 au soir, nous nous rendîmes sur les lieux.

C'était avant dîner. Le général Y... fumait sa pipe devant le feu. Il nous invita à nous asseoir.

Après un assez long silence, il nous dit ceci, — que nous consignâmes le soir même sur notre carnet dont nous reproduisons le texte sans y rien changer.

— Que voulez-vous? Nous tombons sur une armée qui n'a jamais fait la guerre. Elle ne sait pas ce que c'est.

— La préparation n'est pas suffisante, mon général ?

— Bien entendu non! Je l'ai dit au général Mazel; je le lui ai écrit... Que voulez-vous? On lui a dit : « Voici ce que nous voulons faire. Vous aurez tels moyens. » Les moyens étaient insuffisants. N'importe : il a pris l'adjudication.

» Il croit avoir résolu toutes les difficultés en étant fermé ! — distant !... Ça n'est pas cela !... Cela ne résoud rien !...

» Le quatrième bureau, il y a trois jours, m'a envoyé les munitions destinées à un dépôt sur un autre... On a eu tort de supprimer les D. E. S. [1] au moment des opérations. Ces gens-là étaient au courant. Ils avaient l'habitude...

» La deuxième position, surtout, est insuffisamment battue. Nous avons manqué, non de tubes, mais d'obus, d'obus de 155 court... Je l'ai dit au général Mazel : « Si vous ne me » donnez pas plus d'obus que cela nous aurons une bataille » sanglante !... »

» Et les routes !... C'est une honte ! Ah ! vraiment ! nous sommes mal tombés... Mon colonel d'artillerie, M..., qui est tout entier à son affaire, se fait un mauvais sang terrible !

Sur ces mots le général se leva. C'était l'heure de la popote.

Nous allons continuer la copie telle quelle de notre carnet ; c'est encore, à notre sens, ce qu'il y a de mieux pour donner à nos lecteurs la physionomie exacte des événements.

Dans le ravin [2], sous les grands arbres, le 94e [3] mange la soupe avant de monter en secteur.

Les hommes sont gais.

Leurs bonnes figures colorées sourient. Pas d'exubérance. Pas de jactance. Une humeur égale. Ce qui les inquiète pour le moment, c'est le rata et le pinard.

Cette belle santé physique et morale est vraiment chose admirable.

19 h. 10.

Dîner.

Le colonel M... (cinquante ans, l'œil voilé sous la paupière, intelligent et bon, le corps robuste, les traits tirés : il est visiblement fatigué) se promène de long en large...

A table, on sent peser l'anxiété sur tous les convives.

— Le poilu est plus tranquille que le général, — fait le général Y...

1. Direction des Étapes et Services.
2. Dimanche, 15 avril.
3. Le général Y... avait pris la précaution de ne faire monter en ligne les troupes d'assaut que la veille même du jour J.

C'est vrai.

Admirable, la conscience de tous ces braves gens, de tous ces *honnêtes* gens.

Y... rompt le silence.

— Dites donc, M..., il faudra dire aux artilleurs de diminuer petit à petit leur tir de barrage à mesure qu'on avancera vers l'heure H, — de manière à ce que le Boche ne se doute de rien.

— Ce n'est pas commode.

— Quand on joue de la flûte, on peut moduler.

— Involontairement, on accentue.

L'ordre est envoyé.

Au dehors, le canon bruit comme le roulement d'un tambour géant.

Lundi 16 avril.

4 h. 45.

Je descends. La pluie vient de cesser. Déjà une pâleur vague blanchit ce fond boisé.

5 heures, déjeuner.

Le général, dans sa peau de mouton de troupier couverte de grosse toile cachou, déjeune silencieusement.

Au loin, les barrages d'artillerie roulent sourdement.

Nous sommes cinq : le général, le chef d'état-major, le commandant H..., le sous-lieutenant G... et moi.

Le général en tête, nous nous dirigeons en file indienne vers 186.

La pâleur du jour s'éclaire peu à peu.

— Si l'on avait commencé à 5 heures [1] comme je l'avais demandé, — fait le général, — je serais plus tranquille.

5 h. 30.

Au loin, des avions.

Sans doute surveillent-ils nos lignes pour déclencher les tirs de barrages.

Pas un avion français.

5 h. 45.

Ciel gris, faiblement éclairé. Une lueur orange entre les nuages mauves, au loin, vers le Nord-Est.

1. A la IVe armée le lendemain le général Anthoine fit attaquer à 4 h. 40. Son attaque réussit beaucoup mieux que celle des Ve et VIe armées.

Une brume grisâtre, violacée, enveloppe la plaine où les buissons dessinent des traînées de taches noires.

La canonnade, qui n'a cessé de la nuit, roule d'un roulement formidable et continu. Les flammes d'éclatement jaillissent, claires et rapides.

Sur Brimont, un incendie.

Et dans ce fracas assourdissant, les oiseaux chantent.

Des fusées vertes, rouges, jaillissent du côté boche.

5 h. 54.

Le ciel s'éclaire. Les nuages ont une belle couleur gris perle.

Un rossignol chante à plein gosier.

Partout des éclairs.

6 heures.

Les hommes sont partis.

Je fouille la plaine, la brume, où tranchées et boyaux se dessinent en lignes plus claires.

On ne voit rien. Un drame effroyable se passe... J'ai beau regarder. Rien.

Le fracas augmente de moment en moment. Le roulement se précipite, comme d'une gigantesque batterie, ponctué des coups formidables de nos grosses pièces.

Descente au P. C. du général.

42e D. I. téléphone :

Attaque bien partie ; barrage déclenché à 6 h. 9.

69e D. I. Bien partie. Le barrage s'est déclenché, après le passage des vagues.

6 h. 30.

Le 6e bataillon du 251e (40e D. I.) est à la cote 108.

Brouillard sur la plaine ; on voit à 800 mètres les maisons violettes de Cormicy.

6 h. 33.

Voilà un temps très favorable pour les tanks. Bossut [1] doit être content.

Par les créneaux du P. C., le vent frais du matin arrive.

Plaine fulgurante d'éclairs dans la brume.

24e D. I.

« Des avions boches ont tiré sur nous. »

1. Le commandant Bossut, chef des tanks.

6 h. 50.

L'horizon se dégage ; on voit le Mont Sapigneul.

5e Corps.

Route 44 [1] dépassée sur tout le front.

7e Corps.

Tout bien sorti.

6 h. 10. — Cote 108.

6 h. 13. — Cote de Sapigneul.

6 h. 35. — Sud et est de la grande Carrière.

7 heures.

Premiers prisonniers boches descendent de la cote 108.

7 h. 25.

La 165e D. I. [2] téléphone : les quatre régiments de la division ont passé le canal sans difficulté; quelques obus dans le canal.

7 h. 40.

Le soleil, comme une nappe d'argent, étincelle entre les nuages. Il fait frais.

De Craonne à Brimont, tout le champ de bataille s'ouvre devant nous.

Des obus tombent dans le canal et soulèvent des gerbes d'eau.

H + 2 (c.-à-d. 8 heures).

Nous avons la première position sur tout le front du C. A.

Le 1er C. A. a atteint le Chemin des Dames.

L'armée Mangin avance également suivant les prévisions.

Une contre-attaque se déclenche sur le Mont Spin (sur la brigade de gauche de Garnier du Plessis (37e D. I) et sur le 150e et le 161e (40e D. I.).

La 40e D. I. recommence une préparation pour réattaquer à 8 h. 30.

La 69e D. I. annonce les tanks, on les voit dans la brèche entre les deux bois.

8 h. 20.

Tout le monde est arrêté sur la tranchée extérieure du Mont Sapigneul (deuxième de la première position).

Le soleil maintenant dore la plaine. La blancheur des maisons étincelle au soleil. Des fumées entourent l'horizon.

1. C'est la grand'route de Cambrai à Châlons-sur-Marne. Elle courait devant la V. C. A. au delà de la première position boche.

2. En seconde ligne derrière les 42e et 69e D. I.

Le chef d'état-major est à l'appareil.

— Comment ! on n'est pas plus loin que cela?

— ...

— A quelle heure?... 9 h. 15?

Donc à 9 h. 15, il y aura nouvelle attaque par la 40e D. I. et la 37e D. I.

Le général donne l'ordre d'exécuter des tirs d'interdiction sur Pignicourt, Variscourt, Condé, pour faciliter l'attaque de 9 h. 15, et empêcher que cet arrêt ne contrarie l'avance sur la rive droite de l'Aisne.

(Curieuse cette caisse de béton à peine assez haute pour que le général Y... se tienne debout, et où aboutissent tous les échos du grand drame.)

8 h. 45.

Les Boches font un barrage sur la Miette, — sans doute sur les tanks.

Le soleil se cache.

Le 150e a pris la tranchée de Bayreuth, mais avec pertes sensibles ; le 161e est arrêté devant la tranchée de l'Aviatik [1].

Le général Bernard [2] fait reprendre la préparation sur la tranchée du Taube et de l'Aviatik.

Les Boches font un vigoureux barrage sur le point où va se déclencher l'attaque de 9 h. 15.

Le chef d'état-major à l'appareil :

— Que les avions aillent voir ce qui se passe sur ces deux tranchées; qu'ils voient également le déploiement des tanks.

8 h. 25.

Contre-attaque sur la gauche de la 69e D. I. [3].

— Eh bien ! quoi? Ils n'avancent plus?

— ...

— Qu'est-ce qu'ils font?

— ...

— Où sont-ils?

— ...

1. Deuxième tranchée de la première position.

2. Commandant la 40e D. I.

3. Elle attaquait en direction de la Ferme Mauchamp, sur la rive gauche de la Miette. Elle avait la 42e D. I. (général Deville) à sa droite et la 9e à sa gauche (général Gadel).

— Comment?

— ...

— Oui ! oui ! Mais ils marchent quand même? Ils ne sont pas arrêtés?

Des Boches seraient sortis de l'ouvrage du Roi de Saxe, derrière la 69e D. I.

9 h. 12.

Les tanks, qui étaient arrêtés, repartent.

Le 1er A. C. tient Chevreux, progresse au nord du Chemin des Dames, mais n'est pas maître de Californie [1].

Sur le front de l'armée de gauche (Mangin), nous étions maîtres, à 8 heures, de la totalité du Chemin des Dames.

Le général Bernard signale une nouvelle division devant lui, la 4e D. I. Il demande donc un supplément de préparation. L'attaque ne pourrait être reprise qu'à 11 heures.

9 h. 15. — 5e C. A.

La division de droite [2] a atteint la deuxième position à l'ouvrage ovale en 2177 et à l'intersection du boyau Tirpitz [3]. Elle tient l'ancien moulin de Juvincourt. La division de gauche a dépassé partout la route 44 [4]. Elle est devant la seconde position. Les réserves arrivent sans difficultés.

69e D. I.

La gauche parait être arrêtée par une contre-attaque.

La droite continue.

A 8 h. 40, la 42e a dépassé le Camp de César [5].

Des troupes descendraient d'Amifontaine vers la gauche de la 10e D. I.

9 h. 25. — 42e D. I.

400 prisonniers faits en première ligne et au Camp de César.

La gauche de la 69e D. I. est en retard [6].

L'artillerie ne peut passer à Berry-au-Bac parce qu'il y

1. C'est-à-dire, a passé la première tranchée de la première position. Il n'a pas avancé depuis 8 heures (voir plus haut). La Californie était entre la première tranchée de la première position et la seconde tranchée.

2. 9e D. I.

3. Rive droite de la Miette, au contact avec la 69e D. I.

4. 10e D. I. Donc, sensiblement au même point qu'à 6 h. 50.

5. Entre le boyau de la Louve et le chemin de Guignicourt, à 200 mètres environ de la deuxième ligne boche.

6. En liaison avec la 9e D. I. Elle était arrêtée par une contre-attaque.

a encore des mitrailleuses le long du canal, sur la rive gauche de l'Aisne.

9 h. 42.

Ordre au général Deville d'avancer. (Il voulait s'arrêter dans la tranchée de Wurtzbourg.)

« Ce serait la tape [1]. »

— Ordre au colonel Berger de couvrir Guignicourt et la sucrerie de Condé.

« Que rien ne puisse passer. »

Calme du général Y...

Il ne s'emballe pas.

Téléphone à Mazel : « Ils [2] sont accrochés devant la tranchée à contre-pente de Sapigneul. »

La gauche de la 69e D. I. est arrêtée devant la deuxième position.

On signale des Boches partant du Bois Claque-Dents et s'avançant sur la troisième position [3]. (De l'observatoire).

Y... à Deville au bout du fil : « Nous allons dégager la 40e D. I. Il faut y aller carrément. »

9 h. 45.

Contre-attaque sur la 69e D. I. venant du Nord.

Dans l'ombre, sous son casque, le général allume sa pipe. La flamme de l'allumette éclaire son visage

10 heures.

— Où sont les tanks?

— Ils sont au bord de la Miette. Ils sont arrêtés.

— La 69e D. I. remarche

— 40e D. I.

Les Allemands s'infiltrent par la tranchée du Col [4] et se dirigent sur la Courtine de la Carrière. Ils usent de flammenwerfer.

10 h. 9.

Ordre à la 42e D. I. : la ligne H + 4 deviendra H + 5, pour permettre l'arrivée des tanks.

1. Mot du général Y...

2. La 40e D. I. — « La tranchée à contre-pente de Sapigneul », c'est la deuxième tranchée de la première position.

3. Le bois Claque-Dents, au delà de la troisième position boche.

4. Sur la cote 108.

10 h. 16.

Le 1er bataillon du 162e [1] a dépassé Mauchamp.

Le général [2] demande s'il faut faire partir la cavalerie.

— Pas encore.

— Quand?

— Quand on aura passé la voie ferrée [3].

Cela sans émotion, les mains dans ses poches.

Cependant Bernard est toujours arrêté.

10 h. 15.

Le 7e C. A. a atteint le canal et la voie ferrée [4].

— Le P. C. du 267e [5] est au bois des Vestales.

10 h. 16.

Les tanks ont dépassé la Miette, atteint la 2e position. Mais sont arrêtés devant. Les deux adjoints de Bossut sont blessés.

10 h. 30.

De fortes colonnes boches, venant de l'Est, se dirigent sur le Mont Spin... Le colonel Gouraud (Infanterie de la 40e D. I) signale un repli de ses troupes à droite du Mont Sapigneul.

150e R. I. violente contre-attaque boche.

Tout le régiment est engagé.

Crainte d'être rejeté dans le canal.

10 h. 55.

H + 4 devient H + 6, sur la demande du général Monroe [6] et à cause des tanks.

Ordre au colonel M... [7] de demander toutes les munitions possibles...

Au sud de l'Aisne, la 40e D. I. n'a pas dépassé la première position.

— Roulement du canon moins violent.

11 h. 10.

A Cormicy, un obus incendiaire.

1. De la 69e D. I.
2. Le général Mazel.
3. La voie ferrée de Reims à Laon. Elle passait au delà de la troisième position allemande. On n'en était pas près.
4. A la droite de l'attaque, devant Brimont, — c'est-à-dire qu'il s'était emparé de la première position allemande.
5. Colonel de Brandt (69e D. I.). Le « Bois des Vestales » près de la deuxième position boche.
6. Commandant la 69e D. I.
7. Commandant l'artillerie du corps d'armée.

On voit monter une fumée rouge.

Ils bombardent Cormicy.

Le commandant d'Abrantés (V. C. A.) téléphone :

— Interception d'un radio boche : les Français sont en situation défensive sur la Miette, face à Juvincourt.

150e et 161e évaluent leurs pertes à 50 p. 100.

Les commandants blessés.

Allemands se montrent très agressifs au Mont Sapigneul.

La première ligne de la 42e D. I. se plaint que les avions boches la survolent à 300 mètres.

Le général se plaint qu'on n'ait pas vu nos avions de chasse.

11 h. 20.

Il semble que la bataille s'apaise.

Les tanks sont arrivés au bois des Béliers (au nord de Mauchamp). On en voit un flamber. Le feu sort par l'arrière.

11 h. 30.

Le temps s'éclaire.

11 h. 40.

Ordre du général Y... de « taper ferme » sur Guignicourt et Claque-Dents.

On entend la mitrailleuse tirer de façon précipitée sur le Mont Spin.

Les tanks. On dirait une file de gros crabes le long du bois. L'infanterie suit derrière. Les coups de canon rappliquent dessus. De grosses explosions noires éclatent autour.

12 heures.

Les 37e et 40e D I. n'ont pu déboucher devant les feux de mitrailleuses.

On entend d'ici les « papapapa ».

12 h. 25.

« La progression de mes divisions de gauche contribuera à soulager la 40e D. I. (bloquée) par une action de flanc.

« Il y aurait lieu de relever par un élément frais le 150e et le 161e. »

Le 94e R. I. et le 8e B. C. P. bloqués par des mitrailleuses ont été débloqués par les tanks [1].

La plaine s'ensoleille, bien que l'horizon reste bleui de brume.

1. Pas pour longtemps comme on verra.

12 h. 50.

« Il conviendrait de faire rentrer les troupes au sud du Mont Sapigneul pour entreprendre délibérément une nouvelle préparation demain matin 17 avril... Reconnaissant me dire de suite si pouvez mettre des éléments frais à ma disposition, les 150e et 161e étant trop abîmés pour entreprendre une action de vive force[1]. »

— Situation de la 37e D. I. : gauche n'a pas franchi la première ligne boche et la droite est au Champ du Seigneur.

Prouvais flambe.

La division Gadel (9e D. I.) a sa droite fixée au vieux moulin de Juvincourt [2].

13 h. 30.

Chaud soleil. Le second plan de la plaine semble empli de fumée.

Les oiseaux chantent, cependant qu'au loin on entend le retentissement du canon.

La plaine est obscurcie par de larges ombres de nuages.

Les tanks sont épars dans la plaine, en direction du Bois Claque-Dents. On voit une flamme rouge et de la fumée noire sortir de certains.

14 heures.

La 40e D. I. demande du secours.

Le général Y... demande une batterie à Deville pour contre-battre les boches qui tentent de reprendre la Grande Carrière [3].

Le Boche a repris la Courtine de la Carrière et la tranchée du col.

« En attendant le message téléphoné, prenez vos dispositions, ne fût-ce qu'avec une batterie. »

***

La bataille était décidément perdue. Malgré tous les efforts, les assauts répétés, les reprises de préparation d'artillerie, les tanks, l'offensive était bloquée, et les contre-attaques contrai-

1. Message de la 40e D. I.
2. Depuis environ 9 heures.
3. Cote 108.

gnaient même les éléments avancés à reculer sur nombre de points.

Nous prîmes congé du général Y... et redescendîmes à travers bois sur Châlons-le-Vergeur. « Ici, dit notre carnet, sous les grands arbres c'est l'ombre, la paix. Un parc de voitures. Le marteau d'un forgeron retentit d'un son clair. Les voitures sont dételées, les harnais sur des poutres, courroies pendantes... »

Au loin, le canon roulait d'un grondement régulier.

Nous revoyions les détails de l'attaque : le va-et-vient des vagues d'infanterie entre Miette et Aisne, sans aucun appui de leur artillerie ; l'effroyable tragédie des tanks, leur tournoiement aveugle ; puis, au bout d'un instant, le jaillissement de flammes fauves. Des hommes en sortaient, flambant comme des torches, couraient vers les lignes boches, faisaient vingt ou trente mètres et tombaient [1].

Les liaisons entre artillerie et infanterie étaient insuffisantes. De toute évidence, cette nouvelle arme, les chars d'assaut, n'était pas au point. Au surplus, même s'ils avaient été parfaits, on n'avait encore aucune idée de leur emploi tactique en liaison avec l'infanterie. Ceux qui étaient parvenus au delà de la seconde position ennemie, dans la plaine entre la ferme Mauchamp et le bois Claque-Dents, avaient fait cavaliers seuls, au hasard...

En résumé, le 1er C. A. s'était emparé des premières tranchées de la première position jusqu'au Chemin des Dames ; il n'avait pas même la Californie. Le 5e C. A. avait, lui, enlevé toute la première position sauf certains points qu'il lui fallait achever de conquérir, comme la Ville-aux-Bois ou achever de nettoyer, comme le bois des Boches et le Bois-des-Buttes. Il avait bien, au nord de ces positions, atteint la route 44, mais n'avait pu s'y maintenir. Il n'occupera la Musette [2] que le 18 au matin.

Le 7e C. A. avait pu avancer deux divisions, la 69e et la 42e, entre Miette et Aisne jusqu'à la deuxième position ennemie ;

1. Sur 80 chars d'assaut, on en ramena 38. Comme on devait aller très loin, on avait fait emporter à ces malheureux un chargement d'essence. D'où la facilité avec laquelle ils prirent feu.

2. Ferme sur la route 44.

mais au sud de l'Aisne, devant le Mont Sapigneul, la 40e avait été bloquée. C'est à peine si elle avait pu prendre pied dans les premières tranchées de la cote 108. Au 7e C. A., la 37e Division avait partagé le malheureux sort de la 40e Division. Elle n'avait pu mordre la première position allemande qu'en face de la Neuville. La 14e D. I. avait enlevé la première position sur tout son front et même une partie de l'espace intermédiaire séparant de la seconde. Elle occupait le « Bois en potence » et atteignait la lisière du Bois du Seigneur. Des éléments du 35e R. I., le colonel en tête, étaient bien entrés dans Berméricourt. Mais sous l'écrasement des 210, il avait fallu refluer.

Enfin la 41e D. I. avait pris Loivre, toutes les premières lignes jusqu'au canal et la voie ferrée. La brigade russe, à sa droite, avait fait de même à Courcy. Mais ni l'une ni l'autre de ces unités n'avaient pu aborder la seconde position allemande.

Et nous avons vu avec quelle vigueur, sur tout le front de l'armée, dès 8 heures, frappaient les contre-attaques. C'est que, devant nos quatorze divisions (renforcées d'une brigade russe), nous avions exactement le même nombre de divisions ennemies : 19e D. R., 5e D. G., D. E. B., 9e D. R. B., 10e D. R., 4e D., 21e D., D. E. G., 43e D. R., 19e D., 34e D., 223e D., 13e D. R. (peut-être remplacée par la 46e D. R.), et, à proximité, 213e D.

Or, l'ennemi n'avait utilisé que la plus faible partie de ses forces pour soutenir l'assaut, réservant la plus forte aux contre-attaques. Il nous dominait. Et ses réserves encore arrivaient !

De plus, son artillerie — pour inférieure à la nôtre en quantité et en puissance — était néanmoins considérable : 232[1] batteries avaient été vues en action sur le front de la Ve armée, au jour J, — placées en majorité derrière la seconde position comme il avait été prévu.

Sauf à Sapigneul où ils voulaient garder les observatoires, et au Chemin des Dames où ils n'avaient abandonné que la première ligne de tranchées, les Boches nous avaient attendus sur la deuxième position. L'offensive, à peine lancée, avait été arrêtée, non pas sur l'intervention de parlementaires affolés,

1. 184 sur des emplacements connus ; 48 sur des emplacements nouveaux.

ou du ministre de la Guerre ; non pas le 18 ; le 22, ou le 29 avril; mais le 16 avril même, par les mitrailleuses, les canons et les contre-attaques boches, dès 8 heures du matin, pour la majeure partie des unités, entre 9 et 10 heures pour les quelques favorisées qui avaient pu atteindre la deuxième position boche entre Miette et Aisne et en direction de Bermericourt. Voilà la vérité.

Il eût fallu la comprendre en haut lieu. On eût évité ces attaques de détail insuffisamment préparées, devant un ennemi prévenu, vouées à un échec certain, comme celles en direction de Berméricourt et Brimont du 19 et 20 avril ; comme celle du Mont Spin, du 4 mai ; comme celles de l'éternelle cote 108, où trois compagnies du 22e B. C. P. sautaient encore le 31 mai...

L'on recommença donc les sanglantes erreurs de 1915. Il n'était pas un poilu ayant fait la guerre — officier ou soldat — qui ne les jugeât comme telles. Elles achevèrent d'exaspérer les esprits déjà ulcérés par la journée du 16. Les troupiers n'avaient pu admettre, en effet, qu'après deux ans et demi de guerre on les fît massacrer inutilement dans une affaire plus mal conçue, et surtout plus mal préparée que toutes celles auxquelles ils avaient participé. Du moins, ils le déclaraient.

Et l'on eut la douleur de voir au mois de juin suivant de pauvres braves gens, du 133e entre autres, de ces « Lions » qui, si vaillamment, le 16 avril, avaient enlevé Loivre malgré les mitrailleuses allemandes [1], mourir au poteau d'exécution.

Ce fut l'épilogue de l'offensive du 16 avril.

CHARLES DELVERT
Capitaine Delvert.

1. V. Capitaine Delvert. — *Quelques Héros*, p. 153 et sq. On y verra ailleurs (p. 147 et sq) comment les hommes du 51e R. I. présentèrent les armes à leur colonel, le lieutenant-colonel Moissonl au milieu même de l'assaut.

LES ARTS ET LA VIE

Paul Gauguin et Charles Morice, initiateurs

Puisque ces deux hommes n'ont pas encore de statues pour rappeler au passant qu'ils furent aussi importants que M. Lumière, l'inventeur du cinéma, nous ne saurions exprimer assez éloquemment notre gratitude à l'éditeur qui publie enfin le *Paul Gauguin*, de Charles Morice; n'est-ce point par de tels documents qu'au mieux on sert la mémoire d'un peintre et d'un littérateur? Ce magnifique ouvrage, avec ses reproductions en noir et blanc, ou en couleurs et son texte, si bien imprimé, commentant des planches d'un rendu très exact, tout amateur devra le feuilleter, le consultera avec fruit, à l'occasion de maintes « manifestations artistiques » de ce que Charles Morice fut l'un des premiers à appeler l'*Avant-Garde*.

Je propose ces deux dates à retenir :

1° La préface-manifeste de Charles Morice au catalogue de l'exposition Gauguin (à son retour de Tahiti, en 1893). « *Les admirateurs renseignés, fort tranquilles quant à l'avenir, se demandaient avec anxiété si le public de la minute était prêt à comprendre. On trouvera dans les pages que voici le retentissement de cette anxiété : elle s'exprime jusque dans la précaution que j'avais cru devoir prendre, d'abriter du nom de Carrière celui de Gauguin. Gauguin, ajoute Charles Morice, inaugurait le lendemain de l'impressionnisme, trop tôt. C'est*

de cela qu'on eut horreur, c'est cela qui ne peut plaire ni aux amateurs, ni aux femmes, ni aux sous-secrétaires d'État. » (Introduction, page 11, Ch. Morice.) « *Cela, qu'est-ce donc? Ce livre est écrit pour répondre à cette question.* »

2° Autre grande date : 1920, après la guerre mondiale ; les sous-secrétaires d'État comprennent; Carrière est mort [1]. Il n'est plus compris, on l'oublie. Le Salon des Indépendants, février 1920, après vingt autres salons et salonnets, répondent aussi à la question : « Cela, qu'est-ce donc? » Eh bien ! ne serait-ce pas une maladie qui se déclare vers 1893, et n'est pas encore achevée?

Elle aura été aussi grosse de conséquences pour les artistes que la grande Révolution, pour le peuple français. Je nommerais cette maladie : l'*Éréthisme esthétique* avec perte de la notion des valeurs, accompagnée par la manie de l'*originalité*.

***

Regardons dans le livre de Charles Morice les portraits de Paul Gauguin par lui-même, du genre « *vieux chef-d'œuvre* » : d'abord un portrait peint à l'huile, la palette à la main ; plus loin, un profil dessiné sur une feuille maculée, maquillée et qui fait encore plus « la blague » du chef-d'œuvre. Ce crayon est, d'ailleurs, d'un beau caractère léornardesque.

Voici qu'apparaît le « dessin de Maître » à volonté. Il faudrait écrire tout un livre sur l'histoire du « dessin de maître » tel que l'enseigna Alphonse Legros, à la Slade School de Londres. Ce dessin accentué, stylé et inspiré surtout des Italiens de la Renaissance, ce pastiche de bon ton dans maints ateliers britanniques, allait remplacer l'ancienne formule académique bâtarde à la française que Gustave Moreau bannirait de sa classe, à l'École des Beaux-Arts où étaient venues s'instruire des générations d'élèves, de toute nationalité. Le style genre dessin-de-maître, il faudrait avoir le loisir d'en analyser les multiples expressions depuis les études de draperies antiques, de Degas, les détestables dessins de Moteau, les sanguines de Puvis de Chavannes et de Paul Baudry jusqu'au néo-classicisme de M. Lhote et de M. André Favory,

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er février, la « *Vente Carrière* ».

en s'arrêtant à Gauguin, et autres adeptes de l'École de Pontaven, et autant dire à tous les Cézannisants. Le retour au « style » pouvait être fructueux pour certaines natures d'artistes ; pour d'autres, il n'était qu'une affectation et une préciosité.

Les auto-portraits de Gauguin me font revoir ce personnage très artificiel tel que le décrit Armand Seguin : *Ce bonnet d'astrakan, cette énorme houppelande bleu foncé que maintenaient des ciselures précieuses et sous lesquels il apparaissait aux Parisiens un Magyar somptueux et gigantesque, un Rembrandt de 1635, lorsqu'il allait lentement, gravement, s'appuyant de sa main gantée de blanc, cerclée d'argent, sur la canne qu'il avait décorée.*

Entre Bruant, et tant d'excentriques figures « Iratnoïresques » d'alors auxquelles l'apparentait la singularité voulue de sa mise et de son maintien, tel se présentait à nous cet initiateur d'à peu près toutes les modes à quoi plusieurs générations allaient se soumettre. D'abord notons qu'il fut l'un des principaux initiateurs de l'exotisme pictural.

Qui sait encore ce que le simple mot *Papou* faisait alors couler de frais, d'agréable, sur notre épine dorsale ? Mais, depuis lors, les noms Rimbaud-Gauguin ont été conjugués.

Noms prestigieux ! Chronologie : de Baudelaire naquirent Rimbaud, puis Laforgue ; de *Bateau ivre*, d'*Illuminations*, d'*Une Saison en Enfer* et de Mallarmé naquirent *Connaissance de l'Est*, puis le Guide des *Nourritures terrestres*... Ces noms? Des phares dressés par la jeunesse artiste, aux portes du XXe siècle.

Iles Océaniques, palétuvier, cocotiers et tatouage...

Les oiseaux sont des nombres,
L'algèbre est dans les arbres[1].

Tout cela s'en va du même côté, la « *Recherche du grand style biblique et légendaire* », que Charles Morice signale dans les notes et les lettres de Gauguin. Mais, c'est là toute une esthétique et une littérature en gésine. Écoutons la marche des Rois Mages vers l'étoile. Fanfares d'Éric Satie. Le cortège

1. Louis Aragon.

est en feu, disparate, avec pas mal de princes et d'esclaves qui suivent, dans des fourgons de cirque barbarement décorés avec la palette de Cézanne, et le bagage des forains comporte mille attractions, de malabaraises, acrobates, la négresse d'Olympia, des damnées baudelairiennes, les sphinges de Félicien Rops, des almées du bain turc d'Ingres ; affiches et programmes, *Invitation au voyage*, steamers pour les *Villes tentaculaires*, les pays du Formidable, *le Jardin des Supplices* d'Octave Mirbeau, ou pour la Bretagne des Pardons et des Calvaires gothiques d'imagerie populaire; un stock de masques nègres rapportés par un officier de marine, grand pianiste dans le privé ; et des catalogues illustrés de la flore des tropiques, d'où naissent comme d'un chou Bilitis et Rarahu. Pendant que se déroule la procession, Péladan psalmodie, Papus consulte le tarot; Éric Satie, clown cabriolant, comme il l'a ouverte, ferme la marche avec la fanfare de la Rose-Croix de M. le comte Antoine de la Rochefoucauld.

Jean Dolent écrit : « *Paul Gauguin parlait de tout avec assurance, il parlait un peu bas de ce qu'il entendait mal, disant « n'avoir pas de lettres », attendant peut-être de nous une objection que notre imparfaite éducation et aussi notre malice lui laissaient parfois attendre assez longtemps.* »

Holà, les camarades ! Il serait temps — ne croyez-vous pas? — d'élever, au centre de Paris, un monument à Paul Gauguin, *Initiateur*, à côté de Denis Papin, de Chappe et de Rodolphe Salis du Chat-Noir.

***

En exergue, le livre de Charles Morice pourrait porter ces lignes de M. Middleton Murry, de l'Athenæum (20 février 1920) « *Critical Interest.* »

« ... Toute notre attention se concentre emphatiquement, aujourd'hui, sur l'*originalité*, sur ce qui semble *différent* d'autre chose (à part), et il semble que la dernière pensée qui vienne à un esprit contemporain c'est d'examiner si la *différence*, le caractère d'exception (« *uniqueness* ») ont une valeur intrinsèque... »

Ou encore : « La tête de nos « génies » s'affaisse sous le

poids des lauriers, avant que ces jeunes créatures aient appris à se tenir droit sur leurs pieds. »

Mirbeau, qui devait par un article célèbre imposer l' « uniqueness » de Gauguin aux lecteurs du *Figaro*, hésitait à « *fixer en notes brèves et rapides la signification de l'art si compliqué et si primitif, si clair et si divin, si barbare et si raffiné de Gauguin* ». J'estime que le genre *préface dithyrambique* qui nous empoisonne encore fut instauré par Mirbeau, en même temps. Et en sortant du Louvre, je distingue plus nettement quel pont a jeté Gauguin, entre les classiques et les peintres modernes dits *d'avant-garde*, créant un malentendu qui ne fera désormais que s'aggraver, sur le sens de la plupart des mots employés dans le langage d'ateliers, et donc celui des critiques d'art, tels que : *forme*, *dessin*, *composition*, *style*, etc., etc., etc.

L'esthétique, à laquelle le nom de Gauguin s'attachera désormais, allait constituer un nouveau critère et une référence pour toute une école, avec le néo-impressionnisme.

***

Réouverture de quelques salles du Louvre.

Pour certains amis du Louvre, ce fut un grand jour, celui où ils furent admis à revoir enfin quelques-uns des tableaux qui avaient été les chers compagnons de leur vie. Disons tout de suite que ces trésors sont présentés de façon à calmer toutes les craintes des routiniers. Il y a beaucoup de superficie dans notre vieux palais, on a donc pu espacer les toiles, et le seul défaut, auquel il soit difficile de remédier, c'est l'éclairage. Disons tout de suite que l'organisation des divers panneaux, la classification par écoles, est agréable, et ne nous occupons cette fois que de quelques ouvrages français.

Dès l'escalier, Lesueur apparaît, avec son *Histoire de saint Bruno* ; ensuite, nous passons devant les Philippe de Champaigne, les Lenain, et, à l'endroit où le remaniement de la Grande Galerie s'arrête à présent, après que nous aurons reconnu en bonne place nos Goyas, nous nous trouverons en face de *l'Atelier de Courbet*, ou *Allégorie* réelle, la plus récente

acquisition de l'État. C'est là un vaste « tableau de chevalet », une noble œuvre, malgré ses défauts (dont l'arbitraire de ses plans et les proportions de ses figures). Le fond du tableau à lui seul constitue un tour de force, un miracle du coloriste, quant aux gris nuancés à l'infini, qui en font l'inexprimable atmosphère. Tableau de chevalet? Quelle misère ! Non pas, monsieur ! le Louvre est plein de toiles de ce genre-là et par le Giorgione lui-même, catégorie d'ouvrages démodés, nous assure-t-on, mais dont nous nous contenterons jusqu'à ce que l'*État socialiste soit capable d'inspirer et de faire vivre un autre art qui parlera au peuple*, comme a décrété Waldemar Georges, on se le rappelle.

« *Seules la peinture et la sculpture décoratives peuvent relever le niveau artistique des masses et rétablir le lien de solidarité qui unissait jadis les plus modestes croyants aux bâtisseurs de cathédrales gothiques.* » Ces platitudes universitaires se sont répétées depuis 1897 dans les cours du soir et les revues d'avant-garde. Un jeune et doux révolutionnaire slave, installé dans Paris, nous les ressert, en 1920.

Italiens, Espagnols ou Français, quels que soient au Louvre ces peintres de *tableaux de chevalet*, ces portraitistes, ces braves gens, les maîtres de la figure, ils nous reposent et nous enchantent, n'étant pas, Dieu soit loué ! des « Créateurs », des « Constructeurs » dans le sens que donnent à ces royaux substantifs M. Elie Faure et autres esthéticiens-philosophes. Nos vieux maîtres n'ont prétendu faire que de la « bonne ouvrage » d'ouvriers habiles et consciencieux, comme Paolo Caliari. Quand il eut à déclarer sa profession à un fonctionnaire de la République de Venise, le Véronèse répondit : ouvrier.

Quels ouvriers (même après les Gothiques) reproduisit la France, de Lenain à Édouard Manet, le plus accompli technicien entre tous ! Ce n'est certes pas dans la décoration picturale qu'excelle le génie de notre race, hélas! pour l'État socialiste, et nos monuments municipaux confessent cette infériorité.

Tout au contraire, la peinture française est analytique, descriptive, réticente, elle raconte et au mieux quand elle garde un style sobre. Quelle splendeur, que son histoire, jusqu'en 1870 !

Soudain, après Courbet et Manet, le métier se gâte; une je ne sais quelle rouille attaque l'outil et le fausse. Du jour au lendemain, apparaît la trace d'un instrument usé; l'ouvrier semble avoir recours à des moyens de hasard et oublie ce que ces trois siècles enseignèrent à ses patrons. Montez de la salle des Lenain à la collection Camondo (par un lift très doux). Autour du *Fifre*, de la *Lola de Valence*, du *Port de Boulogne* et du *Citron*, ces chefs-d'œuvre de Manet, vous constaterez les résultats du terrible événement... si vous aimez la peinture. M. le comte de Camondo croyait l'aimer et s'y connaître fort. Tout le monde le lui a dit. De Manet, quoi qu'il achetât, il était sûr de ne pas faire de grasses « gaffes ». Mais il se lança dans de plus hasardeuses opérations où il trahit son goût médiocre, tel le choix qu'il fit parmi tant et de si beaux morceaux de Cézanne qu'on pouvait encore s'offrir alors, ou quand il se laissa tenter par les *Cathédrales de Rouen* de Claude Monet, par les *Jardins de Giverny*, les *Nénuphars*, les *Tamise*. Ce maître vieillissant travaillait alors à la série pour Durand-Ruel, « évoluait » vers la joliesse papillotante de Le Sidanner, sous le souffle des poètes, des prosateurs-touche-à-tout auxquels il apprêtait la matière d'articles et de préfaces à la Mirbeau. Et c'est ainsi que Monet devint presque un décorateur de théâtre, après avoir été un paysagiste parfois aussi robuste que Courbet, aussi délicat que Corot.

Les œuvres de Pissarro choisies par le comte Camondo sont crayeuses, cotonneuees et pauvres, si quelques-uns de ses Sisley, très anciens, sont excellents.

Mais M. Camondo donna dans le panneau de l'originalité, « uniqueness », et se lança dans les Van Gogh. Tout œil qui ne fera pas de différence entre cette peinture de demoiselle amateur à tempérament excessif, et n'importe quel tableau du Louvre ; toute personne qui admire dans la collection du grand financier ces fleurs orange sur un exécrable fond bleu, moucheté comme un Redon, l'ignoble matière de ce vase de cuivre, ces « trucs » de la touche, cette adresse que Vincent Van Gogh a peine à dissimuler — eh bien ! que ce monsieur ou cette dame ne vous parle pas, avec un trémolo dans la voix, d'Édouard Manet, de Cézanne, de Courbet, de Goya, de Greco, de Delacroix, d'Ingres... Elle n'aime pas

la peinture. Celle de « Vincent » est une macédoine de fruits conservés et de piments pour « sécession » allemande ; elle choque dans un musée, comme un meuble Louis XV de grand magasin. La présence de deux détestables études de Van Gogh au Louvre, c'est une gageure ; mais plus vraisemblablement une preuve dont nous n'avions point besoin que nul n'a plus le courage de dire ce qu'il pense ; à moins que, d'entendre parler de Van Gogh comme d'un novateur de génie, tout le monde n'ait fini par croire qu'il en était un. Voici quinze ans qu'un syndicat de marchands et d'amateurs a supérieurement organisé cette affaire, par des expositions et des ventes aux enchères.

Qu'il y ait dans la collection Camondo un Delacroix de second ordre, des « impressionnistes » pour ville d'eau, cela nous gêne moins, là-haut, sous le toit, où les salles sont mal éclairées ; mais nous demandons qu'on redescende au *piano nobile* les Manet, et qu'on organise pour eux une « Tribuna ». Le *Citron* sur son plat noir peut « tenir » à côté des Greco; donnez-nous une « Tribuna » française dans la Grande Galerie et, à côté des Léonards et des Titiens, présentez-y l'*Olympia, le Fifre*, la *Lola de Valence, le Port de Boulogne*, avec les Corot et les Ingres de la salle des États. Les *Courses* de Degas devraient aussi être descendues au premier étage, avec un ou deux pastels mais pas plus ! car M. de Camondo en a choisi qui rappellent fâcheusement Lautrec, par la couleur et le métier. Degas, en effet, comme Claude Monet et les autres impressionnistes, même Renoir, faussèrent inopinément leur outil, pour produire ces mille toiles par an que leur commandaient les marchands; ceux-ci ne peuvent, qu'on le sache bien, faire de bonnes opérations que sur les peintres féconds et rapides. Le Louvre sera de plus en plus le point de mire des négociants et des amateurs dont les legs inconsidérés le menacent. Mais ce qu'il nous faut pour le Louvre, c'est une belle nature morte et des nus de Cézanne ; ou la vraie *Maison du pendu*, une toile en hauteur qui n'est pas du tout la *Maison du pendu* de M. de Camondo. M. Pellerin serait certainement fier, si quelques-uns de ces Cézanne entraient de son vivant au Louvre. Sinon que l'État en achète. Voici donc installé le chef-d'œuvre de Courbet, cet *Atelier*,

qu'à si bon compte le Louvre vient d'acquérir pour quelques billets de banque en plus de ce qu'un amateur américain paya une *Danseuse* de Degas à la vente Rouart. La beauté de la matière, qu'a Cézanne au plus haut degré comme Manet, comme Goya et Greco, comme certains morceaux de Vélasquez, de Chardin, je dirai même d'Ingres, cette qualité-là, aucun des Cézanne-Camondo ne la possède. On ne devrait jamais accepter pour le Louvre une collection entière sans avoir le droit d'en distraire aucune pièce. D'autre part, qui est-ce qui choisirait?

S'il y a des vitrines pour les diamants de la couronne et les joailleries de notre Trésor; si le Louvre doit réserver à des pièces d'élection comme aux Uffizzi de Florence, une « tribune », messieurs les conservateurs, créez-en plusieurs pour nous; dans celle de l'école du XIXe siècle, nous voudrions voir les chaussons roses de *Lola*, les godillots du *Fifre*, le *Citron*, quelques pommes de Cézanne, un torse ou une tête de femme du Renoir d'avant Cagnes ; je demande la pelure d'un chevreuil ou une poitrine de rousse, par Courbet, je supplie qu'on nous donne un ciel de l'Ile-de-France, ou une Rome, de Corot, pour rappeler aux jeunes gens qu'on a cherché et trouvé des tons purs, avant eux.

M. Picasso, rapporte-t-on, dit que si on lui parle de peinture « bien faite », il regarde, il s'approche, et la trouve invariablement « mal faite ». Dans la « tribune » que nous imaginons sans espoir de réalisation, M. Picasso serait convaincu peut-être, que certains peintres savaient encore peindre, il n'y a pas très longtemps de cela.

Mais Paul Gauguin, plus encore que son historiographe Charles Morice — (c'est ceci que je tenais à souligner, à propos du Louvre et de la collection Camondo) — le peintre de Tahiti et le poète symboliste devenu critique d'art sociologue, humanitaire, sentimental et sectaire sont parmi ceux qui ont influé davantage sur le goût, la sensibilité des artistes, et, à travers ceux-ci, sur un public de demi-lettrés, ébahis; ce public s'est acheminé vers les arts plastiques, par les voies détournées de la littérature précieuse, par la lecture des revues « avancées » où depuis Charles Morice, tout poète pour se faire la main analysa les expositions modernes en essayant

d'apercevoir dans une pomme ou une serviette de Cézanne, l'équivalent du sourire de *la Joconde*.

Il est intéressant de suivre des couples et de surprendre les propos des mêmes « passionnés d'art », à la réouverture du Louvre et au vernissage du Salon des Indépendants. Bientôt les gardiens, auxquels des professeurs font faire des conférences, engageront la conversation avec les visiteurs sur les origines classiques de l'impressionnisme et du cubisme.

*
* *

Le Paul Gauguin, que raconte Charles Morice, après avoir vu ce peintre comme il voyait l'univers, est le père spirituel des nouveaux peintres du Salon d'Hiver. Bien plus que Cézanne le Saint-Esprit, c'est Gauguin, dont l'influence a peu à peu transformé la peinture européenne, ou plus exactement son aspect linéaire et décoratif. Il a créé presque une esthétique. Paul Gauguin est donc une figure très importante de la fin du XIXe siècle et le beau livre que j'ai à côté de moi devrait être mis à la portée de toutes les bourses. On s'apercevrait vite, en le lisant, que c'est à cet artiste français plus qu'à ceux de Munich, qu'est due une bonne part de ces modes dont nous nous sommes lassés, mais qui furent si impérieuses.

Gauguin, d'une voix sombre, un peu rauque, disait : « *L'art primitif procède de l'esprit et emploie la nature. L'art soi-disant raffiné procède de la sensibilité et sert la nature. La nature est la servante du premier et la maîtresse du second. Mais la servante ne peut oublier son origine, elle avilit l'artiste en se laissant adorer par lui. C'est ainsi que nous sommes tombés dans l'abominable erreur du naturalisme...*

» *... La vérité c'est l'art cérébral pur, c'est l'art primitif. — Le plus savant de tous — c'est l'Égypte. Là est le principe. Dans notre misère actuelle, il n'y a de salut possible que par le retour raisonné et franc au principe, etc...* » On voit déjà qu'à cette époque-là certains artistes considéraient que l'art était en péril, et cherchaient le moyen de le sauver par un retour en arrière.

Charles Morice écoutait l'étrange boyard-marin, vêtu avec

la préciosité et la bizarrerie que l'on sait, dire ces choses, et Charles Morice « *écoutait ravi, cette parole qui s'harmonisait avec sa propre pensée et l'éclairait* ».

Quand on a connu Gauguin, on admire que sa parole de cabotin solennel et bafouilleur ait éclairé un poète, après tout, distingué comme Charles Morice.

Une des premières étapes de ce « *retour raisonné* » allait être le Symbolisme en art.

Le livre, dévotement écrit par ce mystique Morice dont j'évoque parfois le souvenir dans mes articles, me rappelle la grande exposition que fit en 1893 Gauguin après son premier retour de Tahiti. J'avoue que je fus très remué par cette vaste galerie, « *où flambait aux murs sa vision peinte* ». Il était presque toujours présent, pour écouter les réflexions du public. Morice dit : « *Bientôt, il n'eut plus de doute : on ne comprenait pas.* »

Or, comment souscrirais-je à cette affirmation de myope lyrique, quand, autour de moi, c'était un concert d'éloges, que menait Degas, avec Pissarro et à peu près tous les meilleurs artistes dont l'encouragement aurait dû compter pour Gauguin? Les couronnes de lauriers commençaient de pleuvoir sur la tête des peintres...

J'avais rencontré Gauguin à Dieppe avec Renoir et Thaulow, dont il avait été le beau-frère, et l'avais peu, mais assez fréquenté pour qu'il incarnât à mes yeux ce que j'appelais injustement le « *faux peintre* », le faux artiste, métis inopiné d'un genre Rose-Croix et d'une artisterie à la scandinave : voilà ce qu'alors l'homme, bien plus que ses ouvrages, mais ceux-ci également, me représentait vers 1895, si bien qu'ayant eu en dépôt chez moi des toiles de Gauguin, qui furent achetées immédiatement par ses amis, je n'en ai jamais gardé une pour moi, comme implaçable à côté d'un Renoir, d'un Degas, d'un Manet.

La copie d'après l'*Olympia*, par Gauguin, que possédait Degas, m'a toujours paru établir, avec une extraordinaire puissance historique, le point où la peinture moderne cessait de prolonger la tradition française du *tableau*.

Et feuilletant le Gauguin de chez Floury, avec ses estampes si bien choisies : cette *Femme à la mer* avec ses vagues *styli-*

sées ; l'eau-forte de Mallarmé *stylisée* en figure de vitrail, les *Tahitiennes*, sur tapis violet ; le portrait de *Mademoiselle Chuffenecker*, etc., etc., je me convaincs encore plus qu'en ces divers ouvrages apparaît l'écriture fabriquée des post-impressionnistes néo-classiques. Comme l'on disait alors : cette manière ne me semblait point *authentique*. L'écriture naturelle de Gauguin était assez banale.

L'*accoutrement* de l'homme, et à la fois sa parole affectée, m'auraient mis en fuite, alors qu'ils subjuguaient Charles Morice ; le raffinement et le grand style de Gauguin me furent, presque immédiatement, suspects, comme la peinture à l'huile de Lautrec, de Van Gogh, si artistes que fussent d'ailleurs ces hommes-là, si amusantes que me semblassent leurs recherches de métier, de matière. Chez Van Gogh c'était une sorte de fac-similé du laque de Coromandel, déjà cherché par Anquetin avec son *cloisonisme* vers 1892-95. En somme ces artistes me semblent moins avoir réalisé de la grandeur que d'en avoir eu le désir, et comme ce sera toujours le cas, les littérateurs furent surtout séduits par le théoricien, ils furent donc le premier public favorable à Gauguin, qui cependant écrit : « *Je suis né de Cézanne, de Van Gogh. Quel hardi pasticheur je fais !* » Ce en quoi il se trompait, car c'est peu de chose ce qu'il avait pris à Cézanne et il doit bien plus à Van Gogh, dont les procédés firent tant d'effet sur les littérateurs, et d'autant plus qu'ils étaient moins « authentiques ». Vous direz que Degas (mais il était lui-même un littéraire) approuva, admira Gauguin, mais Degas admirait de même Zuloaga et tant d'autres de nous. Degas savait comme tout est difficile à réaliser et il regardait la peinture, comme un ébéniste les bois qu'il pourrait utiliser.

Mais, demanderez-vous, l'art pour littérateurs, qu'est-ce donc? L'art du grand Frédéric Watts, peut-être, comme l'art du gnome Odilon Redon certainement ; comme l'art de Gustave Moreau, de M. Piot, de M. Point, de charmants, comme d'exécrables artistes du Salon d'Automne et des autres salons, jusqu'à M. Matisse qui, pour les jeunes, est avec Derain, « *le plus grand peintre français depuis que Renoir est mort* »... Quant à nous, nous ne comprenons pas très bien pourquoi M. Maurice Denis, le plus maître de ses procédés, le plus inventif, le

plus varié de notre temps, lui dont l'œuvre est déjà un prodige dans ses réussites variées, nous ne comprenons pas pourquoi M. Maurice Denis demeure en quelque sorte exclu de cette phalange par ses cadets, quoiqu'il ait méthodiquement conduit au Grand-Palais des Champs-Élysées trois mille sur six mille des exposants qui le renient avec cynisme aujourd'hui. Pour la forme et la couleur, le seul critérium, la seule référence de quelque autorité dont les critiques puissent se servir en jugeant les ouvrages récents, c'est l'art de Gauguin et de Van Gogh, puisque Cézanne est déjà presque épuisé... ou inaccessible aux imitateurs. Néanmoins, aux Indépendants, le nom de Cézanne flambait comme celui d'une victoire inscrit en or sur un pont ; Cézanne et Gauguin ont créé un maniérisme moderne qui s'impose aujourd'hui à la foule ignare, comme aux lettrés dont ils ont déformé la sensibilité.

Augustus John a dans son studio un livre que l'on a publié sur Van Gogh et dont la couverture reproduit une mère et un enfant, croquis très connu de Vincent ; comme je demandais à Mr. John, le grand dessinateur, pourquoi il admirait tant ce dessin, il me dit : « No drawing, but feeling ». « *Ce n'est pas du dessin, mais du sentiment.* » En effet. Mais alors, et depuis lors, tout a pu être appelé « feeling » et l'abus de ce « sentiment », de la « sensibilité » nous ramène aux époques du préraphaëlitisme. Gauguin est un préraphaëlite franco-tahitien.

Denis est un préraphaëlite italien, mais conscient et volontaire, tandis que maints autres préraphaëlites des Indépendants, s'appellent « *cubistes* » ou simplement « *peintres modernes* ». Pour nous entendre, il suffirait peut-être que nous brûlions tous les dictionnaires,

Le livre de Charles Morice est passionnant, surtout en ce qu'il nous fait connaître de la « mentalité » comme on dit et de la sensibilité de ce rêveur grandiloquent.

Si les artistes exposants des Salons d'Automne et d'Hiver sont marqués au fer rouge par Gauguin, leurs critiques assermentés sont les fils spirituels de ce poète symboliste (qui signa de très beaux vers) : âme généreuse, naïve et exaltée d' « humanitaire », de libertaire et de religieux. Charles Morice aura eu toute une descendance d'universitaires critiques d'art, de bolcheviks très doux, d'internationalistes et de nationalistes,

investis et intoxiqués par la peinture dont ils écrivent comme d'une maîtresse qu'ils n'auraient jamais vue en plein jour. De Morice nous est venue la langue spéciale au critique d'art « d'avant-garde », dont le plus étonnant exemple vient de vous être offert par M. Marcel Sembat dans son étude sur Henri Matisse[1], toute ponctuation remplacée par le seul point d'exclamation. *Le don du nouveau, la maîtrise souveraine, c'est que les chefs-d'œuvre de Matisse sont maintenant de parfaits ensembles. Parbleu!... il est assez facile de composer un ensemble, Matisse n'a sacrifié à aucune de ses énergies ; le coup de génie est d'avoir réussi à les discipliner !...*

Je ne crois pas pourtant que Morice eût écrit :

« *Une ronde endiablée fait tourner sur un fond bleu des mouvements roses. A gauche, une grande figure entraîne toute la chaîne ! Quelle ivresse ! Quelle bacchante ! Cette arabesque souveraine, cette courbe empoignante qui va de la tête tournée jusqu'à la hanche saillante et descend le long de la jambe tendue, incarne pour moi le dithyrambe orgiaque où Nietzsche résume l'enthousiasme de la jeune Hellade.* »

De la même façon, j'ai entendu M. Sembat s'emballer sur le président Wilson, sauveur de la Civilisation, le jour où l'Apôtre de la Société des Nations venait de nous dire en anglais des choses si inquiétantes qu'elles ne furent pas traduites dans le compte rendu de la séance du Parlement ; dans le livre de M. Marcel Sembat sur Matisse on regarde la reproduction de la *Musique* où l'on cherche en vain cette représentation de la ronde nietzschéenne qu'y voit l'ancien ministre. Il est des visionnaires dont aucune réalité ne viendra à bout. Et l'on est bien perplexe quand un tempérament de peintre comme celui de Matisse, beaucoup plus sensible, comme tel, que Gauguin et que Van Gogh, quand le coloriste merveilleux des *poissons rouges* se laisse entraîner par de tels impresarii, et roule ses propres couronnes de laurier sur la scène de l'Opéra [2]. Car il faut relater, du moins en quelques mots, cette grandiose manifestation qui fut le triomphe officiel de Matisse, quoique j'aurais plus de plaisir à vous parler de la musique de Stavinsky. Je ne crois pas en effet que nous ayons rien, dans les

1. Un volume publié par la *Nouvelle Revue Française*.
2. A la première du *Chant du Rossignol*.

arts plastiques, qui approche par la perfection de la technique, la ciselure du bijou qu'est la partition recomposée du *Rossignol* ; un art trop fin peut-être, pour l'Opéra, et qui ne passe guère la rampe, par excès de distinction, de bizarrerie voulue.

Le décor de M. Matisse et ses costumes ont l'air d'être une charge trop spirituelle qu'il aurait faite de ses nouveaux tableaux, mais d'autre part, M. Matisse semble avoir plus de gravité que d'ironie, quand il applique sa merveilleuse intelligence pendant des mois pour servir l'art scénique, au détriment de la peinture de chevalet. Si les gens du monde, irrités par les dissonances névralgiques et dentaires de Stravinsky, étaient sur le point de siffler, comme au *Sacre du Printemps*, les gracieuses colorations des costumes soyeux et bonbon de M. Matisse les radoucirent. « Enfin, disaient-ils, nous voici revenus au vieil Opéra. » Le fait est que rien ne surprend l'œil dans cette affaire. M. Matisse a conquis le gratin des abonnés à Paris comme à Londres, s'il a un peu déçu ses confrères, qui s'attendaient à des trouvailles d'audace plus fréquentes. Je dois ajouter qu'il s'est défendu devant moi d'être un homme pour la scène, et nous l'en féliciterions si, d'autre part, il ne dépouillait pas ses tableaux, de plus en plus, de ce qui fait la différence entre un tableau et un décor de théâtre.

Mais, pour finir, et parce que décidément tous les chemins mènent à lui, revenons à Gauguin. Nous avons pensé bien souvent à lui, durant les représentations des ballets russes. Là, comme aux Salons d'Automne et d'Hiver, il semble avoir inspiré la substitution d'un art à un autre, et la démobilisation des moyens techniques. Un peintre de nature morte, comme M. Matisse, ne pourra, croyons-nous, jamais gagner autant qu'il y perdra, en se livrant à cet exercice cérébral.

Depuis que j'ai lu le livre de Charles Morice, qui me rappelle tant de gens et tant de choses, je vois Gauguin partout...

Il y aura bientôt un an de cela, dans nos premières chroniques, nous nous demandions ce que serait l'état d'esprit des jeunes artistes, au lendemain de la guerre ; si des manifestes d'école, autant que des expositions commençaient de nous fournir déjà quelques indications, — aujourd'hui nous sommes

en cela renseignés, autant qu'on peut l'être sur des contemporains. Aussi bien nous parut-il indispensable de participer à la vie des jeunes artistes, même dans ses manifestations les plus outrancières, et, quitte à être blâmé par M. Abel Hermant, qui semble croire que l'importance du cubisme n'a que la proportion que nous lui accordons en parlant de ses adeptes, je les ai suivis d'un œil particulièrement attentif, et, je l'avoue, avec sympathie jusques et y compris « le mouvement Dada » qui est une manière d'être, une attitude d'esprit, plus qu'une esthétique. Je crois avoir été le premier à en approuver le sens politique et social dans la presse parisienne, si bien qu'après m'être vu offrir une collaboration à un grand journal du matin, une première et une seconde chronique que je donnai au directeur, m'en firent écarter, sous prétexte qu'aucun lecteur ne pourrait savoir de quoi j'avais voulu parler. Les « dadaïstes » sont pourtant sincères ; ils crient bien haut à la foule : « Rien ! Rien ! Rien ! » et nient tout en bloc.

M. Tristan Tzara avec sa bande, après une première séance au Salon des Indépendants où les numéros du programme avaient tourné en charges d'atelier, se transporta, dit-on, devant un vaste public populaire, et les conversions se produisirent par douzaines, les adhésions à la minute. Le grand souffle bolchevique, l'esprit nouveau est reconnu là par des ouvriers ingénus. Combien ce mouvement va devenir formidable ! Il faudrait pourtant définir ce qu'est le sens caché du *Dadaïsme*, du cubisme, et de ces diverses formes un peu déconcertantes à première vue qu'a prises la vie intellectuelle, artistique, depuis la guerre, chez une jeunesse victorieuse et si peu vaine de ses victoires qu'elle ne souhaite que de les faire oublier.

J'ai déjà rapporté quelque part, je crois du moins, les propos de certains jeunes hommes, soutenant que : nous étions las de « penser en beauté ». Il faut s'entendre sur cette formule, mais je n'en ai pas ici le loisir et ce serait une étude plutôt de critique littéraire, où MM. Barbusse, Maeterlinck et Duhamel tiendraient le premier plan. Les revues et les journaux français ont certes abusé de la grandiloquence et des poncifs nobles, jusques à dégoûter de l'héroïsme certains héros véritables ; bien plus, il faut reconnaître que la déception est

grande, pour la plupart de ceux à qui l'on avait tant promis, et qui s'attendaient à n'avoir plus, la victoire une fois gagnée, qu'à s'épanouir dans un Eldorado où les découvertes scientifiques, dues à la guerre, et à la guerre appliquées, serviraient enfin à accroître le plaisir sinon le bonheur des hommes, à faire vivre plus intensément, ceux qu'elle n'avait pas détruits.

Nous avons vu, dès après l'armistice, la jeunesse se lancer à nouveau sur les routes, dans des voitures magnifiques, plus rapides et plus confortables qu'avant, « boire » l'obstacle et les kilomètres, s'enivrer de vitesse et de l'usage de leurs ailes retrouvées ; les Salons de l'Automobile, puis de l'Aéronautique furent des triomphes, on entrevoyait déjà un tour du monde à accomplir en quarante-huit heures. Certains partirent; trop vite parvenus à destination, et trop vite de retour, ils se lassèrent d'un sport facile, fatiguant néanmoins et, pour tout dire, la réduction des distances supprime l'intérêt du voyage. L'*intérêt* : voilà ce qui semble partout épuisé et l'on se bat les flancs pour le renouveler.

Un jeune homme très distingué, très cultivé et complètement indépendant, comme je m'étonnais de ne pas le voir reprendre, après la guerre, les travaux de haute spéculation où auparavant il semblait devoir exceller, de si haut m'avouait être retombé si bas, depuis la guerre, à laquelle il s'était dévoué corps et âme, que les mots *Intelligence, Beauté, Culture, Art, Littérature* avec majuscules, lui faisaient lever les épaules de pitié.

Un jour que devant lui je tenais dans mes mains un numéro de je ne sais quel journal où quelque membre du parti de l'Intelligence déclarait la culture française, sous la forme de revues de philosophie et de sciences, menacée par la crise de l'imprimerie, mon jeune ami s'esclaffa de rire : « Tant mieux, dit-il, nous en avons assez ! » et son ironie, son dégoût presque pour les musées (le Louvre venait de rouvrir), pour la littérature qu'il appelait « de Beauté », citant ironiquement les ouvrages de M. Duhamel, son peu de patience — (il est très musicien) — pour la musique de César Franck et de Beethoven, dont on exécutait des morceaux devant nous, le rendait affreusement nerveux et dur dans ses jugements sur tout ouvrage contemporain dont la durée dépassât cinq minutes. J'étais bien près d'être de son avis... mais

il y a tant d'années que je vois et entends de belles choses !

Il me dit encore : « Nous sommes trop pressés pour écouter des discours. Rien ne dure plus : un ménage est vieux au bout d'un an et se rompt comme une passade ; tout est si rapide, comment voulez-vous qu'on écoute une pièce en quatre actes, un opéra, une symphonie de Beethoven? »

J'aime autant vous dire que ces tristes aveux m'étaient susurrés très bas dans un couloir de théâtre, pendant les répétitions du *Bœuf sur le toit*, de M. Jean Cocteau, en qui réside l'esprit de l'époque singulière où nous sommes.

Neuf heures du matin... Une salle vide... M. Éric Satie, dont on a répété trois petites *Pièces montées*, murmure dans sa barbe des choses comiques ou profondes *ad libitum*. Un petit orchestre s'accorde ou *attend*. De respectables vieillards, comme M. Satie et moi-même, se promènent en bras de chemise sur la scène où la moitié d'un décor, un bar peint par M. Dufy, est planté, de travers, naturellement. Ces vieillards charmants sont les clowns Fratellini et le fils Foottit; l'arrière-petite-fille de Chocolat est assise près de moi et de madame le comtesse de Beaumont, organisatrice de ces menus-plaisirs pour le Gratin de la Bienfaisance. On attend. Dans les répétitions on attend beaucoup. On attend les parties de violons de la partition de M. Marius Milhaud. On attend les têtes de carton, les gigantesques têtes tragiques, sinistres et merveilleuses que vont porter, au-dessus de la leur, MM. Fratellini, Foottit fils et le nain de chez Médrano. Elles sont de Fauconnet et de Jean Cocteau; je reconnais là le dessin et la déformation cruelle, si spéciale à l'auteur des « Eugènes ».

M. Auric s'impatiente et fait répéter par l'orchestre l'énorme fox-trot, si compliqué et si discordant, que ce jeune et célèbre compositeur (l'un des six élus de M. Cocteau) a spécialement écrit pour le *Bœuf sur le toit*. Et nous assistons à un spectacle angoissant, la « mise en place » du fox-trot, par M. Jean Cocteau qui, avec sa grâce, son art incomparable, fait les mouvements, corrige ceux de ses interprètes. Ces graves, pénibles, passionnantes répétitions, pour une bouffonnerie macabre, ce qu'on appelle un « sketch » de vingt minutes, c'est par douzaines qu'on les compte. La vie d'une trentaine d'artistes des plus distingués d'aujourd'hui et autant d'amis, de zéla-

teurs, peintres, sculpteurs, poètes, musiciens amateurs et gens du « Gratin révolté », tous les jours, tous les soirs, toutes les nuits, à déjeuner, à goûter, à dîner, à souper, entre Montmartre et Ménilmontant est entièrement prise, divertie, charmée, et éreintée, par le service qu'exige une Muse nouvelle. Muse nouvelle? La Muse du cirque, du morne dancing, de tous ces hauts lieux, selon l'expression biblique, où l'humanité désaxée par un cataclysme universel, frotte sexe contre sexe, balance hanches, vire, solennellement, en une lutte symbolique, muette autour d'une invisible tête de Jokanaan, lequel, dans le bar du *Bœuf sur le toit*, M. Jean Cocteau représente par un policeman américain. Les buveurs de coktails se vengent sur cet agent de police de ce que tout autre breuvage que le lait leur soit interdit.

Muse nouvelle? Cette conception moderne de l'art, de la Beauté et de la Joie ! — si révoltante pour tant d'esprits qui se croient normaux — elle se présente sous la conduite du manager Jean Cocteau, avec une solennité bouffonne dans sa caricature, tristesse des lieux de plaisir, des bars plus spécialement !

Il est déconcertant au premier abord que des musiciens de talent, des artistes créateurs, se livrent à un gaspillage d'esprit dans la parodie, dans l'invention et, comme nous le disions plus haut, ne se quittent que pour dormir, après avoir recréé des scènes entières d'opéras wagnériens, des albums de mélodies de Schumann et jusqu'à des quatuors qu'ils exécutent avec un manche à balai et une chaise, comme des clowns.

Tel est ce qui les amuse pour le moment. En ce dessein paradoxal, mais qu'il est plus commode d'accepter, si l'on veut participer à la vie de ces temps (de révolution, de destruction, ou de reconstruction?) — il faut donc reconnaître deux principes qui apparaîtraient plutôt comme opposés, et auxquels correspondent deux ou trois classes *d'artistes « modernes »*.

Un besoin effréné de jouissance ; l'effet par tous les moyens obtenu, sans règles, hors la loi. Une négation en quelque sorte nihiliste des formes héritées du passé. Une lassitude qui supprime la moitié des gestes et des paroles ou encore une forme d'art, très austère et dépouillée où le créateur, scrupuleux jusqu'à la manie, impitoyable pour lui-même, s'impose des

restrictions et des règles si subtiles, qu'elles restent invisibles le plus souvent dans l'œuvre où elles sont appliquées. L'artiste trop raffiné se fixe des œillères et un caveçon, comme s'il était un cheval de haute école, quand il paraît enfin sur la piste, le col encapuchonné par la martingale qui empêche qu'il ne porte au vent et ne donne de la tête... ce seront quelques pas savants, un travail incompris du public et ne pouvant satisfaire que de rares gens du métier. Les docteurs disputent. Aussi bien, sommes-nous submergés par la critique. Il se fait aujourd'hui autant d'articles, de conférences, de préfaces, qu'il se crée d'œuvres d'art.

Nous croyons qu'en ces deux ou trois classes un peu arbitrairement délimitées par le mauvais géomètre que je suis, un historien pourra, plus tard, classer les ouvrages d'art qu'après la grande guerre auront produits des écrivains, des peintres, des musiciens réunis sous le vocable de « cubistes » ou « modernes », lesquels comportent autant, presque, de tempéraments romantiques, que de classiques.

*
* *

On s'étonne — et on m'en fait grief — de ce que je semble exclusivement préoccupé de mouvements dits d' « avant-garde » dont je serais un peu la dupe. Or, ce qu'il y a d'assez piquant, c'est que ce reproche me vienne presque uniquement de littérateurs qui favorisent les « extrémistes » et n'imprimeraient pas dans leurs revues mon nom, *en tant que* peintre ; ils ne l'impriment pas : 1° par discipline de parti ; 2° par inquiétude, car ils ne sont jamais très sûrs de leurs opinions. Ils se sont si souvent trompés (dans un sens et dans l'autre) !

Comme je ne fais partie d'aucun « groupe », j'ose parler : je cherche dans toutes les « coteries » de droite et de gauche et ne trouve, hélas ! rien qui soit plus intéressant en peinture, que ceux de l'extrême-avant-garde et encore, cela pendant le temps assez court que dure notre surprise.

Je sais bien, mais ne puis encore dire leur nom, des solitaires qui travaillent, loin de « la foule affolante », comme dit Mr. Thomas Hardy, et dont on peut attendre de belles œuvres. Ils en font aujourd'hui, certains depuis longtemps en ont

signé et qui passèrent inaperçues, mais les solitaires sont des naufragés dans notre civilisation, jusqu'au jour où quelque littérateur s'avise de leur présence et la signale avec cette exagération dans les termes, qui impose une « découverte » à l'attention publique. Je connais au moins trois peintres, jeunes encore, en qui je crois distinguer les ouvriers d'une saine renaissance du *métier* de peintre, et qui, sans maniérisme, ont un grand style. Trois, c'est plus que n'en doit à l'Histoire une époque comme la nôtre. Mais je ne distingue nulle part dans la production d'art française qui est incommensurable à celle d'aucun autre siècle, l'équivalent de ce que fut en littérature l'apparition des romans de Marcel Proust. Cette trombe ascendante semble retourner la mer à l'endroit où elle crève, obscurcir le ciel, faire baisser le thermomètre au moment où le phénomène vous surprend sur la paisible plage d'où vous l'observez. De tels ouvrages ne peuvent pas nous laisser indifférents, tel écrivain qu'ils irritent trouve de quoi se nourrir dans ce grenier d'abondance. Un Marcel Proust entre comme un nouveau propriétaire dans une maison longtemps inhabitée et ouvre les fenêtres sur les perspectives d'une vaste terre qu'il va s'agir d'exploiter. Si le style, imitable après tout, d'un Marcel Proust, peut faire école, comme la couleur et la forme d'un Cézanne — mais à Dieu plaise qu'il n'en soit pas de même ! « A la recherche du temps perdu » est un domaine spirituel où plusieurs générations de psychologues, de littérateurs pourront travailler, sans gêner leurs voisins et sans se disputer.

Il n'y a rien de tel, en arts plastiques. Du goût, de l'intelligence, un sens artistique trop répandu, nous l'avons vu, mais de la maîtrise, nulle part, à moins que l'on n'appelle ainsi maintenant le savoir-faire et l'habileté ; et c'est par lassitude des vieilles formules académiques, comme des formules plus récentes de l'antiacadémisme, qu'au milieu d'une foule qui ne voit plus, n'entend plus, ne comprend rien et se gorge d'Art, j'applaudis au « Rien! Rien ! » du manifeste Dada, et à ces phrases :

« *Vous ne comprenez pas, n'est-ce pas, ce que nous faisons. Eh bien, nous le comprenons encore moins. Vous ne comprenez*

pas? Moi non plus, comme c'est triste ! A priori, *c'est-à-dire les yeux fermés, Dada doute de tout : le Doute. Dada doute de tout. Dada est tatou. Tout est Dada. Méfiez-vous de Dada.*

« *Signé :* Aa l'antiphilosophe. »

Quand ils auront tout mis à terre, peut-être reconstruira-t-on quelque monument de pureté et de solidité?

S'ils veulent faire table rase, s'ils n'ont plus aucun respect, ces jeunes hommes, ne serait-ce pas qu'il y a peu d'œuvres, signées par leurs aînés, qu'on puisse sincèrement imposer à leur admiration? Ils n'ont pas de chefs, plus de « patrons » à suivre, et ils ont entendu louer depuis leur naissance et avec le même enthousiasme verbal, les platitudes académiques comme les platitudes « avancées ». A la médiocrité, ils préfèrent leur « Rien, rien, rien ». — Et c'est ainsi que leurs plaisanteries, leurs farces, leur gaîté, se teintent malgré tout de la tristesse des bars, des danses mélancoliques et graves de cette époque lassée, tristesse qu'a si bien exprimée M. Jean Cocteau dans son *Bœuf sur le toit*, pantomime-ballet exécutée par des clowns à têtes gigantesques de carton. Le public, de plus en plus ignorant, ahuri et crédule, est pour ces jeunes audacieux une sorte d'équivalent d'un bouillon de culture pour le savant dans son laboratoire. Comment réagit ce public? Voilà ce qu'il importe de savoir, en l' « expérimentant » dans une salle de théâtre, de concerts, de conférences ou d'exposition. Plus le public « en prendra » et plus les artistes lui « en fourreront... » jusqu'à ce que soit exécutée la grande opération césarienne dont l'urgence n'est pas encore évidente, au dire des chirurgiens. En effet, bien des malades semblent contents, et quoique le rire soit peu sonore, ils rient, on s'amuse beaucoup dans l'hôpital.

Patience ! Patience !

JACQUES-ÉMILE BLANCHE

LE DERNIER ROI DE FRANCE

A PROPOS DE L'ARTICLE DE M. LÉONCE PINGAUD[1]

Dans un curieux article intitulé *Le dernier Roi de France*, M. Léonce Pingaud a publié, le 1er août dernier, dans la *Revue de Paris*, une étude fort intéressante sur le roi Henri V qui porta successivement les noms de duc de Bordeaux et de comte de Chambord.

Mes travaux sur les derniers Bourbons et sur madame la duchesse de Berry m'ont amené à parler longuement, à maintes reprises, des événements survenus à l'époque de la Restauration ; je reviendrai, non sur la naissance de « l'enfant du miracle » ni sur les années de son adolescence, mais sur la dernière partie de sa vie. Mon âge ne me permettait pas d'être mêlé personnellement aux événements de 70 et 71, mais tout mon entourage y joua un rôle plus ou moins important, et ma prime jeunesse a été bercée par les récits de cette attachante période où tant d'amères désillusions devaient succéder à de brillants espoirs !

Il m'est donc possible d'apporter ici quelques éclaircissements ou quelques légères rectifications. Que M. Pingaud veuille bien me permettre de feuilleter avec lui son article sur *Le dernier Roi de France* dont je n'ai eu connaissance que tout récemment.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er août 1919.

KIRCHBERG ET FROHSDORF

Le château de Kirchberg et non Kischberg où résida la famille royale avant de s'établir à Goritz, n'était pas la propriété du duc de Blacas; il appartenait en réalité à Charles X et ce ne fut que plusieurs années après la mort de ce dernier, en 1844, que l'échange de Frohsdorf et de Kirchberg se fit entre la duchesse d'Angoulême et M. de Blacas. Huit ans auparavant M. de Blacas avait acquis comme placement, pour le prix de 175 000 florins, cet ancien domaine des comtes Hoyos, du général Yermolof, marié à la fille du général de La Salle, et celui-ci l'avait lui-même acheté à la princesse Caroline, sœur de Napoléon et veuve du roi Murat, qui y avait résidé plusieurs années sous le nom de comtesse Lippona.

Après la mort du duc d'Angoulême, la duchesse avait désiré s'éloigner de Goritz qui lui rappelait tant de tristes souvenirs; après avoir passé quelques mois à Frohsdorf, mis à la disposition de la famille royale par le duc de Blacas, elle s'en était rendue définitivement propriétaire. On sait que « Frohsdorf » signifie « Village du bonheur »; Dieu sait pourtant que les hôtes augustes de cette résidence n'y ont goûté jamais ni joie ni bonheur. Le domaine n'est pas situé dans la banlieue de Vienne, il se trouve à 50 kilomètres de la capitale autrichienne, tout près de la petite rivière qui sépare le royaume de Hongrie de l'empire d'Autriche, et à deux lieues au sud de la petite ville de Wiener Neustadt.

LES PRÉTENDUS LEGS DE LA DUCHESSE D'ANGOULÊME

Quant à madame la duchesse d'Angoulême, le legs de 900 000 francs de rentes fait par elle dans son testament au duc de Guiche, depuis duc de Gramont, est une légende dénuée de toute espèce de fondement. M. le duc de Gramont et M. le duc de Lesparre, ses fils, ainsi que madame la comtesse de Bryas, m'ont affirmé à moi-même, de la façon la plus formelle, que jamais pareille donation n'avait existé; et, dans la famille de Parme aussi bien que dans la famille de Bourbon, toutes deux héritières de la duchesse d'Angoulême, on m'a donné la même certitude. Lorsque la duchesse d'An-

goulême mourut en 1851, elle était propriétaire de Frohsdorf, et c'est par conséquent chez elle que résidait son neveu pour lequel elle avait un culte et une adoration justifiés! A cette date le prince était déjà marié, et elle savait mieux que personne que sa fortune était médiocre à cause des charges énormes qui lui incombaient! Il est donc impossible de supposer que Marie-Thérèse, dont les revenus ne s'élevaient peut-être pas à un million de rente, ait déshérité son neveu qui était en même temps son roi, au profit du duc de Guiche! M. de Guiche avait bien été, en effet, camarade du duc de Bordeaux avec les trois frères Blacas, Maurice de Foresta, Brissac, Rivière et la Bouillerie; mais, depuis le départ de la famille royale pour l'exil, il ne faisait plus partie de l'intimité de la cour de France.

Si l'on veut trouver l'origine de cette singulière légende, on la trouve, je crois, dans l'ouvrage de M. Turquan sur la fille de Louis XVI. Celui-ci a jugé son héroïne avec une sévérité que ses vertus et ses malheurs auraient dû lui épargner. Au sujet du legs en question, sans oser émettre la supposition que la princesse ait jamais pu manquer à ses devoirs, il a laissé entendre qu'elle avait subi pour la beauté du duc de Guiche une sorte d'entraînement qui expliquerait cette libéralité inattendue! C'est mal connaître cette nature d'élite que de la supposer accessible à un pareil sentiment, mais voici la preuve irrécusable de la fausseté de cette légende: le testament de la duchesse d'Angoulême, extrait des archives de Frohsdorf, a été publié en 1910 par M. François Laurentie sur l'ordre de S. A. R. le prince Don Jaime, et le nom du duc de Guiche n'y est même pas prononcé!

LES NÉGOCIATIONS DU COMTE DE CHAMBORD EN 1871

Il ne peut y avoir aucun doute sur les négociations entamées en 1871 par M. le comte de Chambord en vue du rétablissement de la paix. Celui-ci était alors à Montriant près de Genève, et ce fut le comte Stanislas de Blacas, qui, en qualité de mandataire du prince, s'adressa à la princesse de Sayn-Wittgenstein, intimement liée avec la comtesse Fernand de la

Ferronays, sa cousine germaine. Le mariage de mademoiselle Yvonne de Blacas avec le prince de Wittgenstein avant la déclaration de guerre était venu resserrer encore les liens qui unissaient les deux familles. Russe de naissance, devenue Allemande par son mariage, la princesse avait longuement séjourné en France vers la fin du règne de Louis-Philippe, et elle avait noué à Paris d'étroites relations avec nombre de personnalités considérables, parmi lesquelles on peut citer monseigneur Dupanloup. Mon ami le comte René de Monti m'a raconté qu'il avait souvent porté à Ouchy en 1870 des lettres de M. le comte de Chambord à la princesse Wittgenstein. Ces négociations étaient, est-il besoin de le dire, tout à l'honneur du prince, uniquement préoccupé de l'honneur de son pays et de la grandeur de la France.

Une restauration monarchique, à cette époque, eût été certaine si Henry V s'était prêté aux vues de Bismarck. Le prince était donc parfaitement fondé à déclarer à son neveu, le duc de Parme, quelques années plus tard : « Si j'avais consenti à une cession de territoire, je serais maintenant sur le trône de France ! » Le prince n'avait pu dire en effet : « *Je serais roi de France* », puisqu'il l'était en droit, sinon en réalité, et se considérait comme tel. Du reste, comme le dit M. Pingaud, dès la déclaration de guerre, M. le comte de Chambord s'était transporté en Suisse, où il s'était ménagé toutes sortes de moyens pour passer la frontière française sans être inquiété, et arriver rapidement où son devoir pouvait l'appeler! Des relais étaient organisés ainsi que des étapes discrètes et sûres. Et ces dispositions étaient prises aussi bien sur la frontière de Belgique que sur celle de Suisse ; en Franche-Comté, les Raincourt, Benoit d'Azy et Léonce de Cibeins, étaient des affiliés, mais monseigneur ne mit jamais ces moyens à profit; il ne vint en France que lorsque les lois d'exil eurent été abrogées.

C'est par le chemin de fer qu'il franchit la frontière, traversa Paris et se rendit à Chambord où il publia son fameux manifeste le 5 juillet 1871, malgré les supplications de la plus grande partie de ses partisans. Cette proclamation avait été, on le sait, inspirée par le cardinal Pie, en opposition constante avec la clairvoyance de monseigneur Dupanloup. La question

du drapeau allait écarter définitivement toutes les chances de cette restauration qui semblait si proche : le comte de Chambord déclarait officiellement que l'étendard qui avait flotté sur son berceau ombragerait encore sa tombe et que Henri V n'abandonnerait jamais le drapeau blanc de Henri IV.

LE COMTE DE CHAMBORD ET LE COMTE DE PARIS

Au moment où il quittait Chambord, le prince écrivait au comte de Paris pour ajourner la visite que celui-ci avait demandé à lui rendre à Frohsdorf. Cette entrevue, retardée par la volonté du comte de Chambord désireux d'élucider auparavant avec son cousin certaines questions importantes, ne devait avoir lieu que deux ans plus tard.

Bien des pourparlers stériles et bien des agitations infructueuses en effet, avaient été la préface de la démarche faite le 5 août 1873 par M. le comte de Paris. C'est contre le gré les orléanistes endurcis, que ce dernier prévint lui-même le marquis de Brézé, représentant du comte de Chambord à Paris, de sa décision spontanée d'aller à Frohsdorf présenter ses hommages au chef de la maison de Bourbon. Il le chargeait en même temps de faire connaître au prince ses désirs et ses projets. Dès son arrivée à Vienne, M. le comte de Paris fit parvenir à Frohsdorf par un gentilhomme de sa maison la note ci-après :

M. le comte de Paris pense comme M. le comte de Chambord qu'il faut que la visite projetée ne donne lieu à aucune interprétation erronée.

Il est prêt, en abordant M. le comte de Chambord, à lui déclarer que son intention n'est pas seulement de saluer le chef de la maison de Bourbon, mais bien de reconnaître le principe dont M. le comte de Chambord est le représentant. Il souhaite que la France cherche son salut dans ce principe, et vient auprès de M. le comte de Chambord pour lui donner l'assurance qu'il ne rencontrera aucun compétiteur parmi les membres de sa famille.

Le comte de Vanssay fut envoyé de Frohsdorf à Vienne pour prévenir M. le comte de Paris que M. le comte de Chambord jugeait préférable qu'aucune question politique ne fût abordée entre eux à cette première entrevue, et ce fut également l'avis de M. le comte de Paris. La question de la décla-

ration à faire en abordant Henri V fut ensuite agitée, et le comte Henri de Vanssay, sous réserve de l'acceptation de M. le comte de Chambord, adopta la rédaction de la note suivante écrite de la main de M. le comte de Paris :

Je viens vous rendre une visite que je souhaite vous faire depuis longtemps. Je viens en mon nom, et au nom de tous les membres de ma famille, vous présenter nos respectueux hommages, non seulement comme au chef de notre maison, mais encore comme au seul représentant du principe monarchique en France. Je souhaite qu'un jour vienne où la nation française comprenne que son salut est dans ce principe; si jamais elle exprime sa volonté de recourir à la monarchie, nulle compétition au trône ne s'élèvera dans notre famille.

Le comte Henri de Vanssay revint de Vienne à Frohsdorf pour soumettre ce qui précède au roi qui n'y fit pas d'objection. Le soir même, Vanssay repartait pour Vienne et avisait M. le comte de Paris que son auguste cousin le recevrait le lendemain.

En abordant M. le comte de Chambord, M. le comte de Paris fit, selon ses engagements, la déclaration qui précède à très haute voix. Mais Henri V ne le laissa pas achever le discours convenu, et lui tendant les bras, il l'embrassa affectueusement. Cette scène émouvante se passait devant toute la maison du prince, alors en service à Frohsdorf, et en présence des gentilshommes qui accompagnaient M. le comte de Paris. Et le témoin oculaire qui me faisait le récit de cette impressionnante entrevue, ajoutait avec une émotion communicative : « Mon cœur bat encore au souvenir de tant d'espérances déçues ! »

A part quelques menus détails, le tableau tracé par M. Pingaud est absolument exact. Mais il est un point d'histoire cependant sur lequel nous différons entièrement d'opinion et auquel j'attache, je l'avoue, une très grande importance, car la version de M. Pingaud diminuerait singulièrement, à mon sens, la grande figure de Henri V, dont ses adversaires eux-mêmes n'ont jamais contesté la droiture, la franchise et la loyauté.

M. Pingaud raconte, en effet, que quelques jours avant l'entrevue de Frohsdorf, et bien que les termes de la déclaration du comte de Paris eussent été formellement convenus préalablement de part et d'autre, celui-ci, à son arrivée à

Vienne, aurait demandé à modifier certaines phrases, proposait un autre libellé. Admettre cette concession aurait semblé impossible à M. le comte de Chambord, qui, pour résoudre la difficulté, s'était borné à inviter son cousin à se rendre à Frohsdorf. Celui-ci se serait empressé de répondre à un appel qu'il pouvait prendre pour un acquiescement et, en abordant son auguste parent, aurait prononcé la première partie de sa solennelle déclaration. Mais, avant qu'il fût arrivé au deuxième paragraphe resté en litige, Henri V l'aurait interrompu en lui ouvrant les bras pour le serrer sur son cœur, sans lui laisser le temps de prononcer la phrase qu'il avait demandé à modifier à la dernière heure.

Tous ceux qui ont eu l'honneur de connaître M. le comte de Chambord répugneront à croire à une pareille légende; un semblable stratagème était indigne de son caractère et personne ne pourra croire que Henri V ait usé jamais de procédés tortueux ou de compromissions douteuses.

Il est de toute évidence que la bonne foi de M. Pingaud a été surprise ; en interrompant au milieu de son discours M. le comte de Paris pour lui ouvrir les bras. M. le comte de Chambord n'avait eu d'autre but que d'abréger pour son cousin la durée d'une démarche qui, malgré sa sincérité, devait coûter à son amour-propre; et il n'a obéi qu'à une pensée d'infinie délicatesse et de conciliante générosité.

LE COMTE DE CHAMBORD EN FRANCE

Quand, pendant l'automne de 1873, M. le comte de Chambord vint à Versailles, ce fut le comte René de Monti qui reçut la mission d'aller de Paris au-devant de lui, à Bâle où il séjournait incognito depuis quelques jours. Il avait eu le soin de retenir préalablement en gare de Bâle, à l'express du soir pour Paris, deux compartiments où prirent place le prince, le comte Édouard de Monti de Rezé, le comte Stanislas de Blacas, le comte Henri de Vanssay, le comte René de Monti et trois serviteurs au nombre desquels le premier valet de chambre Ferdinand Obry, dit Charlemagne. M. le comte de Chambord était vêtu d'un complet gris foncé, uni, avec un

chapeau melon noir; de la main droite il portait une canne à bec de corbin, et de la main gauche un petit sac noir. Il descendit à cinq heures du matin à la gare de l'Est, sans aucune espèce de déguisement, et M. Pingaud a été absolument trompé lorsqu'on lui a dépeint le prince, travesti en valet de chambre, « toussant et crachant comme un vieillard cacochyme, et semblant guider M. de Monti ». M. le comte de Chambord n'eût jamais consenti à se prêter à de semblables comédies.

Le prince, se séparant de sa suite, se dirigea vers la sortie où l'attendait le comte de Sainte-Suzanne. Dans la cour de la gare se trouvait un landau commandé rue Basse-du-Rempart; le valet de chambre Charlemagne monta sur le siège, et la voiture se rendit directement à Versailles en traversant Paris par les Champs-Élysées, le bois de Boulogne, Bagatelle et Saint-Cloud.

Quant à l'histoire du banc du bois de Boulogne portant, écrit à la craie par quelque passant, les mots « Vive Henri V », je crois qu'on peut la regarder comme purement fantaisiste, car personne dans l'entourage du prince n'en avait eu connaissance. Ce qui est certain c'est que, arrivé devant les ruines du château de Saint-Cloud, le prince descendit de voiture et voulut revoir les abords du palais où s'était écoulée une partie de son enfance. Il contempla mélancoliquement ces pierres calcinées et ces voûtes effondrées qui évoquaient pour lui de si lointains et émouvants souvenirs; puis il s'engagea dans le parc, témoin jadis de ses jeux et de ses promenades, cherchant à retrouver dans le dédale des nombreuses allées un sentier qui autrefois lui avait été familier! Arrivé devant une petite porte qui s'ouvrait discrètement dans le mur d'enceinte du parc royal, le prince s'arrêta. Cet huis vermoulu qui disparaissait à demi sous le feuillage et les herbes folles, s'était entr'ouvert bien souvent autrefois pour lui et ses jeunes amis qui profitaient de cette mystérieuse issue pour gagner la campagne et accomplir quelque joyeuse escapade. Sans doute Grammont, Brissac, Blacas, Foresta, Rivière, Damas, tous ceux qu'il avait aimés et qui avaient compté parmi ses fidèles, passaient successivement devant ses yeux... Devant la petite porte abandonnée qu'il n'avait pas franchie depuis près d'un demi-siècle,

celui qui avait été le duc de Bordeaux resta quelque temps silencieux et immobile, et ce fut à pas lents, sans prononcer une parole, qu'il regagna sa voiture... L'heure du déjeuner était venue lorsqu'il arriva rue Saint-Louis chez le comte de Vanssay dont l'hôtel avait été préparé pour cette royale visite.

En passant devant le fameux balcon du château où avait paru aux journées d'octobre Louis XVI et sa famille, M. Pingaud raconte que le prince se laissa emporter par l'indignation que soulevaient en lui ces tragiques souvenirs : « C'est sous ce balcon, se serait-il écrié, que mon grand-oncle a reçu les derniers outrages en face du drapeau tricolore, et j'accepterais ce drapeau ! Jamais ! »

Je ne sais si M. le comte de Chambord prononça la phrase que lui prête M. Pingaud, mais nous pouvons être assurés qu'elle n'avait jamais cessé d'être dans son cœur !

Il me paraît beaucoup moins certain qu'en passant devant la préfecture de Versailles le prince se soit rejeté avec dégoût au fond de sa voiture à la vue du drapeau tricolore flottant sur la façade du monument. S'il restait fidèle à l'étendard blanc de Henri IV, ce n'était pas une raison pour qu'il manifestât vis-à-vis du drapeau tricolore des sentiments aussi violents d'aversion ou d'horreur !

Pour le reste, on sait à la suite de quelle cruelle désillusion le comte de Chambord reprit le chemin de l'exil, et il n'est rien à ajouter au récit de M. Pingaud.

LA QUESTION DES TRAITÉS D'UTRECHT

On a beaucoup discuté sur l'opinion de Henri V au sujet des traités d'Utrecht, et ceux qui auraient voulu lui donner pour successeur un Bourbon d'Espagne ont essayé de prétendre qu'il ne reconnaissait pas comme valables les formelles et solennelles renonciations de Philippe en 1712 et 1713 pour lui et ses descendants à la couronne de France ! M. Pingaud ajoute qu'on ne connaît de lui aucune déclaration à ce sujet.

Tel n'est pas mon sentiment ; je crois, au contraire, que

jamais, dans aucune circonstance, le prince n'en a contesté la validité, et je veux, à l'appui de ce que j'avance, rapporter un fait qui me paraît concluant.

J'ai eu l'occasion, ce printemps, de déjeuner dans une maison amie avec M. Siméon, ancien précepteur des enfants de madame la duchesse de Parme (sœur de M. le comte de Chambord) et en particulier du feu duc Robert dont il a dirigé pendant six années l'éducation à Wartegg et Frohsdorf. Or, voici la déclaration qu'il m'a faite en présence d'un témoin :

Pour s'acquitter de ses fonctions de précepteur, il avait souvent à traiter avec ses élèves des questions un peu délicates, et, un jour, avant de parler aux jeunes princes des traités d'Utrecht, il avait voulu prendre l'avis de M. le comte de Chambord. « Avant de faire votre cours à mes neveux, lui répondit monseigneur, parlez de cette question avec M. de Circourt ; c'est un esprit éclairé, sans aucun parti pris, qui connaît l'histoire mieux que personne ! » M. Siméon obéit et après avoir causé avec M. de Circourt, il vint déclarer avec une entière franchise au prince que les traités lui paraissaient d'une validité incontestable : « Sans doute, riposta le prince, reste à savoir s'ils n'auraient pu être revisés un peu plus tard, puisqu'on a déjà protesté sous Louis XV contre leur validité. En tout cas, le moment semblerait mal venu pour soulever cette question ! Faites votre leçon selon votre sentiment, et j'y assisterai. »

Le lendemain, M. Siméon fit son cours au duc Robert et à Mademoiselle (la future grande-duchesse de Toscane), suivant ses convictions, et M. le comte de Chambord y donna sa complète approbation. « C'est donc à tort, ajouta M. Siméon, que monseigneur Curé et le père Bôle ont déclaré que le prince était opposé à la validité des traités d'Utrecht ! »

M. Siméon est aujourd'hui âgé de plus de quatre-vingt-six ans, et sa mémoire a gardé toute sa précision et sa netteté; son témoignage ne saurait donc être mis en doute. Mais, si l'opinion de Henri V à cet égard était inébranlable, il n'entendait point cesser de s'en tenir à la logique du principe qu'il représentait, à savoir qu'il n'avait, en raison de ce principe même, aucun

droit à désigner son successeur ; cette succession s'établissant d'elle-même, automatiquement, soit qu'il fût roi en exil, soit qu'il occupât le trône de France !

Toutefois, l'on peut bien considérer à juste titre les longues négociations qui servirent de préface à la venue de M. le comte de Paris à Frohsdorf, comme une reconnaissance tacite des droits de ce dernier qui s'était engagé, pour lui et pour les siens, à reprendre rang dans la famille royale. Et, pour fortifier encore ce qui précède, je me permets d'ajouter que jamais M. le comte de Chambord n'a laissé supposer à qui que ce soit, même pas à ses neveux propres, que le comte de Paris ne fût pas son héritier politique.

Dans une étude historique très documentée sur le général de Charrette, publiée par Jacques de la Faye il y a quelques années, on lit que monseigneur le duc de Parme, lors des obsèques de Henri V, avait formellement consenti à céder la place au premier rang à M. le comte de Paris, mais l'intervention de madame la comtesse de Chambord annula les dispositions bien françaises prises par le comte Stanislas de Blacas. Or madame la comtesse de Chambord excédait singulièrement ses droits en agissant ainsi. Son époux était le roi légitime, il avait toujours revendiqué ses droits, et de ce fait il appartenait seulement aux royalistes de régler les prérogatives de la maison de France aux obsèques de son chef. C'est donc avec beaucoup de raison que la majorité du parti royaliste blâma l'attitude de madame la comtesse de Chambord.

M. Pingaud[1] me permettra-t-il de lui signaler une légère erreur concernant le comte Hector Lucchesi Palli? Le second mari de madame la duchesse de Berry n'avait jamais été chambellan du duc de Parme, et appartenait à une illustre famille sicilienne qui avait jadis régné à Lucques au temps de Désiré, roi des Lombards. Il occupait un poste diplomatique en Hollande au moment où la princesse se décida à rendre publique sa nouvelle union célébrée secrètement à Rome le 14 décembre 1831.

1. Il est presque superflu de relever ici un lapsus échappé à M. Pingaud au sujet d'une date : M. le comte de Chambord étant mort au mois d'août 1883, n'a pu être atteint en 1884 par la maladie qui devait l'emporter.

CHAMBORD

Quant à la question de Chambord, c'est une erreur de croire que le célèbre château de François Ier a été offert au duc de Bordeaux lors de sa naissance à l'aide d'une souscription nationale, organisée sous le contrôle de l'État.

C'est à une initiative purement privée que ce projet dut sa réalisation, et M. de Calonne qui avait voulu sauver des mains de la bande noire le chef-d'œuvre de François Ier en l'offrant à l'enfant du miracle eut grand'peine à obtenir l'autorisation de Louis XVIII qui craignait d'imposer à son petit-neveu une trop lourde charge.

Trois gros registres in-folio reliés en maroquin rouge, qui sont actuellement entre les mains des possesseurs du domaine, contiennent les signatures authentiques de tous les donataires. Cette merveilleuse construction n'a jamais été laissée à l'abandon par M. le comte de Chambord qui employait tous les revenus du domaine à l'entretenir, et monseigneur le duc de Parme, son neveu et son héritier, consacrait chaque année des sommes considérables à le restaurer. A la mort de Mgr. le duc de Parme, ses enfants ont continué ces pieuses traditions et jusqu'au printemps de 1915 des travaux importants ont été effectués chaque année. A cette date, une ordonnance du président du tribunal de Blois a placé sous séquestre le domaine resté indivis entre les enfants et les petits-enfants issus des deux unions de Mgr. le duc de Parme. Quelques-uns d'entre eux , en effet, se trouvaient par suite de leur mariage ou celui de leur mère appartenir à des nationalités belligérantes. L'État est donc devenu administrateur temporaire de Chambord. Je n'ai pas pénétré dans le château depuis 1914, mais je veux espérer que les inquiétudes de M. Pingaud sur l'abandon et le délabrement de Chambord ne sont heureusement pas fondées (page 620) et que le séquestre, conscient de ses responsabilités vis-à-vis de ce merveilleux bijou de la Renaissance, nous le conservera intact dans toute sa majesté et toute sa splendeur.

LE VICOMTE DE REISET

DANS LES TÉNÈBRES[1]

XIX

Cette évocation des anciens jours avait, semblait-il, ravivé l'amitié des deux jeunes gens. Comme jadis, ne pouvant plus, prétendait-il, se passer de son camarade, le jeune capitaine fréquentait assidûment chez les Carpineto. De bon matin, il renouvelait les appels sonores sous les fenêtres, il multipliait les courses en barques, les excursions à travers le pays.

L'impétuosité de cette bruyante affection étourdissait Edoardo ; il établissait des comparaisons entre les précédentes périodes de retour durant lesquelles Giorgio, chargé d'occupations, ne lui avait jamais tenu aussi fidèlement compagnie. Il s'empressait, inconsciemment, d'éloigner Caterina dès le premier signal annonçant l'arrivée de son ami et il organisait à son tour une promenade à deux, comme autrefois.

Ils erraient dans les sentiers escarpés de la Castellana, parfumés par la menthe et le thym ; ils longeaient la plage en contemplant les aspects variés de la mer, leur terrible et adorée voisine ; mais, aussitôt que Falconi se sentait pris de mélancolie, il s'empressait de fredonner une chanson de bord ou de héler les barques lointaines.

A la longue, la lassitude envahit Edoardo ; il en vint à désirer les jours où, Giorgio absent, la maison entière semblait

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 avril 1920.

se recueillir pour écouter la voix de Caterina et le léger bruit de son pas souple et rythmé. Même, la présence du marin finit par lui être insupportable à certaines heures. Le passé s'évanouissait. Avait-il vraiment existé? Et si ce passé avait cependant existé, avait-il le droit de s'imposer au doux présent et de le troubler?

Il n'y avait plus, entre les deux compagnons d'enfance, identification de goûts, d'habitudes. L'aveugle ne souhaitait plus d'être emporté par un navire dans des voyages hasardeux à travers les océans, non ; sur la terre natale, sa maison lui suffisait ; c'était le refuge pour son corps privé de lumière, pour son âme assoiffée d'idéal et il prévoyait qu'il défendrait avec âpreté cet asile contre tout envahisseur.

Il devint soupçonneux. Lorsque Giorgio et Caterina se trouvaient réunis auprès de lui sans parler, il se demandait : « A quoi pensent-ils? Pourquoi se taisent-ils? Est-ce qu'ils se sourient? » Il essaya de lutter contre cette jalousie naissante ; puis, il se laissa glisser à la volupté amère d'une souffrance imprécise qu'il exprimait en de douloureux soliloques.

Sa cousine n'était plus, pour lui, la créature d'exception créée par son imagination : la ruine paternelle l'avait humanisée et maintenant, la familiarité joyeuse qu'elle acceptait de Giorgio la faisait descendre de son piédestal. Au fur et à mesure qu'il se pénétrait de la réalité de cette métamorphose, sa malheureuse passion s'accroissait et, quittant les régions éthérées, descendait sur la terre, frémissante de désirs nouveaux.

Un matin, Marina et sa nièce étant sorties, il s'arrêta sur le seuil entr'ouvert de la chambre de sa cousine et respira avidement le parfum subtil qui s'en dégageait. Tout à coup, il exhala en sanglots son triste amour inavoué : « Caterina ! Caterina ! » gémissait-il le cœur battant à rompre dans la poitrine. Un léger bruit le tira de cette crise et il s'enfuit à tâtons, comme un coupable.

Donc, il avait fallu la présence d'un autre jeune homme dans la villa pour éclairer l'aveugle sur la nature et la grandeur du sentiment que lui inspirait sa cousine ; et dans le trouble causé par cette découverte, il osa se comparer à son rival présumé, mettre en parallèle la supériorité intellectuelle

et la supériorité physique. Il se répétait sans relâche : « Giorgio fera-t-il à Caterina le don absolu de son être et de sa fortune, don auquel je suis résolu? » Il ne retrouvait la cruelle lucidité, l'intégrité de son jugement que durant les interminables nuits d'insomnie; son audace, alors, s'évanouissait et, sans pitié pour lui-même, il se flagellait mentalement, il ceignait son esprit d'un cilice expiatoire. Il répétait :

— Mais à quoi puis-je prétendre? Moi ! Moi !... l'infirme! Si la bien-aimée devinait ma folie, en quelle horreur ne me tiendrait-elle pas? Comme je lui paraîtrais ridicule, à elle et à tous les autres !...

Il croyait ouïr les éclats d'une hilarité énorme : tout Fezzano riait... et Giorgio, l'ami de toujours, pourquoi riait-il plus fort que les autres?

Et fiévreux, haletant, envahi par l'amère désespérance, il se révoltait contre le destin qui l'avait condamné à la vie sans l'amour.

XX

« ... Le vieux seigneur n'allait pas, avec de joyeuses démonstrations, à la rencontre de son neveu... »

Ainsi lisait Caterina, à haute voix, madame Marina lui ayant cédé son rôle de lectrice.

Par les après-midi torrides, les deux jeunes Carpineto s'installaient sur la terrasse, à l'ombre des chênes, et les personnages de Walter Scott revivaient dans l'air chargé des senteurs pénétrantes du basilic et du romarin.

Elle lisait posément, sans exagérer les intonations, avec une régularité berceuse; lui, plongé dans une muette extase, se grisait de l'harmonie du timbre, des intonations mélodieuses et caressantes.

Tout à coup, ayant saisi une légère hésitation provenant sans doute d'une distraction extérieure, il pâlit et conjectura :

« C'est *Lui* ! Pourquoi se trouble-t-elle? »

En effet, c'était *Lui*, Giorgio Falconi, dont la tête aux cheveux drus, taillés en brosse, apparaissait au bout du sentier.

— Ne vous dérangez pas, — cria-t-il de loin, — continuez, cousine ; je vais vous écouter avec plaisir.

— Dois-je vraiment continuer, Edoardo? — interrogea la jeune fille.

— Non ! — répondit l'aveugle à qui le claquement du livre qui se fermait donna une seconde de maligne satisfaction.

Giorgio, à peine assis, sans aucun préambule, demanda joyeusement :

— Cousine, que peut bien contenir le paquet que j'apporte?

— Ah ! je ne suis pas une devineresse...

— Mais, vous êtes cependant une fée, — riposta-t-il avec empressement... — Une... deux... trois... Eh bien ! vous ne trouvez pas... non... Sachez que c'est un cadeau pour vous.

Elle jeta un léger « Oh ! » de surprise.

— Vous avez donc oublié ma promesse?... Voici, — continua-t-il, — l'étoffe offerte pour remplacer la robe que j'ai si maladroitement détériorée.

Et, amusé par la juvénile curiosité peinte dans les grands yeux de la Génoise, il délia un à un, sans se hâter, les cordons qui retenaient l'enveloppe.

— Santa Maria ! que c'est beau ! — s'exclama Caterina.

— Allons, je suis vraiment content... J'ai du goût, n'est-ce pas? J'ai acheté ce tissu à Constantinople. Remarquez la finesse de la trame.

— Je ne saurai que faire de cette merveille, — déclara la jeune fille, avec simplicité.

— Vous en ferez un vêtement de sultane.

— Mais je ne suis pas une sultane. Non, non ! cette emplette n'a pas été faite à mon intention, je ne dois pas l'accepter.

Un frémissement agita l'aveugle : « Si elle refusait ! Si elle pouvait refuser ! »

— Pourquoi dites-vous que cette acquisition ne vous était pas destinée? Apprenez que, lorsque les marins trouvent une chose rare de par le monde, ils l'emportent dans leur coffre et plus tard la déposent aux pieds de quelque gracieuse cousine... Vous souriez... Acceptez... Voyez la richesse de l'étoffe, son travail arachnéen ; elle pourrait vêtir deux femmes et elle tient toute dans mes mains fermées !

Caterina hésitait encore.

Mentalement, l'aveugle lui ordonnait de refuser. Brusquement, au contact de cet objet souple et moelleux, il tressaillit comme sous le frôlement d'une peau visqueuse de reptile et il dut faire un violent effort sur lui-même pour résister à la tentation de lacérer avec ses ongles l'odieux présent.

— Un bon mouvement, cousine ! — suppliait Giorgio Falconi.

— Que me conseillez-vous, Edoardo?

— Agissez selon votre désir, — balbutia péniblement l'infortuné jeune homme.

— Donc?

— Donc... j'accepte... merci.

— Ah ! ce n'est pas sans peine, — lança triomphalement Falconi.

Edoardo, qui suffoquait de déception, se leva, traversa lentement la terrasse et rentra dans la maison. Il songeait que ce voile oriental si précieusement ouvragé, si perfidement parfumé, en s'enroulant autour du corps de Caterina, évoquerait l'image du donateur.

Après avoir vainement attendu le retour de l'aveugle, la jeune fille et le capitaine Falconi rentrèrent à leur tour. Madame Carpineto leur annonça que son fils, fatigué, s'était couché avant le dîner.

La nuit venait, Rosa allumait les lampes.

— Tante Marina, — dit Giorgio, qui nommait parfois ainsi par affection la mère de son ami, — tante Marina, faisons quelques parties de cartes ; si vous avez de l'argent à perdre, *mettez-le à l'air.*

Le jeu de cartes était la seule faiblesse de madame Carpineto ; de loin en loin, le vieux curé en soutane rapiécée et poudrée de tabac, suivi de deux ou trois fidèles amis, montait à la villa et, tout en goûtant le fameux vin de Montepulciano apporté par la servante, la soirée s'écoulait au milieu des discussions animées soulevées par les gains ou les pertes.

Elle ne résistait jamais à la tentation :

— Nous jouerons seulement deux parties, pas davantage, — répondit-elle.

C'était sa phrase habituelle ; mais son partenaire n'igno-

rait pas que par tacite consentement elle laisserait les parties se multiplier sans interruption.

— Et vous, cousine, ne jouez-vous pas?

— Non, je n'en ai nulle envie, excusez-moi.

Caterina, ayant posé sur le bahut, entre les coquillages et les fleurs de corail le riche cadeau, considérait la porte close de la chambre d'Edoardo, avec une pointe de mélancolie.

La tête rigidement enfoncée dans l'oreiller, l'aveugle gisait sur son lit, inerte et misérable loque humaine. Un désenchantement profond avait surgi en lui : il était jaloux !

Il haïssait la voix de l'ami d'enfance ; il haïssait le pas décidé qui parcourait en conquérant l'ancienne maison ; il haïssait les mains rugueuses et robustes qui, avec une provocante ostentation, de force protectrice, étreignaient les siennes, blanches et débiles.

Le bruit des joueurs dans la salle voisine le tira de sa prostration. L'oreille tendue, il percevait le posé sec et rapide-des cartes sur la table ; les paroles échangées entre les joueurs, les recommandations de madame Carpineto :

— Tiens-toi tranquille, Giorgio, ne ris pas si fort, parle bas, *il* dort !

Il distinguait les allées et venues de Caterina autour de la table... sans nul doute, elle s'arrêtait auprès du jeune marin, car sa tante lui recommandait gaiement :

— Voyons, chère, ne lui donne pas de conseils, laisse-le manœuvrer à sa guise.

Et comme Falconi s'appliquait à rire en sourdine, Edoardo songea douloureusement :

« Mon absence n'entame pas leur amusement ; c'est pour moi qu'ils étouffent les éclats de leur gaieté ; ils craignent de m'éveiller !... Il me semble que je suis mort et que mon esprit invisible épie leurs discours et leurs rires... seulement, si j'étais mort réellement, Giorgio, joyeux, ne se contraindrait plus, Caterina lui donnerait des conseils sans la crainte d'être entendue et ma pauvre maman ne supplierait pas : « Parle à voix basse ! Il dort ! »

Alors, il murmura, excédé de lutter contre lui-même.

— Néanmoins, il vaudrait mieux être mort !

XXI

Désormais le drame intérieur suivait chez Edoardo son progressif et fatal développement ; les menus faits prenaient pour lui une gravité inouïe ; la moindre parole imprévue acquérait une signification douloureuse. Il finit par considérer ceux qui l'approchaient comme des ennemis ligués pour le tromper.

La présence de Giorgio l'irritait, son absence l'inquiétait. Il supposait que le jeune marin, à chacune de ses visites, au lieu de franchir immédiatement la grille, s'attardait sur le sentier, dans la contemplation de Caterina penchée à sa fenêtre ou lisant sur la terrasse; la certitude de la passion de Giorgio pour la jeune fille s'enracina dans son esprit, et, pour le soutenir dans ce tourment incessant, il n'avait qu'un seul espoir : son idéale cousine ne pouvait aimer d'amour le bruyant et trivial Falconi ! Ce doute n'empêchait pas l'éclosion de terribles colères mentales à propos d'un mot, d'une intonation ; la crise passée, il éprouvait un sentiment complexe de honte et de regret jusqu'au nouvel accès provoqué par l'incident le plus minime, le plus inoffensif.

Dans ces alternatives de suspicion et de confiance, sa santé s'altérait. Il se plaignait de suffocations, de maux de tête, mais il ne soufflait mot de sa souffrance morale, car il avait appris à redouter la force mystérieuse — supérieure à celle de sa volonté — qui ferait jaillir de ses lèvres le double aveu de son amour et de sa jalousie.

Un jour, madame Carpineto, étant allée de bonne heure à la Spezia, laissa sa nièce et Rosa à la maison. Vers le milieu de la matinée, Edoardo les appela ; ne recevant aucune réponse, il les chercha ; les mains tendues, il parcourut toutes les pièces de la demeure ; toujours, partout, le silence. Impatienté, il se pencha à une fenêtre et cria nerveusement :

— Caterina ! Caterina !

Dans l'air calme, un écho moqueur répéta : « Caterina ! Caterina ! »

Alors, comme il eût clamé « au secours » à pleins poumons, il réclama :

— Luigino ! Luigino !

Le fils de Rosa qui somnolait dans la cuisine se leva en sursaut et accourut, effrayé :

— Êtes-vous malade, signor Edoardo?

— Non... mais vous m'abandonnez tous ! Vous me laissez seul, absolument seul !... Personne ne s'inquiète de moi... Je veux sortir ; accompagne-moi.

Quand ils furent dehors, il commanda en tenaillant de sa main l'épaule de l'adolescent :

— Regarde autour de nous. Vois-tu quelqu'un?

— Non.

— Regarde bien... parmi les oliviers, regarde...

— Je ne vois personne.

— Eh bien ! cours et entraîne-moi.

Le sentier se repliait sur lui-même ; à chaque courbe l'aveugle s'arrêtait, posait la même question :

— Vois-tu quelqu'un?

— Personne, signor.

Ne pouvant celer plus longtemps son anxiété, tout en roulant ses pupilles mortes de côté et d'autre, il jeta dans le bruissement des feuillages qui dépassaient les murs de clôture, le nom de :

— Caterina ! Caterina !

Edoardo pensait « *Ils* se promènent sur la plage, *Il* l'aura entraînée ! »

Toujours accroché à l'épaule de Luigino, ils parvinrent à la grande rue; elle était déserte; dans le lointain, les roues d'un chariot grinçaient.

— Eh bien? — interrogea Edoardo.

— Rien, signor.

Ils traversèrent la chaussée, prirent une ruelle qui descendait vers la mer.

« Peut-être, supposait l'aveugle, dont les tempes battaient à coups pressés, cachés par un mur ou une haie, se moquent-ils de moi, tout à leur aise... ah ! les hypocrites, les lâches menteurs... ils m'entendront... je leur dirai... »

Il aurait voulu, ne sachant exactement ce qu'il pourrait leur dire, avoir le courage de retourner en arrière et malgré

lui il continuait le chemin de son calvaire, en répétant sans relâche :

— Caterina ! Caterina !...

— Ah !... voici la signorina ! — cria triomphalement Luigino.

— Est-elle seule? — questionna le jeune homme, blêmi par l'angoisse.

— Non, elle est avec ma mère, signor.

— Ah ! elle est avec ta mère ; elle est avec Rosa ! — balbutia-t-il.

Et la sensation de joie qu'il éprouva fut si intense qu'il dut s'arrêter, les jambes brisées, afin de respirer longuement pour retrouver du calme.

Les deux femmes gravissaient la côte. Au bout de quelques minutes les groupes se trouvèrent réunis. La jeune fille expliqua :

— Nous avons vu, de la terrasse, rentrer les barques de pêche et nous sommes allées acheter du poisson. Voici des trigles, des rougets, des mulets, encore vivants, qui se débattent dans le panier de Rosa.

— Votre absence m'a effrayé ! — dit l'aveugle pour excuser son trouble. — Je vous ai cherchées toutes les deux, partout ; je vous ai appelées sans obtenir de réponse... j'ai craint un accident, et nous nous sommes mis à votre recherche.

Il avait pris le bras de sa cousine et, confus, repentant, il luttait contre le désir de confesser son doute injurieux et d'en implorer le pardon. Mais, à peine rentré à la villa, il se glissa furtivement dans la cuisine et demanda à la servante :

— As-tu rencontré Giorgio, tout à l'heure?

— Non, signor Edoardo. Vous avez donc oublié que le capitaine doit passer la semaine à Portovenere, chez son oncle.

C'était exact. L'aveugle avait même oublié l'invitation, faite par Giorgio Falconi aux trois Carpineto, de venir passer une journée auprès de lui ; invitation que madame Marina avait acceptée dans le but de distraire sa nièce. Aussi, pour se punir de son acte ridicule d'inquisition, décida-t-il que cette excursion s'effectuerait le lendemain.

Rechercher volontairement la présence de son rival, n'était-ce pas le seul sacrifice expiatoire vraiment digne d'être offert à la bien-aimée?

XXII

Le lendemain matin la mer était mauvaise et madame Marina, après avoir observé les nuages cendrés et déchiquetés traversés de lueurs d'un vert métallique, déclara :

— Mes enfants, le temps nous menace d'un orage, remettons cette promenade.

Edoardo ne l'entendait pas ainsi ; il aimait la mer démontée, car, disait-il, « la mer calme est muette ; son silence la cèle à ceux qui, hélas ! ne peuvent la voir ».

— Maman, nous sommes attendus, il faut tenir notre promesse.

— Par les journées de bourrasque, Portovenere est humide; nous irions chercher un rhume.

— Oh ! maîtresse, l'humidité du golfe n'enrhume jamais ! — fit observer Luigino qui, debout sur le seuil de la cuisine, guettait l'ordre de préparer l'embarcation.

— Ton intervention est inutile, d'autant plus que nous n'irions pas en barque à Portovenere, aujourd'hui, — expliqua madame Carpineto en souriant avec malice.

— Comment? La signora aurait peur avec moi? — s'écria le jeune garçon froissé dans son amour-propre de matelot. — Suis-je donc incapable de manœuvrer par cette petite marée?

— N'insiste pas ; nous n'irons pas en barque et tu resteras à la villa avec ta mère, tu as compris?

Interloqué, Luigino se retira.

— Et vous, cousine, que vous plaît-il de faire? — demanda Edoardo, rendu soupçonneux par le mutisme de Caterina.

— Je ferai ce que ma tante et vous déciderez, — répondit-elle gracieusement.

Madame Marina finit par céder, selon son habitude, à la volonté de son fils ; elle reconnut qu'en prenant des précautions on pourrait se rendre à Portovenere sans s'enrhumer.

— Donc, signora, je cours préparer le canot, — dit Luigino qui, de nouveau, était aux écoutes .

Les jarrets tendus, il s'élançait déjà !

— Non, non ; nous prendrons la voiture.

— La voiture ! — répéta-t-il navré... — Maîtresse, vous

n'arriverez que ce soir. La barque vole sur les flots tandis que la jument grise boite depuis qu'elle a versé dans le fossé...

— Ne sois pas l'oiseau de mauvais augure et attelle promptement.

Madame Carpineto lança par la fenêtre un nouveau coup d'œil : aussi loin que sa vue pouvait atteindre, elle distingua une raie orangée sur la baie; au-dessus, comme un rideau de scène à moitié relevé, d'énormes cumulus s'étalaient, diversement éclairés.

— Il ne pleuvra pas aujourd'hui, — dit-elle à sa nièce, — et tu auras le spectacle d'une véritable *libecciata*[1].

Une heure plus tard, le cabriolet conduit par Marina courait sur la route en corniche. Edoardo était assis entre les deux femmes; il s'engourdissait dans une légère volupté, dans un tranquille bien-être et aspirait avidement l'air chargé de senteurs marines. Il interrogeait Caterina sur l'état changeant du ciel, de la mer; elle, satisfaite de le sentir apaisé, heureux, s'essayait aux descriptions :

— Maintenant, les nuages s'écartent et un soleil pâle dore la crête des vagues; des oiseaux marins, leurs ailes effilées largement ouvertes, planent sur l'écume; avant de se précipiter dans les remous, ils poussent le cri sinistre que vous entendez; ils plongent, ils rebondissent et une pluie de perles scintillantes tombe de leurs plumes. C'est très beau !... A une faible distance du rivage, voici un petit canot qui suit la même direction que notre voiture... il essaye même de nous dépasser.

Elle vantait l'agrément de leur promenade, sans parler de Giorgio Falconi.

« Ce qui me prouve qu'elle ne pense pas à Lui ! » se répétait mentalement Edoardo.

Les sonnailles de « la Grise » tintinnabulaient égales et mesurées à son trot pacifique; elles accompagnaient la phrase consolatrice qui chantait, mélodieuse, dans le cœur de l'aveugle.

Des maisons surgirent à un brusque détour de la route.

— Est-ce Portovenere, ma tante? — interrogea Caterina.

— Oui, mon enfant.

Le soir de son arrivée à la Spezia avec son père, — pendant l'entrée du vapeur *Il Ferrucio* dans la passe qui existe entre

1. Tempête du Sud-Ouest.

Portovenere et l'île déserte de Palmaria, — la jeune fille avait entrevu ce paysage étrange, tragique décor, dans la tristesse crépusculaire.

Dressée vers le ciel en signal d'espérance et de consolation, l'antique église de San-Pietro, désaffectée, abandonnée quoique richement revêtue de marbre blanc et noir, lui était apparue dans une vision rapide, phare spirituel pour les mères, les épouses, qui prient sur les bords du terrible élément dont leurs chers absents affrontent les colères.

A Portevenere, qui est la sentinelle avancée du golfe, l'horizon s'élargit dans l'immensité méditerranéenne. Sur deux rangées tristes, les maisons appuyées les unes sur les autres ont pour fondations la roche visqueuse; dans la nuit, les reflets des fenêtres éclairées s'allongent sur les flots jusqu'à la rive opposée de la stérile Palmaria.

La vieille ville, ceinte de murs qui chevauchent la côte jusqu'au château, prend un aspect sinistre sous la clarté lunaire. Les créneaux ressemblent à d'énormes dentiers mutilés et la montagne qui surgit à mi-route à pic sur la mer, comme coupée en deux par un terrible coup de hache cyclopéenne, laisse confusément deviner que l'autre moitié a roulé dans l'abîme glauque, ouvert à ses pieds. Roches, tours décrépites, murailles noircies par le temps et le feu, tout évoque les sombres légendes des incursions sarrasines.

Au fur et à mesure que la voiture descendait vers le centre du bourg de Portovenere, le mugissement des vagues croissait sous la poussée du *libeccio*.

Tout à coup le timbre rude de Giorgio sonna aux oreilles d'Edoardo; la Grise s'arrêta.

— Soyez les bienvenus ! Vous avez un fier courage ! Vous être mis en chemin par une telle *libecciata*. Bravo ! Bravo !

L'aveugle entendit sauter Caterina sur le sol ; il devina que le capitaine lui avait offert la main. A son tour, les bras robustes de son ami le saisirent.

— Va lentement, — recommandait Falconi, — là... Mets le pied ici... doucement... ne te presse pas... Bien, c'est fini.

— C'est moi qui ai voulu venir, — lui expliquait Edoardo. — Maman ne pouvait se décider et Caterina était irrésolue.

Il souligna, d'un accent de puérile compassion, ses dernières paroles.

— Alors, bravo, pour toi seul ! — dit Giorgio, gaiement.

Ils se dirigèrent vers l'ancienne porte de Gênes qui donne accès à la rue principale de Portevenere toute en longueur et empuantie par les émanations du poisson et du sel.

— On respire ici l'odeur de la tempête ! — remarqua Edoardo.

— Tu as raison, — soupira Giorgio Falconi. — Que Dieu protège ceux qui sont au large !

XXIII

Le jeune capitaine servait de cicerone. Il fit remarquer à la tante et à la nièce un petit autel élevé au-dessus d'une porte. Quelque dévote créature avait suspendu au cou de l'*Addolorata* [1] un collier de minuscules coquillages irisés. L'air marin avait consumé et effacé les traits de la statuette; le collier, intact, indiquait la place du cou.

Les habitations à plusieurs étages, percées de nombreuses et irrégulières fenêtres, sont complètement murées du côté de la mer et réunies les unes aux autres par des arceaux bas et profonds qui donnent accès sur les rochers.

Du côté de la montagne, des escaliers étroits et tortueux, en grès brillant, remplacent les arcades et facilitent l'ascension.

Au débouché de la rue sur la jetée, le fracas inattendu des éléments déchaînés éclata.

— Il faut aller au bout de la digue, jusqu'à la petite église de San Pietro, — conseilla Giorgio, — de là, le spectacle sera impressionnant.

— Non, pas d'imprudence, — supplia madame Carpineto. Le vent nous emportera ; il est inutile de s'exposer au danger.

— Mère, il n'y a pas de danger ; marchons sans crainte, — conseilla Edoardo.

Puis, s'adressant à sa cousine, il ajouta :

1. Sainte Vierge douloureuse; on la place dans une niche, vêtue d'une robe noire.

— Là-bas, ce n'est plus le golfe, c'est la haute mer ! Comprenez-vous?

Là-bas, c'était la mer de ses rêves d'enfant, la mer des récits paternels, des narrations de Giorgio, la mer qui est le mouvement, la poésie, la vie !

Il marchait — entre Caterina et Falconi — d'un pas incertain. Il lui semblait que les ténèbres se faisaient plus épaisses dans ce lieu qui ne lui était pas familier et, quoique fortement entraîné par son ami, il franchit difficilement les écueils rendus glissants par les paquets d'eau qui les inondaient à chaque instant ; enfin ils atteignirent le sommet du promontoire.

— C'est ici, — dit Giorgio, — que lord Byron se jeta à la nage. Il traversa la baie et aborda à San Terenzo.

Caterina ne put retenir quelques exclamations admiratives.

Puis, se tournant vers la montagne, il continua :

— Et c'est là que se trouve la grotte qui inspira *le Corsaire* à ce même Byron.

Edoardo, agacé par cet étalage de facile érudition, croyant que le jeune marin tenait à faire preuve de science, allait lui répondre nerveusement, lorsque sa mère intervint.

— Oh ! ce poète était un fou et son compagnon Shelley ne valait guère mieux que lui. Ce Shelley qui s'entêtait à traverser le golfe les jours de gros temps dans une coque de noix et se noya près des récifs qui nous avoisinent.

Tout en causant, ils étaient parvenus sur l'étroite terrasse qui entoure San Pietro.

— Mettons-nous à l'abri du mur, — conseilla Falconi. — Bien, maintenant *regardons* !

Il y eut un moment de silence pénible, l'aveugle ayant tristement baissé la tête.

Caterina, apitoyée, lui prit la main, et au milieu du fracas de la tempête, des mugissements furieux qui éclataient dans les crevasses de la roche gigantesque sur laquelle ils se trouvaient, elle essaya de lui *montrer* par des mots les lames énormes aux volutes écumantes qui se précipitaient en trombes sur le roc, tandis qu'un chatoyant arc-en-ciel se profilait dans leur bruine légère et que, sur l'étendue convulsée, des

nuages plombés, rayés de lueurs métalliques, passaient, emportés dans une course vertigineuse.

On eût dit qu'Edoardo, le visage éclairé par la compréhension et tendu en avant, regardait et voyait!

La jeune fille ne parlait plus. Inconsciemment, elle comparait les deux jeunes hommes.

Le fils de Marina avait des joues pâles, que la joie de vivre n'avait jamais colorées ; un cou frêle, des épaules légèrement déprimées, dénonciatrices d'une extrême délicatesse de santé; ses cheveux bruns avaient la souplesse d'une chevelure féminine ; sa bouche méditative, sa fine moustache, ses pupilles éteintes enfoncées sous les paupières, ajoutaient une expression de tristesse immuable à sa physionomie souffreteuse.

Giorgio Falconi était grand et robuste. Les yeux vifs, la barbe vigoureuse, les cheveux plantés drus sur un front énergique, il rayonnait de force, de gaieté. Une vigueur saine et équilibrée se dégageait de son moindre geste.

De ce parallèle, naquit dans le cœur de la jeune fille une tendre compassion pour son infortuné cousin et il se mêla à la jouissance qu'elle éprouvait devant l'imposant spectacle déroulé à perte de vue, le regret de ne pouvoir le contempler avec lui.

A l'extrême limite du champ visuel, un panache de fumée jaillissait de la cheminée d'un paquebot.

— Il se rend en Amérique! — expliqua Falconi.

— En Amérique! — soupira Caterina tristement.

— Surtout pas de mélancolie ; aujourd'hui il faut être joyeux, — décida le jeune capitaine.

— Et avant tout, il faut manger, — ajouta Marina. — J'ai une indigestion de *libecciata*.

La phrase fit rire, le conseil fut agréé.

Ils rebroussèrent chemin,

— Voulez-vous déjeuner chez la Marietta? l'auberge est bonne.

— Allons chez la Marietta, — décida madame Carpineto.

Dès leur entrée dans la salle, en habitué de la maison, Giorgio commanda en riant :

— Marietta, il faut vous signaler. Nous souhaitons un repas de princes.

La Marietta, grosse femme bedonnante, les poings fermés sur les hanches, se lamenta.

— Aïe, Aïe ! Les barques n'ont pu sortir cette nuit. Je ne peux vous offrir que des langoustes et des dattes.

— Va pour les langoustes et les dattes, toutefois, faites-les précéder d'une succulente soupe et n'oubliez pas une salade de finocchi [1].

La table ayant été dressée devant une fenêtre donnant sur l'île solitaire de Palmaria, Edoardo, assis à côté de Caterina, fut heureux. Sa cousine mettait une note d'intimité dans les paroles qu'elle lui adressait alors qu'elle employait, en parlant à Giorgio Falconi, un ton de courtoisie indifférente.

XXIV

Le temps s'obscurcissait, la tempête redoublait et madame Carpineto, en entendant grincer les ferrures des fenêtres et des contrevents, s'écria :

— Nous avons commis une véritable imprudence en nous mettant en route ce matin, nous ne pourrons pas rentrer à Fezzano, ce soir.

Ils expédièrent promptement la salade et le dessert et se hâtèrent de quitter l'hôtellerie ; mais à peine avaient-ils franchi la vieille porte de la ville, que des éclats de voix, des appels retentissants frappèrent leurs oreilles.

Ils distinguaient des lambeaux de phrases :

— Il a perdu le timon !

— Il n'a plus de rames !

— Que San Pietro le protège !

— A l'aide ! à l'aide ! — dont Gorgio comprit immédiatement la signification. Il dit à ses amis :

— C'est un bateau en perdition ; excusez-moi, je cours vers le port.

Et il partit à grandes enjambées.

Les Carpineto le suivirent de loin. Quand ils arrivèrent sur le rivage, ils y trouvèrent la population affolée ; des groupes

1. Fenouil cultivé.

s'avançaient vers le bord, puis reculaient instinctivement devant l'assaut des vagues hurlantes.

Les femmes, les enfants, invoquaient la *Madonna, San Pietro*; les hommes se concertaient sans oser prendre une décision.

Giorgio Falconi parvint au premier rang de la foule, jeta un rapide regard autour de lui, et d'un ton bref qui n'admettait pas de réplique, il commanda :

— Une barque à la mer ! En avant, les gars !

Des lames monstrueuses soulevées par le terrible vent du sud-ouest poussaient vers les écueils du promontoire un frêle esquif désemparé, au bordage duquel s'agrippait désespérément un être humain.

— Une barque à la mer ! et vite ! — reprit la voix impérieuse de Falconi.

Quelques hardis marins s'approchèrent d'un canot, le saisirent et en s'arc-boutant lui imprimèrent un mouvement en avant.

— Ferme ! Du courage, garçons, du courage ! — répétait impérativement Falconi.

Puis, un ordre bref :

— Au large ! de la place !

Et la carène de l'embarcation, traînée sur les cailloux, craqua violemment.

Coudoyé, rudement heurté par des gens qui couraient dans tous les sens, Edoardo, suspendu au bras de Caterina, devinait qu'un événement tragique s'accomplissait, sans qu'il pût y prendre part.

La voix sonore de Giorgio dominait, à cette heure solennelle, toutes les autres voix et les hommes obéissaient aux ordres concis qu'elle jetait dans la clameur de la tempête.

Des enfants s'accrochaient en pleurant aux jambes des matelots ; des femmes sanglotaient :

— Vous vous perdrez, sans le sauver !

Le jeune capitaine d'un bond fut à la barre, il poussa un retentissant :

— Embarque ! Qui?

— Moi ! Moi ! Moi !...

Caterina eut un cri de détresse :

— Giorgio ! restez ! restez !

L'aveugle, à ces mots, crut qu'il allait mourir.

... Elle l'aimait donc !... Ballotté, — misérable épave humaine, — à droite et à gauche dans la bousculade qui se produisait autour de lui, il répondit par des gémissements aux sanglots de sa cousine.

La barque de sauvetage s'était élancée sur la crête des flots en furie pour disparaître aussitôt dans la profondeur de leurs replis ; au bout de quelques secondes, elle remonta à l'assaut des vagues énormes dont les volutes se cabraient ; elle tournoya dans les remous et enveloppée d'embruns elle continua, inlassablement, sa marche vers le fragile canot prêt à sombrer.

Un silence absolu pesait sur la plage. Les assistants, les yeux fixés avec angoisse, sur le golfe obscur, suivaient, dans la lutte entreprise par l'énergie humaine contre la nature déchaînée, les mouvements du bateau sauveteur et le jeu des rames qui s'élargissaient pareilles aux bras de nageurs géants.

Tout à coup, des invocations, des prières agitées, des appels déchirants, des lamentations prolongées éclatèrent :

— Ils n'arriveront pas ! ils disparaissent ! — dit désespérément Caterina.

— Oh ! Giorgio est un fameux marin, il réussira ! — répondit madame Carpineto.

— Courage ! Courage ! — hurla la foule.

Des phrases hachées, arrachées des bouches dans les rafales, commentaient, ponctuaient les pensées des spectateurs impuissants.

Sous la poussée d'une formidable lame de fond, la chaloupe sembla être engloutie...

Un cri d'épouvante jaillit de toutes les poitrines. Il sillonna l'âme de l'aveugle d'un désir meurtrier : « Si la barque pouvait chavirer !... »

La plage était retombée au silence.

Le combat terrible entre la force intelligente et la force brutale touchait à sa fin ; des dialogues s'engageaient :

— Voyez, les barques sont rapprochées.

— Ils ont jeté la bouée.

— L'homme ne peut la saisir.

— Non, non, il attrape la corde !

— Bravo ! Bravo !

Le peuple exultait, applaudissait : la tempête et la mort étaient vaincues !

Giorgio, par une habile manœuvre, avait évité le choc des deux embarcations et le naufragé s'était cramponné au câble rapidement lancé. Il était sauvé !

Le cœur d'Edoardo agonisait... Lui, l'aveugle, n'était-il pas le véritable naufragé de la vie, celui que personne n'arracherait aux vagues ensevelisseuses des regrets éternels !

— Ils le remorquent !

— Ils le sauvent !

— Ils reviennent ! — criait-on sans arrêt.

Et tous frappaient des mains, jetaient des conseils, riaient et pleuraient. Subitement :

— Attention ! Attention ! — commanda la voix dominatrice de Giorgio Falconi.

La foule ondoya brusquement.

Edoardo fut de nouveau repris dans un tourbillon et emporté comme une chose inutile. Au milieu des appels : « Lance ! Lance ! », des pas bruyants et rapides faisant rouler les galets sur la grève, sa mère et sa cousine le cherchèrent, le saisirent et l'entraînèrent vers les sauveteurs.

— Ho ! Hisse ! Du courage, les garçons ! Amarrez !

On pataugeait dans l'écume, on s'embrassait, la joie s'épanouissait sur les rudes visages : Portovenere avait reconquis ses fils !

Marina dit à haute voix :

— Viens dans mes bras, vaillant Giorgio ; que la *Madonna delle Grazie* te bénisse et te récompense, ainsi que tous les hardis matelots qui ont secondé tes efforts.

Le jeune capitaine, les cheveux et les vêtements ruisselants d'eau de mer, embrassa affectueusement madame Carpineto, saisit les mains d'Edoardo et de Caterina. La jeune fille ne pouvait celer son enthousiasme et son admiration.

L'aveugle, comme la mer, était vaincu !

Et, pendant que la population en délire acclamait les sauveurs et le sauvé, il se sentit condamné irrévocablement :

« Elle l'aime ! Elle l'aime ! »

Alors, se détachant de sa cousine, il s'appuya en chancelant, sur l'épaule maternelle.

XXV

Donc, elle l'avait trompé !

Sa voix suave, ses manières caressantes, ses silences étudiés, tout était mensonge. Elle avait ourdi la ruse après avoir deviné la passion de son cousin. Et toujours ce cri : « Giorgio, restez ! restez ! » sonnait lugubrement aux oreilles de l'aveugle ; toujours, il entendait les sanglots qu'*Elle* n'avait pu retenir.

Déchiré par la jalousie, accablé par le sentiment de son infirmité, il essayait de fuir Caterina et Giorgio, s'efforçant à les laisser dans l'intimité du tête-à-tête ; mais, à peine était-il enfermé dans sa chambre, qu'une force tyrannique l'obligeait à en sortir, à revenir sur ses pas, à simuler l'indifférence, à sourire même puisqu'il voulait être entre eux pour les surveiller et scruter le sens de leurs paroles d'après leurs inflexions vocales.

Rien n'était changé, en apparence, dans la villa des Carpineto : le jardin embaumait la violette et le jasmin ; les moineaux jasaient sur la gouttière du toit ; l'ombre du vieux chêne dansait sur la statue de marbre verdi ; chaque soir, la maison s'endormait entourée de la pâle oliveraie, tandis que la lune étendait un tapis de lumière opaline sur la terrasse et que la brise du large envahissait la tranquille demeure par les fenêtres largement ouvertes.

Néanmoins, Caterina respirait en ce milieu une tristesse grandissante. En vain, recevait-elle les lettres réconfortantes de son père qui lui annonçait l'amélioration survenue dans les affaires, et lui faisait entrevoir l'espérance d'un retour imminent. Ces bonnes nouvelles ne pouvaient calmer l'inquiétude indéfinissable qui l'oppressait. Dès la réception des missives, elle s'empressait vers sa tante, vers son cousin pour les leur communiquer ; Marina s'associait à la joie qu'elles apportaient ; l'aveugle en écoutait la lecture avec ce rictus impressionnant qui donnait à son masque marmoréen l'apparence d'un sphinx.

A chaque courrier, madame Carpineto sentait croître la sourde préoccupation qui, de jour en jour, la portait à exa-

miner plus soigneusement le visage d'Edoardo : dans le bistre des paupières, elle découvrait la trace des longues insomnies ; sous les gestes plus rares, plus lents, elle devinait les révoltes et les colères. Elle étudiait aussi l'attitude, les paroles, les jeux de physionomie de sa nièce, obéissant à l'impérieux désir de secourir, par la sévérité de son regard inquisiteur, l'impuissance des chers yeux éteints. Et le remords violent d'avoir consenti à garder sous son toit la jeune fille pour un temps aussi long naissait en elle, la courbait sous le poids de cette imprudence qu'elle n'arrivait plus à se pardonner.

Cherchant une aide puissante à sa détresse, elle priait.

Un jour, elle se résolut à questionner son fils. Elle venait de l'apercevoir, appuyé sur le rebord d'une fenêtre, le corps ployé, la tête penchée, anxieux. C'était l'heure où Caterina à l'ombre d'un chêne lisait ou travaillait. L'aveugle, supposant que Giorgio la rejoignait en tapinois, s'était mis aux aguets :

— Si ce voleur d'amour abusait de mon infirmité pour trahir notre hospitalité, — murmurait-il pour excuser l'indélicatesse de son acte, — je serais le seul à l'ignorer !

Une main se posa sur son bras :

— Que fais-tu là, Edoardo? — dit sa mère.

Il se redressa, et nerveux répliqua :

— Rien !

— Pauvre enfant qui essaie encore de me dissimuler ses pensées, alors que je les ai déjà devinées.

— Mère, je n'ai rien à cacher.

Madame Marina passa son bras sous celui du jeune homme, le serra tendrement.

— Ne parle pas ainsi ou je croirai que tu veux sciemment m'induire en erreur, et...

— Non, non, ce n'est pas cela, — interrompit-il avec véhémence... — Mais qui t'a prévenue?

— Personne.

— Prends garde, mère, n'écoute pas leurs racontars... Oui, je sais... *ils* osent insinuer que je suis malade... qu'ils me laissent souffrir en paix !

Il s'exaltait, serrait les poings, niant fébrilement des insinuations créées par son imagination surchauffée.

— Je te le répète, maman, je n'ai rien, rien...

Et les mains tendues, il voulut s'éloigner. La pauvre femme le retint, le pressa sur son cœur, en murmurant :

— Mon enfant bien-aimé, confie-moi ta peine ; je saurai te consoler.

— C'est impossible ; hélas ! tu ne peux rien pour moi.

Et la voix changée, rauque et brutale, il cria :

— Mais pourquoi suis-je né?

— Tais-toi, mon fils, tais-toi, — sanglota la veuve, envahie par une terreur superstitieuse.

Il avait donc jailli le blasphème qu'elle avait toujours redouté d'entendre !

Elle répéta, en haletant d'émotion :

— Tais-toi, ne prononce pas ces mots qui me tuent ; si tu aimes encore ta mère, tais-toi !

Subjugué par l'intensité de cette douleur, l'aveugle reprit possession de lui-même et gravement répondit :

— Mère, ne doute jamais de ma pieuse, de mon immense affection, pardonne-moi, pardonne de t'avoir fait encore souffrir. Je n'ai eu d'autre rôle depuis ma naissance... mais je te supplie de ne pas communiquer *aux autres* tes impressions, tes observations, puisque rien n'échappe à ta clairvoyance. Que leur importerait? Je ne suis pour eux qu'un infirme, un être encombrant, inutile...

— Tu es mon enfant, tu es mon fils ! Tu es mon unique raison de vivre ! — s'écria Marina.

Elle le couvrait de baisers, elle l'inondait de ses larmes !... Et, subitement, la violente révolte qui l'avait dressée jadis contre l'infortune imméritée, la souleva et l'incita encore à la lutte. Alors, pendant qu'Edoardo vaincu posait sa tête lasse contre l'épaule maternelle, elle attendit patiemment que les pleurs apportassent le soulagement à l'enfant douloureux dont elle caressait d'un geste lent et doux l'abondante chevelure.

Ils étaient restés auprès de la croisée ouverte.

Tout à coup, Edoardo tressaillit, leva la tête, tendit l'oreille. La navrante obsession le ressaisissait.

— Mère, entends-tu ce bruit de pas?

— Non.

— Ne me leurre pas. Dis-moi tout. Aide-moi.

Il l'implorait d'un ton bref et bas :

— Aide-moi. Regarde bien, qui vois-tu dans le jardin? Réponds?

Effrayée par l'expression de violence qui transfigurait le visage habituellement calme de l'aveugle, elle ordonna :

— Calme-toi... Dans le jardin il n'y a que Caterina.

— Seule?

— Seule.

— Rends-toi compte exactement...

— Je te l'affirme, ta cousine est seule.

— J'ai cru entendre marcher Giorgio.

— Quelle erreur !

— Maman, tu vas croire que je deviens fou ! — dit-il en simulant la gaieté.

Puis, se frappant le front de la main, il ajouta tristement.

— Oui, je suis fou ! Et maintenant, tu connais mon secret.

Il se dirigea vers sa chambre. Sur le seuil, il se retourna.

— Mère, clos tes lèvres, — recommanda-t-il. — Pour tout l'amour que tu me portes, je te prie de garder le silence. Je ne veux pas être plaint, je ne veux pas être ridicule !

Et il s'enferma, laissant madame Carpineto anéantie, terrassée par la sombre vision de l'avenir.

XXVI

Que fallait-il faire?

Demander à Giorgio de ne plus revenir à la villa? ou se confier à Caterina, dans l'espérance de l'émouvoir?

N'ayant jamais supposé que les événements suivraient une telle marche, Marina ne se trouvait pas préparée à les diriger. Elle s'efforçait vainement de découvrir comment cette malheureuse passion avait pu se développer. Toutes les journées d'angoisse de l'enfant adoré, elle les vivait à son tour ; elle comprenait les espoirs cachés, les tendresses étouffées, les accès inavoués de jalousie.

— Tout arrive par ma faute, — répétait-elle sans relâche, dans le désarroi de son esprit, — oui, tout arrive par ma faute.

J'aurais dû prévoir qu'Edoardo avait un cœur, qu'il avait l'âge d'aimer et d'être aimé.

Et maintenant, quelle ligne de conduite devait-elle adopter? Parler, ne serait-ce pas profaner l'intimité d'une douleur familiale? Du reste, Giorgio Falconi ne s'éterniserait point à Fezzano. L'idée de ce départ lui donna une sensation d'allégement : non, elle ne dirait rien à Giorgio.

Quant à Caterina... l'égoïsme maternel conseillait à madame Carpineto de suggérer à sa nièce l'idée d'épouser Edoardo. L'âme de l'aveugle était si haute et si pure, son cœur contenait de tels trésors de bonté, de délicatesse que la jeune fille ne serait point sacrifiée ; au contraire, sa vie illuminée par le dévouement s'écoulerait fière avec la conscience de l'œuvre pieuse accomplie !

Marina se ressaisit brusquement. Honteuse des écarts d'imagination qui lui permettaient d'accepter avec joie les conséquences d'une semblable union, elle alla s'accouder à la fenêtre.

Elle aperçut à l'ombre du chêne, Caterina assise, un petit métier à broder posé sur les genoux; ses mains, en travaillant, avaient des mouvements réguliers, ni pressés, ni ralentis par de troublantes rêveries. Elle tenait la tête inclinée sur son ouvrage et de temps à autre la levait pour jeter un regard sur le golfe. En constatant ces arrêts, un soupçon effleura la pensée de Marina : « la jeune fille attendait-elle le capitaine? » Mais sa conscience droite et équilibrée protesta contre ce doute injurieux.

Elle regarda sa nièce avec attendrissement, car jamais un acte ou une phrase de cette charmante fille n'avait pu justifier un sentiment de méfiance.

— Elle est belle et elle est bonne !... très bonne ! — soupira-t-elle.

Une pelote de laine roula à terre, Caterina se baissa pour la ramasser, tandis que Marina se reculait vivement au fond de la pièce.

— J'ai l'air d'épier cette enfant, tandis que je l'admire. Comme ses cheveux blonds sont légers dans le poudroiement d'or du soleil ! Comme elle est chastement gracieuse et élégante. Mon fils serait béni du Ciel s'il l'obtenait pour épouse !

— murmura-t-elle, perdant encore, parce qu'il s'agissait d'Edoardo, le bon sens, grâce auquel elle s'était si vaillamment conduite dans la vie.

Caterina se leva et se dirigea vers le mur qui surplombait Fezzano. Sa tante, anxieuse, pour la seconde fois supposa :

— Veut-elle apercevoir Giorgio sur la route?

Et, quittant précipitamment la salle, elle descendit au rez-de-chaussée ; d'un geste énergique retint l'aboiement du vieux Tom, entra dans le jardin, glissa entre les arbres séculaires, le long de la muraille tapissée de lierre et arriva juste à temps pour lancer la première un coup d'œil inquisiteur sur le sentier désert.

A ce moment, la jeune fille se retournait. Elle poussa une exclamation de surprise.

— Je t'ai effrayée, chérie, — dit avec calme madame Marina, tranquillisée.

— Oui, ma tante, je me croyais seule dans le jardin.

La nature franche et loyale de madame Carpineto la fit se révolter contre l'inutile espionnage qu'elle s'était permis et un flot de sang empourpra son front pendant qu'elle répondait :

— J'ai eu la curiosité de connaître l'objet de ta contemplation.

— C'est le golfe, ma tante, que je ne me lasse pas d'admirer; son aspect change à chaque heure du jour.

Marina, qui ne s'était jamais oubliée dans la « contemplation du golfe », ne put s'empêcher d'adresser un sourire de gratitude à l'étendue azurée, frangée d'argent qui possédait le don d'émerveiller la Génoise.

— Vivrais-tu volontiers ici? — lui demanda-t-elle, sans se douter que son fils avait déjà formulé la même question le lendemain même de l'arrivée de Caterina.

— Certainement, ma tante.

— Y vivrais-tu toujours, sans regret?

— Pourquoi pas?

Madame Carpineto tressaillit d'espérance et se perdit dans des rêves insensés.

Étonnée du silence inexplicable de sa tante, Caterina demanda :

— Où avez-vous laissé Edoardo?

— Dans sa chambre.

— Il est donc encore souffrant? Je constate qu'il est fatigué depuis quelque temps et qu'il s'attriste fréquemment.

— Ah ! tu as observé, toi aussi, ses brusques changements d'humeur? Surtout, ne lui en fais pas la remarque, il se préoccuperait...

La conversation retomba. La jeune fille sembla reporter toute son attention sur la baie.

« A quoi ou à qui pense-t-elle? » songeait madame Carpineto assaillie par le tourment de ne pouvoir pénétrer profondément le jeune cœur qui battait à côté du sien. « Ah ! si j'avais le courage de lui révéler nos désirs, peut-être me ferait-elle une promesse qui assurerait la félicité future de mon fils. »

Après quelques minutes de réflexion, elle dit en essayant de lire dans les grands yeux de sa nièce :

— Donc, Giorgio va partir?

— Il partira la semaine prochaine. Il m'a recommandé de ne pas prévenir Edoardo, car il sait que son départ affligera mon cousin.

Caterina expliquait cela posément sans aucune altération du visage, sans aucun de ces tremblements de la parole qui sont les frissons de la voix, ni aucun de ces arrêts de la phrase qui sont les pauses de la pensée quand elle cherche à se dissimuler.

Malgré l'impression de sérénité ressentie, un nuage passa sur les traits de Marina : elle était contrariée d'apprendre que Falconi avait non seulement confié à la jeune fille la date de son départ, mais lui avait demandé de la tenir secrète.

— T'a-t-il donné des détails? Où va-t-il? Le sais-tu?

— Oui. Il va dans les Indes et son voyage durera trois années.

Par une de ces transitions de raisonnement auxquelles recourent ceux qui doivent aborder une question ardue, madame Marina résolut d'attendre, pour exprimer à Caterina son désir et celui de l'aveugle, que Giorgio eût repris la mer.

— Veux-tu que nous allions retrouver Edoardo? — demanda-t-elle à sa nièce, dès qu'elle eut pris cette décision.

— Avec plaisir, ma tante?

Elles donnèrent un dernier regard au golfe immobile dans une luminosité intense. Ne pouvait-on vivre sur ses bords d'une vie quiète et recueillie, dans l'oubli des autres paysages ? sans éprouver le besoin de gravir les cimes montagneuses qui l'enserrent, sans avoir la curiosité de l'horizon nouveau offert par l'autre versant?

Et lentement, au bras de sa tante, Caterina ayant dans son âme juvénile l'impression profonde de cette heure exquise, allait vers la maison enguirlandée du feuillage des faux acacias aux fleurs d'or.

XXVII

De toute la journée Edoardo refusa de quitter sa chambre. Les deux scènes successives, l'une d'attendrissement, l'autre de jalousie avaient épuisé son énergie. Comment, au prix de quels efforts pourrait-il dompter les instincts mauvais qui surgissaient en lui, accompagnés de sombres fureurs et de cruels caprices, car la flamme intérieure qui le consumait tendait à s'extérioriser, à tout ravager, à tout briser, amour, affection, amitié?

Rosa, en puisant de l'eau, avait ramené, mort, du fond du puits, le perroquet, sans se douter que son jeune maître, — irrité d'entendre l'oiseau l'appeler par son nom, lui souhaiter la paix du soir d'un ton burlesquement moqueur, — avait à tâtons saisi la bête, avait lutté contre le bec crochu, les ongles acérés et, sans pitié, quoique ayant senti sur ses mains les battements spasmodiques des ailes convulsées, l'avait étranglée. Soudainement dégrisé, il l'avait jetée dans le puits avant de revenir, en se heurtant aux murs, se terrer dans sa chambre.

L'heure du départ de Giorgio sonna en pleine crise. Le jeune marin, après être allé à Gênes pour inspecter les réparations exécutées sur la *Bella-Cecilia*, revint à Fezzano, satisfait de l'avoir trouvée mise à point, rafraîchie et parée comme une épousée, disait-il dans son langage imagé. Durant cette courte absence, l'aveugle se persuada que Caterina languissait; il en ressentit une âpre joie, elle connaîtrait donc le mal d'aimer! et perfidement il la questionna.

— Votre gaieté s'est envolée, êtes-vous malade? Qu'avez-vous, en un mot?

— Je suis triste parce que vous l'êtes, mon cousin, et que votre mère et moi craignons que votre mélancolie grandissante influe défavorablement sur votre santé.

Quoique stupéfait de cette raison à la sincérité de laquelle il ne voulait croire, il répliqua d'un ton de léger persiflage.

— Oh ! merci mille fois, vous êtes trop bonne ! Surtout ne vous créez pas des ennuis à mon sujet... On affirme que les pensées sérieuses fanent la beauté et vieillissent les femmes avant l'âge. Perdre sa beauté, vieillir avant l'âge, ce doit être une calamité pour une fille à marier ! Et comme je désire m'éviter tout remords, je vous demande de ne plus vous préoccuper de mon désagréable caractère, de mon insupportable personne.

Pressentant que les paroles hypocrites qui brûlaient ses lèvres le conduiraient fatalement à livrer son secret d'amour, il s'interrompit brusquement et s'éloigna sans aucun prétexte.

Après quelques instants il reparaissait, de nouveau humble et souriant, ne souhaitant que la paix des résignés, admettant même que Giorgio épousât Caterina, à la condition qu'il pût vivre auprès d'eux... mais, non, non !... Et tous ses nerfs tendus se révoltaient, toutes les gouttes de son sang ardent roulaient impétueusement dans ses veines... « Non ! non !... Qu'ils s'en aillent au bout du monde ! Qu'il l'emporte sur son navire. Mais que je n'entende pas leurs baisers ! »

Il renonça aux promenades en barque avec sa cousine, aux lectures sur la terrasse, désormais il reprit pour appui le bras de sa mère. La vie monotone d'autrefois semblait rétablie ! Illusion ! Un souffle nouveau avait irrémédiablement bouleversé son existence.

Lorsque Giorgio Falconi, dès son retour de Gênes, monta à la villa des Carpineto, il trouva la tante et la nièce sur la terrasse ; Edoardo, pris d'un nouvel accès de misanthropie, avait prié qu'on le laissât seul. Falconi enfreignit la consigne, saisit son ami par les épaules, le secoua et, après lui avoir tâté le pouls, lui affirma qu'il n'était qu'un malade imaginaire.

— Comment, je quitte Fezzano dans trois jours et tu me fausses compagnie?

— Tu pars dans trois jours, — scanda lentement l'aveugle, dans trois jours.

— Oui.

— Et tu peux être joyeux? Tu n'as donc aucun regret?

— Nous sommes habitués aux séparations. Elles font partie du métier.

Edoardo, soupçonneux, pensa : « Il part sans regret, parce qu'il est sûr d'*Elle* ! Ils ont dû échanger des promesses, *Elle* l'attendra ! » Et à haute voix, il continua à questionner :

— Combien durera ton voyage?

— Trois années. Le temps d'adorer une idole verte et d'épouser une princesse indienne.

Edoardo songea : « Ce n'est pas vrai ! Il me ment ! Ils sont d'accord ! »

Et comme sa figure s'assombrissait, Giorgio, qui en fit la remarque, l'entraîna sur la terrasse et le montrant aux deux femmes, il s'écria gaiement.

— Le voici guéri. Aussi pour récompenser cet enfant terrible, je lui rapporterai une perruche ; cela fera un fameux couple d'oiseaux bavards.

— C'est inutile, — répliqua promptement madame Carpineto, — ton perroquet, Rosa l'a trouvé noyé au fond du puits.

Edoardo, à l'évocation du fait brutal, pâlit à peine ; toute son attention était concentrée sur Caterina. Que pouvait-elle faire en ce moment?... Il l'interpella directement et, afin de l'obliger à révéler sa préoccupation, il dit :

— Trois années font une absence trop longue, n'est-ce pas, cousine?

Et, comme elle répondait de façon désintéressée, il lui posa plusieurs questions malicieusement subtiles sans parvenir à l'embarrasser.

Mentalement, il constatait : « Elle ment avec aisance. Impossible de reconnaître aujourd'hui la voix qui sanglotait : « Giorgio, restez, restez ! »

Alors, pour ajouter le tourment des inquiétudes au chagrin qu'il lui prêtait, il recommanda à Giorgio :

— Évite les cyclones, si tu le peux, car, dans la mer des Indes, mon père racontait qu'ils étaient d'une violence extrême.

— La mer ne m'effraie pas, — repartit le jeune marin avec la hardiesse qui le caractérisait et qui irritait sourdement l'aveugle. — La *Bella-Cecilia* a refait sa toilette, elle a mis un corset neuf garni de baleines d'acier et maintenant elle ne demande qu'à courir des bordées à travers le monde.

— Tu essaieras dans les escales de ne pas cueillir les fièvres, on en guérit difficilement, — continua le fils de Marina.

— *Per Bacco !* Je prendrai les précautions nécessaires ; ensuite, il arrivera ce qui doit arriver.

Et, afin de changer le cours de l'entretien, il demanda affectueusement à Edoardo de se mettre au piano.

La nuit tombait. Du golfe, les notes cadencées d'une barcarolle montaient. On distinguait les paroles qu'elles accompagnaient.

« L'eau n'a pas une ride ; les rames sortent de l'onde, brillantes sous le rayon lunaire ; elles égrènent des perles phosphorescentes ! »

— Celui qui chante, — affirmait Giorgio, — a la tête appuyée sur le coffre de la proue, la nuque soulevée par les deux mains jointes et ses yeux errent sur le firmament piqué d'étoiles !

Surpris d'avoir poétiquement interprété la fugitive sensation de mélancolie qu'il ressentait, il s'empressa d'ajouter :

— Il fait bon vivre et se divertir ce soir ; joue une valse, je la danserai avec Caterina en plein air.

— Non, non, il fait humide, — dit madame Carpineto.

Caterina, rieuse, refusait maladroitement.

Edoardo, avide de se procurer une souffrance non encore éprouvée, s'élança vers le piano. Était-ce un défi? Était-ce la preuve justificative de ses soupçons que cette demande lui apportait?

Il posa ses mains frémissantes sur le clavier.

— Mais je ne veux à aucun prix qu'ils dansent, que tu les fasse danser surtout, — expliqua sa mère qui l'avait suivi dans la maison.

— Je t'en prie, maman, laisse-les s'amuser. Je suis prêt, — cria-t-il aux jeunes gens.

Le marin saisit Caterina qui résistait.

— Dansons ! Dansons ! — répétait-il. — Nous serons des années sans nous revoir.

Les doigts rapides et nerveux frappaient déjà les touches.

La valse s'envola légère, arpégée ; les pieds glissaient, rapides, emportés par le rythme d'une phrase passionnée et grave qu'un ruissellement de gammes et de trilles accentuait.

Marina contemplait son fils ; en silence, elle pleurait. Elle prononça faiblement en posant une caresse sur cette chère tête :

— C'est assez, repose-toi.

Ces mots arrachèrent l'aveugle au songe musical qui pour un instant l'avait bercé. Ses mains quittèrent le clavier, il leva sa face décolorée et attendit, car de la terrasse la voix du capitaine Falconi suppliait :

— Encore ! Encore !

— Non, c'est fini ! — décida madame Marina qui s'exaspérait et reprochait aux jeunes gens de prolonger le supplice de son enfant.

Et quittant la salle, elle fit irruption sur la terrasse, saisit rudement les danseurs, les sépara :

— Arrêtez-vous donc, — dit-elle.

Devant l'étonnement ingénu de Giorgio et le sourire innocent qui éclaira sa brave figure réjouie, madame Carpineto retint les paroles amères qui allaient jaillir de sa bouche et ils se mirent à causer tous les deux en marchant.

Déjà Caterina, accourue auprès de son cousin, le remerciait. Lui, ironique, demanda :

— Désirez-vous encore danser?

— Non, merci.

— Pas même un second tour de valse, — insista-t-il.

— Non, non, merci.

— Vous avez tort. *Il* restera si longtemps loin de vous ! — murmura-t-il amèrement.

Elle ne répondit pas. Il prit ce silence pour un tacite acquiescement. Il supposa qu'elle se taisait pour mieux celer aux oreilles affinées ce qui restait caché aux yeux éteints. Puis, soudain, ayant comme perdu la conscience de la phrase prononcée :

— Caterina, — dit-il, — je sais tout : vous aimez Giorgio !

Et il leva son visage vers elle, comme s'il pouvait la voir.

— Ce n'est pas vrai ! — jeta-t-elle dans un cri de révolte.

— Il est inutile de me tromper ; je sais que vous l'aimez ! — scanda-t-il.

— Non, non, cela n'est pas ! — affirma-t-elle, sous l'empire d'une émotion grandissante.

— Cousine, dites-moi la vérité, je vous la demande à genoux.

— Pourquoi vous mentirais-je ? — demanda gravement la jeune fille.

Décidé à faire se départir Caterina de sa chaste réserve, en tempérant par le ton la solennité des mots, il supplia :

— Jurez-moi que j'ai commis une erreur, que vous n'aimez pas Giorgio.

— Je le jure, — articula nettement la jeune fille.

— Le jurez-vous sur la tête de votre père absent?

— Je le jure.

— Sur la mémoire de votre mère morte?

— Oui, je le jure.

— Sur mes yeux éteints?

Elle jura encore.

Sa voix, qui n'avait aucune trace d'hésitation, calmait le cœur du fils de Marina, en pénétrait tous les replis, y apportait une consolation régénératrice, semblable à une pluie bienfaisante filtrant dans les profondeurs d'une terre desséchée.

L'exaltation d'Edoardo tomba sous une sensation complexe de satisfaction morale et de fatigue physique. Il avait parlé, elle avait répondu par des serments ; il pouvait retrouver le calme et l'espoir.

Voulant cependant atténuer son rôle d'inquisiteur, l'expliquer, il ajouta :

— Caterina, ne me tenez pas rigueur pour la taquinerie de mon interrogatoire. Ce n'est qu'une sotte plaisanterie.

Sur-le-champ, il eut l'intuition angoissante d'avoir rompu le charme fugitif qui avait rapproché de lui sa cousine, et pour dissimuler sa peine il se remit à jouer sur le vieux piano, tandis qu'elle, découragée, froissée, s'assit à l'un des angles

en proie à une anxiété mal définie, à la sensation d'un péril qui l'aurait un instant menacée, puis se serait éloigné.

Et pendant que son cousin égrenait les notes mélancoliques, elle eut une vision navrante :

Edoardo vieilli, abandonné — Marina et Rosa étant mortes — errait enveloppé de désolation et de ténèbres, dans la maison déserte, dans le jardin inculte, dans le silence impressionnant des choses.

XXVIII

« Donc, Caterina n'aimait pas Giorgio Falconi... Et si Giorgio, à son tour, n'aimait pas Caterina? Alors, pourquoi, pensait Edoardo, laisserais-je la haine se développer en moi contre mon unique, mon fidèle ami d'enfance? »

Aussitôt le désir irrésistible d'arracher une confession à Giorgio s'empara de lui. Pour le réaliser, dès l'aube, le lendemain, guidé par Luigino, il se rendrait chez les Falconi dont la demeure s'élevait au sommet d'un coteau voisin, entre Fezzano et Le Grazie.

Le père Falconi, de nature orgueilleuse, l'avait bâtie sur la hauteur, afin de mieux étaler son bien-être aux yeux de tous les habitants du pays. Ancien capitaine au long cours, maintenant retraité, il jouissait égoïstement de l'habitation spacieuse, des jardins, des celliers vastes et bien garnis, ne sortant guère de son domaine, car, de tempérament avide et querelleur, ses voisins lui faisaient grise mine et le tenaient à l'écart.

Son épouse, Teresa Falconi, à force de le craindre et de le servir, avait fini par lui ressembler.

Leur seule distraction consistait à jouer aux cartes sur la terrasse dominant la baie. De cet observatoire improvisé, le vieux capitaine critiquait la manœuvre des navires de l'État en rade de la Spezia, surveillait et blâmait souvent les commandements des officiers de la marine royale, « ces ignares galonnés, ne connaissant rien au maniement supérieur des navires à voiles », affirmait-il, et si, par hasard, Teresa Falconi, respectueuse de toutes les autorités, le pressait de se taire, il répliquait vertement :

— Silence, femme, c'est nous qui payons les galons, nous avons le droit de parler haut.

Ce matin-là, toute la maison était en plein branle-bas : on préparait les malles du fils. La vieille mère mettait toute sa tendresse dans le rangement du vestiaire : ordonner soigneusement les bagages, n'est-ce pas une manière spéciale de suivre au loin l'enfant aimé?

Edoardo arriva au moment du coup de feu final.

— Merci d'être venu ! — s'écria Giorgio en l'apercevant. — Cela me rappelle mon premier départ.

— Voilà déjà dix ans passés ! — ajouta madame Falconi.

Edoardo, l'air embarrassé dans ce va-et-vient, balbutia :

— Je vous dérange ; excusez-moi, je me retire.

Il voulait repartir, satisfait de trouver un prétexte l'obligeant à éluder l'explication qu'il était venu chercher.

— Fi ! le méchant mot ! Tu ne nous déranges jamais, — affirma Giorgio. — Reste, tu déjeuneras avec nous.

L'aveugle hésitait ; le jeune capitaine s'empara de lui, le poussa dans la salle, l'assit à table, devant le café au lait fumant.

— Tu peux renvoyer Luigino. Je te raccompagnerai moi-même, — ajouta-t-il.

Durant le court repas, l'aveugle dut écouter avec déférence les griefs énoncés pour la centième fois par le père Falconi, contre les officiers de la marine royale. Le fils de Marina esquissait distraitement de légers signes approbatifs, sans chercher à comprendre le sens des paroles de son interlocuteur; les bruits de cet intérieur qui ne lui était pas familier, l'étourdissaient. Il avait épuisé pour atteindre ce logis toute la force de sa volonté décuplée par la jalousie. Maintenant, l'attente du tête-à-tête le rendait veule et indécis. Que dirait-il à Giorgio? Les idées arrêtées, les phrases préparées, ne fuiraient-elles pas au moment de les exprimer? Parler... quel danger !... Il sentait la dignité du silence, du silence qu'il savait ne pas pouvoir garder.

Le déjeuner prit fin sans que l'apologie du métier de capitaine au long cours, entreprise par l'ennemi des « galonnés », fût terminée.

— Pardon, père, — interrompit Giorgio, — il faut que je reconduise Edoardo chez lui.

Ils se levèrent de table et partirent aussitôt. C'était un doux matin d'octobre ; la brise fraîche n'apportait sur la route ensoleillée que le chant des pêcheurs.

Les deux amis marchaient en se donnant le bras. Edoardo, désireux de garder son sang-froid, d'un ton tranquille et amical demanda :

— Quel jour et à quelle heure, lèveras-tu exactement l'ancre?

— Après-demain, vers midi. Caterina ne te l'a donc pas annoncé?

Le nom de Caterina, jeté en réponse à sa question, bouleversa l'aveugle. Avec la rapidité d'un éclair, ses anciens soupçons réveillés traversèrent son cerveau. Ce nom sonnait comme un défi dans la bouche de ce rival qu'il eût voulu insulter, frapper, tuer peut-être !

La violence des sentiments se refléta sur la physionomie du jeune Carpineto, le ravagea en quelques secondes à un tel point que Giorgio, inquiet, s'enquit avec sollicitude de son état.

— Es-tu souffrant, Edoardo?

— Moi, souffrant, non, non !

— Pourquoi pâlis-tu?

L'aveugle eut un mouvement d'impatience et répondit avec une intention sarcastique, mélangée de cette compassion puérile des faibles raillant les forts.

— Le chagrin de ton départ, sans doute...

— Oh ! mon bien cher Edoardo, — s'écra Giorgio, ému. — Ton affection pour moi est donc restée aussi vivace que dans le passé?

— En doutes-tu? — répondit l'aveugle.

— Non, car je suis toujours ton fidèle et dévoué camarade.

L'approche du départ réveillait chez le marin de nombreux souvenirs ; il s'attendrissait.

Edoardo, apaisé par cet accent de sincérité affectueuse, songeait :

« Pourquoi n'ai-je pas le courage de jeter mes bras autour de son cou et de lui avouer ma souffrance dans les sanglots qui montent de mon cœur à ma gorge? »

Hélas ! La tendance spéciale de son esprit, qui le portait à braver sa misérable destinée, à la vaincre en s'imposant de sacrifier son affectivité à son orgueil, se manifesta encore une fois et empêcha l'effusion consolatrice.

Il voulut, avant de confier à Giorgio sa propre faiblesse, l'interroger sur ses projets.

Ils étaient à l'entrée de Fezzano. Il tendit une oreille défiante et demanda :

— Sommes-nous seuls?

— Absolument seuls, — assura le capitaine.

— Eh bien ! prête-moi cinq minutes d'attention sérieuse, je serai bref.

Ils arrêtèrent leur marche; l'instant décisif avait sonné :

— Tu me parlais, il y a longtemps déjà, de l'époque où tu te marierais. Tu me répétais que tu t'établirais dans notre pays, que tu habiterais auprès de moi, que tes enfants apprendraient à m'aimer, afin que je ne sois jamais seul dans la vie. J'attends la réalisation de tes promesses.

— Moi, prendre femme ! Oh ! j'ai vraiment le temps, — lança gaiement le jeune marin.

Edoardo insista :

— Sois franc. Crois-tu donc que je n'aie pu deviner certaine chose en dépit de ma cécité?

— Quelle chose as-tu devinée?

— Que tu étais amoureux !

Un large éclat de rire sonna dans le calme du chemin désert.

— Moi, le capitaine Falconi, amoureux? Allons, Edoardo, tu es décidément de bonne humeur.

En lui-même le fils de Marina pensa : « Il se défie et, avant de se déclarer, il veut connaître la tournure que prendront les affaires de mon oncle. »

Et, nerveux, il articula sèchement :

— N'essaie pas de te dérober...

Une charrette passait, le charretier chantait en faisant claquer son fouet. Ils cessèrent de causer. Lorsque les roues grincèrent dans le lointain, le jeune Carpineto acheva sa pensée :

— Car je sais tout ! — expliqua-t-il.

Comme la veille, dans l'entretien avec Caterina, en cette phrase brève il concentrait sa fierté ; en la prononçant, il entendait exprimer clairement : « *J'ai vu !* Je vois tout ! »

L'hilarité de Giorgio croissait.

Tout à coup, il sentit trembler sur son bras celui de son ami dont le visage blême, pour la seconde fois, l'impressionna. Il devint subitement grave.

— Ah ! tu ne ris plus, — dit violemment Edoardo en s'arrachant à l'étreinte de Giorgio, tu ne ris plus... Tu commences à comprendre que je connais ta passion pour Caterina !

Et, seul au milieu de la chaussée, perdu dans les ténèbres, effrayé de son emportement, il resta figé dans l'attente des paroles révélatrices.

Avec son jugement droit et sain, son coup d'œil d'homme pratique, le capitaine pénétra la raison des angoisses du malheureux être qui s'immobilisait devant lui, et du ton persuasif qu'on emploie avec les malades, il répondit :

— Edoardo, crois-moi, je n'aime pas Caterina.

— Tu mens ! tu mens ! Allons, ne te moque pas de moi ! Il est temps que ce jeu finisse ! — ordonna le pauvre garçon.

C'était la première fois qu'il élevait aussi haut la voix ; toutes les révoltes comprimées en son âme s'extravasèrent en mots violents. Il mit en parallèle l'affection de l'enfance et la fourberie présente ; il reprocha à Giorgio les ruses dans lesquelles il avait été enveloppé ; il lui jeta à la face les soupçons nés de sa jalousie. Il parlait comme en un rêve, laissant un libre cours aux paroles qui, depuis tant de longues journées, voulaient sortir de sa bouche !

— Oh ! mon cher Edoardo, mon cher Edoardo ! — murmurait le marin.

— Ne me plains pas ; je ne veux pas de ta commisération. Je préfère que tu répondes avec franchise et, si je t'ai offensé injustement, je suis entre tes mains, frappe-moi ; me voici prêt à supporter tes représailles.

Une voiture qui déboucha brusquement à l'angle de la route faillit renverser l'aveugle que Giorgio enleva d'un bond.

Cette simple scène suffit pour calmer l'état d'exaltation dans laquelle se débattait le fils de Marina.

Aux termes injurieux succédèrent les divagations les plus imprévues et, interprétant le silence compatissant de Giorgio Falconi dans le sens d'une adhésion aux desseins extravagants qu'il émettait, il expliqua :

— Ne suppose pas que ton amour me préoccupe ; non... Je m'offense seulement de tes subterfuges et en voici la raison. Caterina est notre plus proche parente et nous devons être informés les premiers, ma mère et moi, de tes intentions. Tu crains peut-être qu'elle n'ait pas de dot? Les mauvaises langues ont dû faire leur office auprès de toi. Sois tranquille... nous lui en fournirons une... ce sera... une excellente affaire de cœur et d'argent.

Il reprenait son projet d'antan. L'ébranlement de ses forces physiques le pacifiait ; les mots sonores d'abnégation, de dévouement se retrouvaient sans cesse dans les développements inattendus de ses pensées confuses et morbides.

Giorgio, atterré, craignant que la folie s'emparât de son malheureux ami, l'écoutait sans l'interrompre; mais il profita du premier temps d'arrêt pour prendre les mains d'Edoardo, les serrer doucement entre les siennes et avec une véritable tendresse fraternelle essayer de l'apaiser, de le consoler.

— Écoute, — dit-il, — ma déclaration franche et définitive : je n'ai jamais pensé à épouser ta cousine, car je ne l'ai jamais, une seule minute, aimée d'amour. J'ai toujours été un garçon loyal, je ne sais pas mentir, crois-moi.

Et pour mieux convaincre le fils de Marina, il employa la formule consacrée que les marins liguriens prononcent dans les circonstances solennelles :

— Que je ne revienne jamais dans mon pays, si ma bouche laisse passer le mensonge !

L'aveugle, stupéfait, répliqua gravement :

— Prends garde, Dieu t'entend et la mer est proche !

— Ma conscience est tranquille. Je dis la vérité, Dieu peut m'entendre !

— Alors, c'est moi qui suis fou, — gémit Edoardo.

— Non, tu n'es pas fou, mais c'est toi qui aimes Caterina, — déclara Giorgio.

— Ne parle pas ainsi !... — supplia l'aveugle.

Après quelques instants de réflexion, il ajouta, humble et pitoyable :

— Cette fois encore, tu as raison !

Le marin ne savait que répéter :

— Mon pauvre cher Edoardo !

— Je ne mérite ni ton affection, ni ta pitié. Je veux me confesser à toi : à Portovenere, j'ai souhaité ta mort.

Et tout d'une haleine il avoua ses injustes soupçons, ses rancœurs, ses emportements haineux.

Giorgio, malgré la surprise causée par cet aveu, continua, l'âme pleine de compassion, à murmurer comme un refrain dolent :

— Mon pauvre Edoardo ! mon cher Edoardo !

Il conduisit lentement, vers la villa des Carpineto, l'aveugle qui, muet, le cœur plein de cendres, pressentait que, sa vie durant, il n'aurait que l'Éternelle Douleur pour compagne.

Dans l'agonie de sa jeunesse et de sa force, il renonça définitivement au rêve entrevu. Il ne commettrait pas le crime d'associer, à son existence ravagée, l'idéale Caterina; car, même si sa cousine dans un acte de sublime charité consentait à s'unir à lui, il prévoyait qu'il l'accablerait, sans répit, sous une jalousie inguérissable.

Tout était consommé !

Sur le seuil du jardin, il dit :

— Entre, Giorgio.

— Non, — répondit le capitaine Falconi en l'embrassant, — non, adieu !

— Tu me pardonnes?

— Mon cher, très cher Edoardo, je reste ton fidèle ami.

— Entre !

— Adieu ! — cria Giorgio, déjà sur la route.

— Adieu ! — répéta comme un écho la voix morne de l'aveugle.

La tête vide, le corps las, il pénétra dans la maison en chancelant.

XXIX

Tom vint tourner autour de son maître et lui lécha les mains. Cette caresse habituelle rappela l'aveugle à la réalité.

Dans la villa silencieuse, il écouta sonner ses pas ; dans la salle à manger, le tic tac de la pendule lui parut plus grave que de coutume ; il prêta l'oreille au travail des termites dans un vieux meuble, au bruit des mouvements alternés que les tentes bariolées, protégeant les fenêtres, avaient sous la brise marine. Il reconnaissait ces sons divers que, depuis un assez long temps, il ne percevait plus, n'ayant voulu entendre que les vibrations de la *voix* aimée.

Il se jeta tout habillé sur son lit et s'y assoupit de fatigue. Combien d'heures resta-t-il endormi? Il ne put s'en rendre compte.

Un dialogue rapide, sous sa croisée, l'éveilla.

— Tu es seul, Luigino? Où as-tu laissé mon fils?

— Chez le capitaine Falconi qui devait le raccompagner ici, maîtresse.

Et changeant de ton, le garçonnet ajouta :

— Signorina Caterina, voici une lettre à votre adresse que le facteur vient d'apporter à l'instant.

— Merci... Ah ! ma tante, c'est une lettre de mon père.

Et une exclamation de joie retentit :

— Ma tante, mon père est en route, il revient !

Et la jeune fille lut :

« J'ai eu tort de partir sans te prévenir de la durée de mon absence ; mais je veux récompenser ta résignation en hâtant mon retour et t'éviter aussi l'anxiété d'une plus longue attente. J'ai arrangé mes affaires mieux que je ne le prévoyais, tu peux être tranquille et satisfaite. Lorsque tu liras ces lignes je serai sur le point d'arriver. »

Caterina baisa les feuillets, riant et pleurant tout à la fois.

« Elle est heureuse de s'en aller, songea l'aveugle qui de sa chambre ne perdait pas une syllabe de la conversation. Ce départ a toujours été prévu, je ne dois donc pas m'en attrister et... »

Il s'arrêta de monologuer. Madame Marina disait à sa nièce :

— Je te conseille de ne pas annoncer aujourd'hui cette nouvelle à Edoardo.

— Est-ce que le retour de mon père le contrariera, ma tante?

— Loin de là, mon enfant, mais les événements imprévus lui causent une grande lassitude. Puis... il est si accoutumé à ta compagnie... le retour de ton père sera le signal de notre séparation.

L'aveugle se retint pour ne pas crier : « Tais-toi, maman ! »

Madame Carpineto continuait :

— Ton cousin ne peut facilement se détacher de ceux qu'il aime ; étant bébé, lorsque sa nourrice revenait l'embrasser le jour de la fête de la *Madonna delle Grazie*, elle était obligée d'attendre qu'il fût endormi pour repartir ; je t'ai souvent raconté que, lors de sa première séparation avec Giorgio, il resta un an plongé dans une neurasthénie aiguë. Maintenant, je tremble à la perspective de vos adieux.

« Tais-toi, maman, tais-toi ! » suppliait Edoardo mentalement.

A voix plus basse, elle poursuivit :

— Ne t'es-tu pas aperçue de l'affection qu'il te porte?... N'as-tu rien compris?... Ta présence a embelli notre solitude. Que deviendrons-nous lorsque tu te seras éloignée?... Hélas ! Je suis impuissante à lui donner le bonheur ! Nous, les mères, nous nous illusionnons souvent sur les difficultés du but à atteindre...

N'osant pas exprimer clairement le projet qu'elle avait formé, madame Marina s'arrêta sur cette phrase ambiguë.

Après une minute d'hésitation, elle résuma ainsi son désir, — qu'elle se décidait, encore une fois, à ne manifester qu'en partie :

— Donne-lui l'espoir que tu ne nous abandonneras pas précipitamment... Aie pitié de nous, Caterina !

Edoardo, que cette pitié réclamée par sa mère révoltait, fut sur le point d'ordonner : « Tais-toi, maman ! tais-toi ! »

Il balbutiait, écrasé de honte et de regrets : « Non, je n'accepterai jamais un tel renoncement ! »

Avec la lucidité d'un voyant, il devinait que l'avenir — si les vœux de sa mère étaient comblés — se préciserait en trois

mots : « Mensonges, soupçons, tourments. » Se sachant indigne physiquement de Caterina, il serait jaloux de tous et de tout ; il deviendrait odieux à la *Sacrifiée* !

Non, il préférait la mort solitaire après une existence de reclus, d'anachorète ; non, il n'offrirait pas le grotesque spectacle d'un infirme exalté par la passion : il ne vivrait pas son rêve ! Le retour de l'oncle Andrea allait s'effectuer à l'heure opportune ; et celui qui souhaitait la paix du néant, goûtait à l'avance l'amertume du silence qui régnerait autour de lui lorsque la *voix* suave serait éteinte !

A dater de ce jour, il traita sa cousine avec une amabilité correcte, sans rechercher ni fuir sa présence. Il ne se départit de cette impassibilité voulue que pour commenter violemment le récit fait par Rosa d'un événement tragique. La servante qui rentrait du marché était sous l'impression du crime horrible qui passionnait Fezzano :

Un matelot, Masino Poggi, dans un accès de jalousie, avait assassiné sa femme, la belle Luigia.

Masino et Luigia étaient restés plusieurs années fiancés. Le navire qui portait Masino brûla en mer ; quelques rares survivants revinrent au pays, entre autres, le Masino, dont le visage était atrocement défiguré.

La belle Luigia, fièrement, ne voulut pas reprendre sa parole, rendre l'anneau d'argent bénit ; elle épousa Masino. Aussitôt, elle vécut dans l'épouvante. Tout en elle, sa beauté, sa gaieté, sa jeunesse, excitait la jalousie du monstre et dans une crise *saltando in bestia* (*homme mué en bête*), il tua sa femme à coups de couteau.

Sans se préoccuper de la présence de sa mère ni de celle de Caterina, Edoardo se livra à un réquisitoire véhément :

— Pourquoi Masino avait-il accepté l'acte d'abnégation surhumaine de Luigia? Surprendre un moment de pitié chez une créature inexpérimentée et en profiter pour l'enchaîner à sa face d'épouvante durant toute la vie, c'est un véritable guet-apens, un meurtre moral. Celui qui est marqué d'un sceau fatal doit avoir la pudeur de sa misère et poursuivre seul le cours de sa destinée ; on ne doit imposer à aucun être le sacrifice qu'on n'aurait pas le courage d'accomplir soi-même.

— Eh ! signor Edoardo, — répliqua Rosa du seuil de la cuisine. — tout cela c'est des paroles, mais le cœur ne raisonne pas !...

— Le cœur, — interrompit l'aveugle, — ne calomnie pas le cœur !

— Mon enfant, calme-toi, — dit doucement madame Marina que cette exaltation croissante inquiétait.

Hélas ! les paroles de son fils avaient pour elle une signification précise et les vérités énoncées ne les retournait-il pas contre lui-même? Il était le malade qui se complaît à détailler le diagnostic qui le condamne sans rémission.

Caterina brodait ; le craquement nerveux de son aiguille perçant la toile, dénotait sa muette émotion.

Sur ce sujet, le lendemain matin, lorsque sa mère vint, à l'habitude, l'embrasser et le soigner, Edoardo s'étendit longuement. Marina s'empressa, afin d'effacer toute impression dangereuse, de lui annoncer l'arrivée imminente de l'oncle Andrea ; elle ajouta que Caterina ne s'éloignerait pas encore.

— Elle est si bonne, Caterina, si bonne ! — soupirait la pauvre femme.

— Mère, — répliqua-t-il presque avec dureté, — sache que je ne veux pas devenir un Masino Poggi.

— Oh ! pas cette comparaison ! — supplia-t-elle.

— Tu supposes donc que cet homme est une brute sanguinaire, mais que je suis, moi, un être civilisé. Ah! mère ! mère ! Tu ignores le combat qui s'est livré en moi, la folie qui m'a secoué. Tu crois que je suis ton honnête, ton loyal Edoardo, n'est-ce pas? Eh bien ! apprends que j'ai haï Giorgio, que j'ai souhaité ardemment sa mort ! J'ai assassiné par la pensée, j'ai eu l'âme d'un Masino. Ne m'interromps pas ; je ne mens pas, cela est... Et tu me demandes d'éviter *cette comparaison*. Tu ne sais pas celui que je fus... tu ne sais pas celui que je serai demain si...

— Mon enfant, tais-toi, tais-toi !

— Sois consolée, mère. Mon roman d'amour est terminé... le renoncement m'a guéri, mais ne trouble jamais la paix de ma conscience si chèrement reconquise... ne parlons plus du bonheur entrevu.

Marina était fière de la noblesse de ces paroles qu'elle approuvait ; mais dans cette approbation, que de regrets !

Mais la terrible logique de son fils la martyrisait dans son amour-propre maternel et dans sa tendresse impuissante.

XXX

Les aboiements joyeux de Tom dans le jardin, le claquement des portes, un bruit de pas rapides, un cri juvénile plein de rires et de larmes auquel répond une exclamation brisée par l'émotion : c'est le retour de l'oncle Andrea qui s'annonce à l'aveugle.

L'oncle arriva un des premiers soirs de décembre, la maison vibra de joie ; seul, Edoardo, qui jadis l'avait attendu avec tant de crainte, resta insensible.

Andrea Carpineto triomphait. Sa voix de basse prenait une sonorité éclatante lorsqu'il narrait les inquiétudes du voyage, les luttes entreprises, les incertitudes, les désespoirs, et finalement la réussite.

— Nous sommes sauvés ! — répétait-il à satiété, — nous sommes sauvés !

Caterina lui reprocha d'avoir douté d'elle, d'être parti sans lui avoir confié ses préoccupations.

— Ma bien chère Caterina, j'ai redouté de te voir pleurer et... je ne voulais pas t'expliquer notre ruine. Je savais surtout que je te laissais en bonnes mains...

— Oh ! papa, — interrompit-elle, — tu ne témoigneras jamais assez de reconnaissance à ma tante pour l'affection et les soins qu'elle m'a prodigués.

Instinctivement, l'aveugle sentit son cœur déborder d'amertume ; cette phrase recélait les salutations du départ ; elle établissait entre les deux familles cette ligne de démarcation qu'il avait un moment rêvé de faire disparaître.

Avec le succès, l'oncle Andrea avait repris son air de supériorité transcendante, et sa belle-sœur, assise auprès de lui, au fur et à mesure qu'il narrait ses aventures, se sentait intimidée, presque effrayée en songeant à l'acte de dévouement qu'elle avait espéré obtenir de sa nièce.

Ce beau-frère autoritaire et orgueilleux qui disait : « Nous avons souffert, ma fille, mais l'avenir te réserve de grandes compensations de bonheur et de fortune », n'aurait point consenti à ratifier les promesses échangées en son absence. Pour l'instant, il voulait distraire Caterina, la promener à travers l'Italie. La jeune fille s'y refusait :

— Non, père, nous n'irons visiter si tôt aucune de ces villes, ni Rome, ni Florence ; nous resterons ici quelque temps encore ; vous devez avoir grand besoin de repos.

Marina, qui devinait l'intention délicate de sa nièce, lui caressa tendrement les cheveux et les joues. Le signor Andrea accepta cette proposition avec plaisir.

— Que ta volonté se fasse, *cara mia* ! Et j'avoue qu'après tant de travaux, rester au calme, en famille, sera une chose excellente pour ma santé.

Pour fêter l'heureuse issue du voyage de son beau-frère, madame Carpineto donna un dîner de cérémonie auquel elle convia le curé et les notables ; mais en dépit de la joie superficielle, du bruit des toasts, du crépitement des bouchons du fameux vin *delle Cinque Terre*, une note de mélancolie planait comme un de ces légers brouillards que le soleil ne parvient pas à dissiper. L'idée de la séparation dominait toutes les pensées, tous les discours.

Au dessert, le curé, fort applaudi dans un impromptu, souhaita à la signorina Caterina Carpineto, un beau parti, c'est-à-dire un riche et bon mari.

Edoardo frissonna. Aussitôt, il se remémora les raisons majeures qui l'avaient impérieusement décidé à renoncer à l'amour, et son habituel et mystérieux sourire de sphinx refleurit sur sa bouche close.

Les jours passaient, l'aveugle les comptait ; encore quatre, trois, deux, un !

L'hiver avait dépouillé les chênes, les arbustes du jardin, les feuilles sèches tourbillonnaient follement au caprice du vent. Les oiseaux partis, les gouttières du toit restaient muettes. Dans l'oliveraie, attiédie par les rayons d'un soleil pâle, régnait un murmure rythmé : le gémissement des vagues sur la plage déserte. Les fleurs de Caterina s'étaient fanées, leur parfum s'était évanoui dans l'air triste. Les choses par-

taient ! *Lui seul* demeurerait là toute sa vie mortelle ! La solitude qu'il avait appelée les jours précédents mêlait déjà la terreur à l'angoisse de l'irréparable !

Elle, la douce, la bonne, l'adorée, s'en allait ! Il ne resterait d'*Elle*, bientôt, qu'un idéal fantôme ; le bruit léger et cadencé de ses pas s'éloignerait, s'éteindrait... Et ne pouvoir la retenir; ne pouvoir serrer sa main fine en suppliant : « Reste ! Reste ! »

L'infortuné formait vainement chaque matin le projet d'éviter sa cousine : il la suivait partout ; muet, les doigts tâtonnant dans le vide, il allait dans le sillon qu'elle traçait...

. . . . . .

Le départ était fixé au lendemain. On fermait les malles, on bouclait les valises. Les derniers préparatifs blessaient les oreilles de l'aveugle, qui, apeuré, comme suspendu dans le vide, attendait...

L'oncle donnait des ordres d'un ton tranchant. Caterina parlait peu, s'agitait encore moins dans la crainte de réveiller en elle et chez son cousin un sentiment assoupi.

Le vapeur *Il Ferrucio* démarrait le lendemain aux premières lueurs de l'aube,

La famille Carpineto descendit vers le soir sur la plage. Edoardo s'appuya au bras de sa cousine ; ce contact lui donna un suprême désir : les tendresses passées — semblables à des fleurs jetées au fond d'un lac — renaissaient et flottaient à la surface de son cœur.

Dans la douceur du crépuscule, la mer se mouvait insensiblement et à chaque ondulation montait — haleine saumâtre du golfe — la senteur âcre des algues.

Edoardo, craignant d'éclater en sanglots, se taisait. Il aurait voulu cependant dire à Caterina une phrase, une seule; il aurait voulu jeter, dans l'esprit de sa cousine, le cri de son âme déchirée, afin qu'aucun autre amour ne fût capable d'y effacer la révélation de son amour surhumain.

Ils traversèrent Fezzano rempli de gaieté, d'appels, d'éclats de rire. Dans ces rues étroites, l'aveugle revécut instantanément le crime de Masino Poggi ; il crut ouïr les râles de la femme et respirer l'odeur du sang.

Alors la phrase ardente, le cri révélateur se figèrent sur ses lèvres.

On dormit peu dans la villa. Aux premières lueurs du jour, la maisonnée fut prise d'une impatience nerveuse.

— Hâtez-vous, sans cela nous manquerons le vapeur, — répétait l'oncle.

Le frou-frou des robes de Marina et de Caterina se précipita pendant que Luigino répondait :

— Je cours préparer le canot.

Edoardo se sentait perdu au milieu de cette agitation.

On lui prit une main :

— Vous souviendrez-vous de moi, mon cousin? — demandait la *voix* harmonieuse.

Il put à peine balbutier :

— Toujours ! Toujours !

Il aurait voulu parler, formuler sa pensée : le dernier « toujours » s'éteignit dans sa gorge. Comme un condamné qui entend dire au dernier matin : « C'est l'heure ! » il eut une ultime défaillance, ses jambes se dérobèrent sous lui ; il n'était plus qu'une créature peureuse et misérable.

— Je reviendrai, — promettait la voix attendrie.

Allait-il devenir fou?... Il voulait hurler sa souffrance, tomber aux pieds de Caterina et les arroser de ses larmes.

— Vite, en route ! — commanda Andrea Carpineto.

Ils sortirent de la maison, franchirent la grille du jardin. Le continuel hululement de la sirène qui appelait à bord les passagers, répandait sur le golfe un lamento mystérieux. Sur la plage, le même *libeccio* du soir de l'arrivée soufflait.

Luigino hissa la voile latine. Ils s'assirent dans la barque. Comme elle glissait, rapide, escortée du souvenir des courses passées !

Tous se taisaient. Tout à coup, madame Marina ayant soupiré profondément, *la voix aimée* s'éleva encore une fois pour remercier sa tante et renouveler à Edoardo, avec une douceur de timbre attristée qu'il n'avait jamais encore perçue, l'engagement de revenir à Fezzano.

Luigino amena la voile au milieu des bruits de cabestan, de chaînes détachées, mêlés à de confuses vociférations. Ils avaient accosté.

Dans la barque inclinée sur un côté, les derniers adieux furent échangés. Edoardo serra les mains de la jeune fille en bégayant des paroles vides de sens. Caterina ne renouvela pas le baiser donné le premier jour.

Un jet de vapeur siffla, des voix inconnues ordonnèrent :

— Faites vite !

— Ici, les bagages.

— Donnez la main, signorina.

Et *la voix aimée* sonna une dernière fois, affaiblie, puis éteinte par les rumeurs multiples.

Soudain, la petite embarcation allégée se souleva.

Edoardo, debout, adressait des signes désespérés vers le point d'où partait le vacarme de la levée d'ancre, des jets de vapeur, des commandements brefs, des notes stridentes de la sirène.

Le canot se détacha du *Ferrucio* par un brusque mouvement qui fit chanceler l'aveugle. Il tomba assis sur un banc. Les bras maternels l'enveloppèrent aussitôt d'une chaude étreinte.

— Courage, mon fils, je suis avec toi !

Il tressaillit.

Pour toujours, le rêve était fini. *Les Ténèbres,* maîtresses cruelles de son corps, venaient de blesser à mort son âme qui, agonisante, pleurait la lumière, pleurait la vie !

Luigino, content de la brise fraîche, se mit à chanter.

GIUSEPPE BAFFICO

(TRADUIT ET ADAPTÉ DE L'ITALIEN PAR JEAN DU GURP)

LES LETTRES ET LA VIE

Le centenaire de la publication des *Méditations* a été célébré, le mois dernier, avec beaucoup d'éclat. Sans parler des cloches de la presse qui ont sonné à toute volée, des lectures du livre ont été faites, par ordre officiel, dans les lycées et collèges. Les journaux ont publié des portraits de l'auteur. Enfin le grand gala.

Et c'est très bien. On ne saurait trop applaudir à ces commémorations des maîtres de notre littérature. A condition toutefois de suivre exactement le calendrier des centenaires et de n'y sauter personne. Ainsi, l'an dernier, nous avons raté le centenaire des *Elégies* de madame Desbordes-Valmore. Oubli fâcheux, car bien que Brunetière l'ait complètement passée sous silence dans son *Histoire de la littérature* — il est vrai qu'il en a fait autant, *res miranda populo*, pour Agrippa d'Aubigné — l'œuvre poétique de madame Desbordes-Valmore me semble devoir subir moins de déchet que celle de Lamartine. Le public certes ne la connaît guère que par fragments. Le public a tort. C'est Rimbaud qui avait raison — comme toujours en poésie les poètes — quand il affirmait à Verlaine qu'il fallait lire *tout* Desbordes-Valmore.

Ce centenaire eût eu en outre l'avantage de montrer que les poètes du milieu du siècle dernier, et notamment les Parnassiens, n'exigeaient pas de la poésie que vers tendus, relief plastique, images raffinées et neuves. Devant l'espèce d'antipathie que les plus grands d'entre eux, Leconte de Lisle et Verlaine, marquaient à Lamartine, on les a accusés de sécheresse, d'étroitesse, d'incompréhension. On a déclaré que leur goût de la perfection artistique les rendait insensibles à une poésie plus négligée peut-être, mais plus large, plus

haute. Le seul fait que les meilleurs d'entre eux, Baudelaire et Verlaine, ont écrit sur madame Desbordes-Valmore les pages les plus chaleureuses et les plus parfaites qu'ait inspirées l'auteur des *Pleurs*, constitue à ces accusations un net démenti.

Pour en revenir aux *Méditations*, l'idée d'en faire lire des passages à nos collégiens partait assurément d'une louable intention. Cependant les morceaux philosophiques du livre me semblent un peu forts pour des potaches, et les morceaux de passion pure un peu hardis. On serait curieux de savoir des professeurs le résultat obtenu par ces lectures.

Pour ma part, plutôt que l'opinion de nos lycéens, j'eusse préféré connaître celle de nos jeunes poètes du jour. Il y avait là sur Lamartine la matière d'une enquête instructive. Voici quelque vingt ans, une jeune revue, l'*Ermitage*, tenta un interrogatoire analogue, demandant à cent vingt-cinq poètes de nommer « leur poète ». Au dépouillement du scrutin, Lamartine n'arrivait que le cinquième sur la liste où le précédaient d'assez loin Victor Hugo, Vigny, Verlaine et Baudelaire. Il aurait été piquant de renouveler l'expérience pour fixer la « situation » actuelle des *Méditations*, le rang que ces poèmes occupent dans les prédilections de la génération nouvelle, et jusqu'à quel degré ils s'accordent avec la sensibilité de nos jeunes poètes — ou bien la heurtent.

Quant aux articles suscités par le centenaire, la plupart se sont proposé pour but de déterminer si Lamartine était romantique ou classique. Car vous n'ignorez pas qu'aujourd'hui la lutte entre le classicisme et le romantisme est presque aussi vive qu'il y a un siècle, avec cette différence qu'au lieu de voir comme jadis le romantisme soutenu par les monarchistes tandis que les classiques s'appuyaient au clan libéral (voir *Un grand homme de province à Paris*), c'est à présent juste l'inverse.

L'article le mieux venu sur ce sujet me paraît celui qu'a donné M. René de Planhol dans la *Revue Critique* du 10 mars. Mais, au fond, le dernier mot sur la question avait, je crois, été déjà prononcé, il y a cent ans, par Victor Hugo qui, comparant dans le *Conservateur littéraire* Chénier et Lamartine, écrivait ces lignes lumineuses : « Le premier est romantique parmi les classiques, le second classique parmi les romantiques. » Ah ! ces grands poètes, quels excellents, quels admirables critiques !

Il va de soi d'ailleurs que je n'ai garde de nier l'importance historique de pareilles classifications. Établir d'où vient un poète, ce qu'il doit à ses devanciers, ce qu'il apporte à ses successeurs, dans quelle mesure il se rattache à la tradition ou s'en écarte, autant de

problèmes passionnants pour qui aime embrasser dans son ensemble la chaîne totale de nos lettres. Mais un critique littéraire, c'est-à-dire un simple lecteur, même s'il s'intéresse à ces points d'histoire, ne peut que gagner à les oublier, s'il veut conserver à ses impressions sincérité et fraîcheur.

Quand j'aborde les *Méditations*, je me défends de savoir si Lamartine emprunta certains tours à J.-B. Rousseau, s'il était imprégné de Fontanes et de Chênedollé, s'il avait subi Ossian, Byron et *la Nouvelle Héloïse* ou *Corinne*, si Elvire s'appelait madame Charles et ce que fut en réalité Graziella.

Lecteur de 1920, je me veux l'âme du lecteur de 1820 devant ce petit recueil de vingt-quatre poèmes sans nom d'auteur : *Méditations poétiques*.

Voilà des vers. M'ennuieront-ils? Me sembleront-ils banaux et fades? Ou bien éprouverai-je à leur lecture cette émotion, ce frémissement, cette sympathie fervente que nous ressentons au contact du génie nouveau, de la poésie originale? Je ne me demande pas autre chose.

Et c'est dans cet esprit, comme s'il s'agissait d'un livre de maintenant, que, pour fêter le centenaire, j'ai relu les *Méditations* — je pourrais même dire : lu, tant il y a d'années — *meâ culpâ !* — que je ne les avais ouvertes.

Naturellement, une fois le livre clos, impressions confuses et complexes. Mais peu à peu je les ai débrouillées et, sans façons, je vais vous les dire telles quelles.

D'abord le mauvais. Car, il n'y a pas à dire, ceux qui reprochent à Lamartine le lymphatique, le flou, le gris de sa forme ne sont pas si répréhensibles. Au bout de quelques pages, on ne tarde pas à être excédé par la monotonie, voire par la répétition des mêmes rythmes, des mêmes images, des mêmes vocables. Ces vallons, ces rochers, ces rayons de lune, ces « pâtres » toujours songeurs, ces « villageois » toujours candides, ces « voyageurs » toujours poudreux et las, non seulement cela date, non seulement c'est Restauration et troubadour, non seulement cela ne se rattache par aucun lien à la pureté et à la sobriété classique, ou même au savoureux lyrisme du seizième, mais cela sent furieusement le procédé. Écoutez plutôt cette pièce :

Salut, sites, vallons, bosquets, torrents, retraites !
Et toi lac azuré dont j'aime le flot clair !
Que votre paix est douce auprès du bruit des fêtes !
Pour l'âme du rêveur, que votre asile est cher !

Quand la reine des soirs, dénouant son écharpe,
De ses reflets d'argent inonde le gazon,
Quand le zéphir plaintif, en effleurant sa harpe,
Gonfle d'un long soupir le sein de l'horizon,

Ah ! c'est là que je veux fixer ma vie errante,
C'est là que du repos je veux goûter le fruit,
Et, parcourant de l'œil la voûte scintillante,
Porter mon âme à Dieu sur l'aile de la nuit !

C'est là que du Seigneur, infime créature,
Devant le doux tableau de la Terre et des Cieux
Je sens, pour saluer l'auteur de la Nature,
Mes larmes déborder de mon cœur à mes yeux.

O sacrés pleurs, coulez, coulez comme une source !
Épanchez sur mon sein votre humide cristal;
Ainsi qu'un voyageur au terme de sa course,
Désaltérez mon cœur assoiffé d'idéal !

Dans ces vers, dont j'ai souligné les plus beaux, ne sentez-vous pas la facture spéciale aux *Méditations*, les traits identiques qu'on retrouve dans un grand nombre de leurs pièces? Eh bien, sachez que ces vers ne sont pas de Lamartine. Ils sont extraits du délicieux livre de MM. Reboux et Muller : *A la manière de...* Or jamais le pastiche, fût-il le plus aigu et le plus pénétrant, n'arrive en poésie à reproduire l'original. Ou si par endroits il en donne l'illusion, c'est qu'à ces endroits — comme l'exemple ci-dessus vous le prouve — le procédé primait l'inspiration sincère.

Une autre note assez agaçante dans les *Méditations* parce qu'elle semble plus affectée qu'issue du cœur, c'est la mélancolie, la navrance et pour tout dire le pessimisme continu qui sans trêve larmoie à travers presque tous ces poèmes. Aujourd'hui nous en connaissons certains dessous. Si Lamartine en rédigeant certains de ces vers n'avait aucun motif pour incriminer le sort : jeune, beau, dans l'aisance, bien né, les plus belles relations, — par contre certains autres lui vinrent sous l'influence de la douleur ou des petites misères humaines. Il venait de perdre sa grande amie, madame Charles, ou la devinait moribonde. Ses affaires, comme fonctionnaire, n'avançaient pas. Il souffrait de crises du foie.

Mais les lecteurs de 1820 ignoraient toutes ces particularités. Et moi, lecteur de 1920, je n'ai pas à en connaître. Alors, j'ai peine à communier avec la désespérance de ce jeune poète qui tout en maudissant la vie n'apporte, à l'appui de ses malédictions, aucun grief

positif. Les élégies inspirées par Elvire mises à part, de quoi se plaint-il? Il n'apparaît pas dans ses vers qu'il ait été trompé comme l'auteur des *Nuits* ou qu'il se débatte dans la misère, tel l'infortuné Gilbert. Il ne précise dans ses poèmes aucune souffrance d'un autre ordre. D'où lui vient donc son noir à l'âme? Malgré moi, au lieu de la communion de cœur et de pensée que suggèrent les vers réellement pathétiques, je me sens glacé par deux hypothèses : attitude littéraire ou neurasthénie.

Vous objecterez Byron et l'amertume de ses poèmes ? Mais Byron y répercutait toutes les angoisses, toutes les révoltes de l'existence la plus agitée, souvent même la plus tragique. Vous objecterez *René*? Mais René sortait de la Terreur, rentrait de l'exil, portait en lui les remords d'une passion presque coupable. Vous objecterez *Oberman* ? Mais Oberman ne se lasse pas — hélas ! — de nous décrire son hypocondrie et de nous en expliquer les phénomènes. Rien, chez tous ces auteurs, de comparable avec les vagues morbidezzes du jeune Louis-Prat de Lamartine, ex-garde du corps, aspirant sous-préfet, diplomate en herbe, coqueluche des plus grands salons, et qui va bientôt oublier Elvire dans un prompt mariage d'amour.

Si son pessimisme quelque peu factice nous laisse froids, céderons-nous davantage à l'élévation de sa pensée ou à la chaleur de sa foi religieuse?

Le spiritualisme qui se manifeste dans les *Méditations* ne me paraît ni d'une grande profondeur ni d'une grande portée. Qu'est-ce que l'homme? D'où vient-il? Où va-t-il? Que sont les mondes? D'où viennent-ils? Où vont-ils? Et l'âme, est-elle immortelle? Et les étoiles sont-elles des âmes de disparus? Aux questions un peu puériles dont Lamartine le harcèle, j'admire la patience du Créateur.

Du reste, il me semble que sans user avec lui de familiarité et sans le traiter d'égal à égal, Lamartine adopte à son égard plutôt l'allure brillante d'un héraut de la gloire céleste que la déférence d'un fidèle prosterné. Éloquence, enthousiasme, délire, mais de cette humilité qu'inspire la grâce, presque point. Vous chercherez vainement dans les *Méditations* une poésie qui vous procure l'émotion de tel poème de *Sagesse* ou même de telles stances pieuses de Brébeuf. C'est de la foi à grand orchestre, illuminée de mille cierges. Seulement, un de ces cris simples, un de ces accents ingénus de l'âme ployée sous l'amour divin ou vénérant en Dieu son suprême recours, — jamais. Et je ne parle pas des passages où Lamartine, sous couleur d'exalter la puissance céleste, décoche âprement au Créateur les plus rudes sévérités. Lisez entre autres la pièce dédiée à Byron et intitulée

l'*Homme*. Chaque période se termine par la clameur : « Gloire à Dieu ! » Et pourtant pas une de ces périodes qui ne forme contre la Divinité le plus impie des réquisitoires. Lamartine s'adresserait à Moloch qu'il ne lui parlerait pas avec plus de rancune, plus de révolte, plus de colère...

Mais après les travers des *Méditations*, il faut que je vous en dise les beautés qui sont considérables, parfois même uniques.

D'abord l'essor, l'envolée. La tradition antique prête à la poésie des ailes. Avec les *Méditations*, pour la première fois dans nos lettres, nous voyons ces ailes se déployer dans toute leur envergure. A certaines pièces comme l'*Enthousiasme*, le *Désespoir*, l'*Homme*, la *Poésie sacrée*, on voit littéralement le souffle de l'inspiration soulever le poète. Brusquement il démarre, gagne les cimes, les dépasse, se perd dans la nue, y évolue avec une parfaite aisance, doublant la boucle, bondissant, redescendant en vol plané. Et l'on a tout à fait l'impression d'un as, et c'est vraiment très impressionnant.

Que ces magnifiques prouesses lyriques ne constituent pas toute la poésie, je n'en disconviens pas. Qu'on puisse y préférer tels poèmes plus proches de l'humanité et de la terre, ce n'est pas moi qui vous dirai non. N'empêche que ces élans, ces envolées étaient à leur début sans précédents dans l'histoire de notre poésie, que personne ne les a égalées depuis, et que le poète qui, avec tant de puissance, s'éleva si haut a droit au titre de grand poète comme au respect inhérent à ce titre.

Et puis dans les *Méditations*, il y a aussi l'harmonie, la molle harmonie que rendirent justement célèbre *le Lac*, *le Golfe de Baïa*, *le Souvenir*, les *Stances à Elvire*, avec leurs vers si bien rythmés qu'ils s'attachent à nous comme un refrain. Charme incontestable. Mais la critique a peut-être exagéré en l'attribuant exclusivement à Lamartine. Ici Lamartine compte une redoutable rivale que, sans Baudelaire et Verlaine, nous serions encore à connaître — (car tout en l'appréciant Sainte-Beuve ne sut jamais exprimer l'essentiel de son génie) — j'ai nommé madame Desbordes-Valmore. On raconte qu'avant de mettre par écrit ses poésies, elle commençait par se les chanter. Je ne suis pas sûr que Lamartine poussât à ce point l'instinct musical. L'harmonie qui ondule à travers les *Méditations* tient assurément du don naturel, mais, dans l'exécution, me paraît relever d'une prosodie savante, habile, bien plutôt que de la musique. Pour mieux me comprendre, ouvrez par exemple *les Pleurs* de madame Desbordes-Valmore, et comparez les strophes que Lamartine lui adresse et celles que la poétesse lui dédie en réponse. La supériorité mélodique de madame Desbordes-Valmore vous sautera, si j'ose dire, aux oreilles.

Enfin dans les *Méditations*, il y a l'art. Leconte de Lisle a écrit que Lamartine n'était pas un artiste. Sauf respect pour sa grande mémoire, je crois que Leconte de Lisle s'est trompé. Sans doute, en bien des passages, Lamartine se contente des termes approximatifs du glossaire poétique de l'époque : ces chaumes, ces pâtres, ces vallons qui aujourd'hui nous indisposent. Mais, à côté, dans les pièces philosophiques, quelles coulées de vers solidement sertis, composés des vocables les plus fermes, des épithètes les plus vivaces — vers égaux pour la sobriété et pour la force à ce que Vigny nous donna de meilleur dans *Moïse* ou dans *les Destinées* ! Et même, parmi les élégies, que d'adroites cadences, que d'ingénieuses suspensions, quelles heureuses appositions de mots — trop heureuses pour n'être pas choisies et voulues ! Il paraît que les brouillons de Lamartine étaient nombreux, que ses manuscrits offrent une foule de corrections et de variantes. Mais, à défaut de ces preuves, les *Méditations* nous eussent renseignés sur tout ce qu'à sa spontanéité ajouta son art. A chaque page, n'y sent-on pas, malgré l'abandon ou la fièvre du lyrisme, l'artisan de vers le plus avisé, l'homme de lettres le plus expert, et, sous le barde même, le professionnel qui se surveille?...

J'ai fermé le livre. Je voudrais condenser en une formule toutes ces impressions disparates. Et voici que me revient une maxime que Stendhal prête à Vauvenargues : « Le sublime est le son d'une grande âme. » N'allons pas plus loin. Pourquoi chercher mieux? Nous avons là à la fois la double et inespérée définition du sublime et de Lamartine [1].

***

C'était aujourd'hui, sur mes tablettes, le tour des romanciers. Mais la grève de l'imprimerie a jeté un tel trouble dans leur classement, que je finis par n'y plus m'y reconnaître. Les volumes se sont ajoutés aux volumes, les romans d'humour se sont mêlés aux romans de sentiment, les romans d'aventures aux romans réalistes, les piles se sont écroulées. Enfin la pagaille ! Et puis, que de romans, que de romans chaque semaine, chaque jour ! Quand j'aborde les poètes, je me dis : « Ils sont trop ». Et quand c'est vers les romanciers que je me retourne, je constate qu'ils sont plus encore !

1. Une autre commémoration, célébrée avec tendresse par les lettres, ç'a été celle du dixième anniversaire de la mort de Jean Moréas. La place me manque aujourd'hui pour vous parler de Moréas et de l'ascension toujours croissante de sa gloire posthume. Mais je vous signale l'*Hommage* que lui a consacré la *Revue Critique*, recueil d'intéressantes notices signées des plus grands noms.

Ah ! comme je comprends, à certains moments, les critiques de jadis qui, au lieu de s'épuiser à découvrir le vrai, le beau et le bien dans l'amas des auteurs du jour, sautaient — telle la misère sur le pauvre monde — sur le premier ouvrage d'histoire littéraire venu : lettres inédites de madame du Deffand, les sources de *la Henriade*, Ronsard et Pétrarque, etc.; puis, plantant là les contemporains, s'en allaient tranquillement tailler une bavette sur les routes bien entretenues et bien sablées des siècles passés.

Mais puisque cette désinvolture n'est pas nôtre, laissons peu à peu le classement se rétablir de lui-même, la mêlée des romans récents se désemmêler, les piles une à une se refaire; et en attendant le retour de l'ordre, tirons de la masse, pour aujourd'hui, trois volumes qui méritent, à divers égards, un tour de faveur : *Romulus Coucou*, *Pour Don Carlos* et *Indice* 33.

Au deux premiers, puisqu'ils ont paru ici, il est probable que je n'eusse accordé qu'un brève mention, s'ils n'avaient fait l'objet dans la presse, de certaines critiques qui me semblent prêter à quelques remarques d'ordre général.

Je n'ai point à vous rappeler, n'est-ce pas, les épisodes et le charme des aventures et mésaventures de *Romulus Coucou*[1]. Après ses piquants croquis de voyage dans les parages d'Haïti et de la Nouvelle-Orléans, *Noirs et Blancs*, M. Paul Reboux a voulu incarner en un roman certaines de ses observations qui relevaient du sentiment, de la notation sociale. Et il a composé, avec un rare bonheur, *Romulus Coucou*. Ce n'est peut-être pas un grand livre. C'est sûrement un roman bien construit, allant, amusant, émouvant, écrit en une langue sobre et sûre — le type du livre réussi, réalisant à point ce que s'y proposait l'auteur. Ajoutez que pour les amateurs d' « idées » il n'est pas dénué de portée humaine et générale, puisque sans déclamations, sans thèses il nous incline à réfléchir sur la pérennité des inégalités même chez les nations libres, en nous montrant au vif les mille humiliations, les mille vexations qui, au pays de Washington, tourmentent à chaque pas les « coulourated gentlemen ».

Or quelle n'a pas été ma surprise en trouvant à propos de *Romulus Coucou*, sous la signature de M. Jean de Pierrefeu, esprit primesautier s'il en fût et affranchi de toutes routines comme de toutes redites, les considérations qui suivent :

« Il y a vous le sentez bien *quelque chose d'un peu ridicule* dans cette préoccupation exclusive de peindre la vie. Parce que le héros qu'on met en scène a existé en chair et en os, quelle que soit l'humilité de sa condition, nous le croyons digne d'être représenté. Plus il

1. Flammarion.

sera vivant, plus nous serons fier d'occuper le monde de sa personne. C'est-à-dire que si ce personnage réduit son activité à boire, manger et se reproduire, nous trouverons qu'il incarne entièrement et définitivement la vie... On ne peut être plus éloigné des préoccupations d'un classique. Il n'y a de vérité que du particulier et de l'exceptionnel : voilà en quoi se résume l'esthétique des écrivains de cette sorte. Désireux de mettre en valeur dans leurs personnages les caractères spécifiques et, dirai-je, uniques, les voilà contraints de négliger *tout le côté éternel* de cette humanité bizarre qu'ils recherchent. Italiens, Espagnols ou nègres ont toujours l'air de sortir d'une ménagerie où l'on montre des phénomènes. Et comme on ne *touche à l'émotion que dans le lieu commun*, ils sont voués à nous secouer peut-être, mais pas à nous émouvoir, puisqu'ils fuient pardessus tout le lieu commun... D'où il résulte d'ailleurs, que cette vie qu'on recherche *n'est qu'une apparence*, qu'elle est plus du mouvement que de la vie et que le roman, en tombant dans la formule cinématographique, perd beaucoup de son charme et de son pouvoir. »

A ces lignes amères autant qu'élégantes, vous avez reconnu, je suppose, une vieille connaissance. C'est l'antique campagne contre le réalisme qui recommence, — celle que depuis près d'un siècle n'ont cessé de reprendre contre les Balzac, les Flaubert, les Goncourt, les Zola, les Daudet, les Huysmans, tous les critiques de toutes les périodes, depuis Sainte-Beuve, Planche et Cuvillier-Fleury, jusqu'à Brunetière et Faguet, en passant par les Scherer ou les J.-J. Weiss.

Et ce qu'il y a de curieux, c'est que, dans ces campagnes, depuis un siècle l'armement ne s'est pas modifié de ça. Quand au début de *Là-bas*, Durtal (*alias* Huysmans) et son ami des Hermies, discutant le naturalisme, dressent le bilan de ses faiblesses, ils ont au moins des points de vue neufs, des arguments inédits, une tactique et une balistique à eux. Tandis que, dans la critique, c'est toujours les mêmes arguments que, de génération en génération, on se repasse avec une pieuse discipline :

« La réalité n'est pas la vérité. L'observation ne rend pas la vie. Le réalisme n'est pas la peinture de la vie, il n'en est que le décalque puéril, la photographie grossière. Assez de guenille. Donnez-nous l'âme. Foin du particulier. Donnez-nous du général. Haro sur les individus. Ce qu'il nous faut, c'est l'homme ! »

La réponse du réalisme à ces mercuriales, j'imagine que vous ne l'ignorez pas : il a continué. Persévérant diaboliquement dans sa préoccupation « un peu ridicule » de peindre la vie, il a, coup sur coup, riposté par des chefs-d'œuvre particularistes : *Eugénie Grandet*,

la Cousine Bette, Madame Bovary, Germinie Lacerteux, l'Assommoir, le Nabab, l'Évangéliste et tant et tant d'autres. Il a prouvé sa puissance, sa vitalité en durant. Et au besoin, par maint exemple, je démontrerais qu'il dure encore, ornant, comme jadis, notre littérature romancière de ses plus honorables fleurons.

Mais à cette réponse par le fait s'en adjoindraient facilement d'autres toutes théoriques. Car est-on bien sûr que les classiques nourrissaient cet idéal d'une littérature supraterrestre, survolant les contingences du jour, visant exclusivement à l'abstrait, à l'éternel, au général? Croit-on qu'il serait impossible d'écrire, à l'instar d'Émile Deschanel étudiant *le Romantisme des classiques*, un livre bourré de documents probants, qu'on intitulerait *le Réalisme des classiques*? Enfin jurerait-on qu'en composant *la Princesse de Clèves* madame de Lafayette pensait à autre chose qu'à peindre les usages, les idées, les sentiments de son temps et de son entourage? Ou encore affirmerait-on qu'en rédigeant *Adolphe* Benjamin Constant cédait à un autre besoin que de soulager son cœur par des confidences ultra-réalistes, ultra-personnelles, ultra-individualistes ?

Je ne pose d'ailleurs ces questions que pour entrer dans le jeu des détracteurs du réalisme. Mais n'oublions pas que naguère quelqu'un les a résolues par une réplique définitive :

« L'homme? s'écriait-il. J'ai rencontré dans ma vie des agités, des flegmatiques, des ambitieux, des résignés, des fous, des sages, des coquins, des savants, des Français, des Italiens, des Espagnols, des nègres, des jaunes. Quant à l'homme, je ne connais pas. »

Et ce quelqu'un, j'ai hâte de vous le dire, n'était ni un bas réaliste ni un frivole plaisantin : il s'appelait Joseph de Maistre.

Pour Don Carlos[1], qui, jusqu'à nouvel ordre, est toujours de M. Pierre Benoit, n'a pas eu une meilleure fortune que *Romulus Coucou*. A peine sorti des presses, il subissait — *bis in eumdem* — les foudres de M. Paul Souday.

Le tonnerre de mon distingué confrère et ami du *Temps* s'est fait, il est vrai, cette fois plus clément que la première. Au lieu d'incriminer comme jadis la forme de M. Pierre Benoit, M. Souday a reconnu que le livre était écrit avec soin, ce qui laisse espérer, pour le prochain volume de l'auteur, un juste hommage à la couleur, au relief, à toutes les brillantes qualités de son style. Et puis, quoique persistant à classer *Pour Don Carlos* dans le roman feuilleton — dame, première classification oblige ! — M. Paul Souday a renoncé

1. Albin Michel.

à assimiler M. Pierre Benoit avec Anne Ratcliffe. Par contre, il le compare nettement à Dumas père.

Comparaison, au premier abord, assez flatteuse si l'on se rappelle que je ne sais plus qui a défini Dumas père : une force de la nature. Mais exacte? C'est une autre affaire.

Anne Ratcliffe, cela pouvait nous impressionner, car Anne Ratcliffe est un auteur peu familier à nombre d'entre nous. Tandis que Dumas père, voyons, vous qui connaissez *les Trois Mousquetaires*, *Vingt ans après*, *la Reine Margot* et qui venez de lire *Pour Don Carlos*, sincèrement dites-moi si entre les deux écrivains vous voyez le moindre rapport. Les différences sont telles que vous me dispenserez de les énumérer. Certaines même sont si frappantes qu'elles suffiraient à marquer l'originalité, l'apport nouveau du talent de M. Pierre Benoit.

Ne serait-ce par exemple que l'espèce de sensualité passionnée, ou si vous préférez de passion à base de sensualité, qui palpite dans tous ses récits et en forme comme le fonds essentiel. A ses deux premiers livres parce qu'ils étaient mouvementés, semés de péripéties violentes et dramatiques, tout le monde — moi comme les autres, — a prononcé le mot de roman d'aventures. A y regarder de plus près, roman d'action et de volonté eût été plus juste, puisque dans chacune de ces aventures, ce qui en caractérise le héros c'est un besoin d'agir, de conquérir, — puis les luttes, les embûches où ce besoin se heurte. Et plus juste encore, roman passionnel, si l'on rapproche les divers sujets qui se développent dans ces trois ouvrages.

Un reproche que j'adresserais même à M. Pierre Benoit, ce serait, entre les trois aventures qu'il nous a contées, une certaine parité de composition et de personnages. Malgré la verve, l'invention sans cesse renouvelée, la dissemblance des épisodes et des milieux, dans *Kœnigsmark*, dans *l'Atlantide*, dans *Pour Don Carlos* nous retrouvons le même trio : le héros à la fois cultivé et impulsif, hésitant et hardi, veule et indomptable, régi, dominé, soulevé par une passion quasi maladive pour une créature mystérieuse, entraîné par cette passion dans les pires drames, et ne s'en tirant que par miracle, tandis qu'en tiers dans le couple, soit spectatrice, soit agissante, une suivante, demoiselle de compagnie, petite esclave, douce fiancée contribue plus ou moins à la tragédie. Malgré décors et latitudes, Vignerte, Saint-Avit, Olivier de Préneste, quels frères ! La Grande-Duchesse, Antinea, Allegria, quelles sœurs ! Et quelles cousines que mademoiselle de Graffenried, Tanit-Zerga et mademoiselle de Mercœur !

J'hésiterai d'autant moins à signaler ces similitudes de contex-

tures que, dans l'avenir, l'imagination de M. Pierre Benoit aura peu de peine à en éviter le retour.

Jamais en effet, peut-être, cette imagination exceptionnelle ne l'a mieux servi que dans *Pour Don Carlos*, jamais elle ne s'est mieux montrée en pleine possession de sa puissance de restitution. La cour de Don Carlos, ces états-majors carlistes, ces cohortes disparates et enflammées de foi, ce sont autant de pages d'une histoire inconnue, abolie, quasiment légendaire et qui renaît avec toute l'intensité d'un souvenir vécu. Et quelle merveille que le début, l'entrevue avec M. Buffet, le club des Chevau-Légers! Comme M. Benoit sait son monde politique d'hier! Il l'a vraisemblablement appris en fréquentant celui d'aujourd'hui, et si celui-là, un jour, il voulait nous le peindre, quel livre!

Roman réaliste, roman d'aventures, même accueil boudeur. Je ne sais pas si l'art est aisé. Mais la critique me semble bien difficile. Accordera-t-elle plus de bienveillance à *Indice* 33[1] de M. Alexandre Arnoux? J'aime à l'espérer.

Car, tout en participant des deux genres, il a su éviter les travers ou les lacunes qu'on leur reproche, et il se trouve réaliser ce « naturalisme spiritualiste » qu'appelait Huymans dans le chapitre de *Là-Bas* ci-dessus mentionné, — même davantage : une sorte de naturalisme symboliste.

Avant *Indice* 33, M. Alexandre Arnoux nous avait donné trois livres de prose : *Didier Flaboche*, un roman que je n'ai pas eu le plaisir de lire, *Abisag*, légende mystique où il y avait de la verve, de l'éclat, mais il faut bien le dire, un peu confuse; enfin *le Cabaret*, dont les lettrés et le public n'ont aperçu qu'un peu tard, comme je vous l'ai dit, les rares mérites, et qui restera un de nos meilleurs livres de guerre.

Dans *Indice* 33, où se sont amalgamées les diverses tendances qui se faisaient jour dans ses premiers livres, M. Arnoux accuse nettement sa personnalité. Et c'est une personnalité très intéressante, très curieuse.

De-ci de-là, dans *Indice* 33, il nous avoue certaines de ses lectures par celles qu'il attribue à son jeune héros : *Zarathoustra*, les romanciers russes. Mais, à défaut de ces aveux, on discernerait facilement les divers courants qui ont contribué à former son talent. Outre Nietzsche qui l'a fortement marqué et dont autant *Zarathoustra* que la *Volonté de Puissance*, *Humain trop humain* ou même l'amer *Ecce Homo* projettent leurs sombres reflets sur son œuvre, visible-

1. Fayard.

ment M. Arnoux s'est surnourri de lectures philosophiques qui n'ont fait que renforcer, rehausser un esprit naturellement enclin à la méditation et aux larges généralisations.

Visiblement aussi il s'est plu à la société des romanciers russes et surtout à Dostoïewski, dont les héros, déclassés, réfractaires, farouches, parfois un peu sataniques et pourtant capables de pitié, l'ont sans nul doute longtemps impressionné, obsédé. Et aussi Edgar Poe a dû lui fournir plus d'un livre de chevet et rejoindre dans ses prédilections le génie de Dostoïewski, qui, par endroits, n'est pas sans ressemblance avec l'auteur de la *Maison Usher*. Enfin, à certains tours de pensée, à certains tours de phrase, je ne serais pas éloigné de croire que M. Maurice Barrès, du moins par ses premiers romans égotistes : *Sous l'œil des Barbares*, *Un Homme libre*, voire *le Jardin de Bérénice*, n'a pas été sans exercer une influence sur M. Arnoux.

Seulement, à l'inverse de ce qu'on pouvait craindre, aucune de ces lectures n'a altéré chez M. Arnoux ni le lyrisme ni le sens des réalités extérieures. Malgré la fermeté et la clarté des idées, il reste le réaliste le plus minutieux, en même temps que le peintre le plus fougueux, avec le vocabulaire le plus concret, le plus technique, les images les plus plastiques, un don de voir et de rendre qui approche souvent de la maîtrise.

Quant au sujet d'*Indice* 33, si l'on en élague les épisodes parasitaires et les digressions idéologiques — les uns et les autres d'ailleurs presque toujours captivants — il se réduirait à l'antagonisme de deux races : la française et la germanique, incarnées en deux individus : Aimable Dhuys et Gottfred von Krueger.

Mais, au lieu que cet antagonisme se traduise en lieux communs sur les caractères respectifs des deux races et en un conflit purement matériel, dans *Indice* 33, ce sont deux forces morales aux prises, c'est le match de deux volontés, de deux vigueurs spirituelles selon la formule énoncée au début du livre : « Le monde est une balance de suggestions réciproques où la plus puissante emporte le fléau. »

Dhuys a rencontré à Munich von Krueger, type accompli du pangermaniste cultivé. Krueger lui met en main un dynamomètre. Au premier essai, Dhuys amène l'aiguille au chiffre 42. Puis sous la suggestion de Krueger qui le fascine, l' « inhibe », il ne peut plus amener au delà de 9. Qui de 42 retire 9, obtient 33. Ce chiffre mesurera l'ascendant dont Krueger — la race germanique — domine Dhuys — la race française.

Tout le reste du roman consistera dans le développement des efforts de Dhuys pour surmonter cette emprise. Efforts qui atteignent

leur maximum durant la guerre. Dhuys, affecté à un poste d'écoute souterrain, se trouve avoir en face de lui Krueger, et peu à peu, dans le réseau de fils d'où il le surveille, ressaisit sur son adversaire le meilleur. Chapitres les plus pittoresques et les plus poignants du livre, qui aboutissent à la mort de von Krueger tué par Dhuys d'un jet de grenade.

Le livre n'est certes pas sans défauts. La mise en train présente des longueurs. Les discours de Krueger ont plutôt l'accent de la conférence littéraire et doctrinale que l'aisance de la conversation. La rencontre finale paraît un peu artificielle et mélodramatique. Enfin le style abuse parfois de cet anthropomorphisme — partiellement inauguré par Jules Renard et poussé à l'extrême par M. de Pawlowski — qui prête aux objets matériels des attitudes, des apparences, voire des intentions humaines qui ne sont peut-être pas toujours les leurs.

Tel quel, *Indice* 33 n'en constitue pas moins un roman savoureux et fort, un des livres les plus originaux de ces six derniers mois, et comme il offre en sus un récit vivant, accidenté, dramatique, tranchons le mot, amusant, je suis persuadé que vous allez vous empresser de le lire.

***

Au théâtre, il y a eu chez Gémier une *Pastorale* somptueusement montée, qui parut tout ensoleillée aux Franchimans de nos régions mais plus terne et moins chaude aux familiers de la Provence ; au Théâtre des Arts, *l'As de Cœur* où M. Lucien Descaves a étudié avec beaucoup de vérité et de pathétique un cas de mutilation morale, causée par la guerre ; et au Théâtre Antoine, *la Captive* de M. Méré a poursuivi sa brillante carrière, — écoutée avec attention et respect par le parterre, acclamée par les hautes galeries.

Mais, en raison de la grève des imprimeurs, tous ces succès sembleront peut-être un peu défraîchis, quand paraîtront les présentes lignes. Aussi préférerai-je m'étendre sur des actualités plus récentes.

Une des plus sensationnelles fut, sans contredit, la première du théâtre Dada. Soirée mémorable, où les amateurs de chahut soigné en eurent largement pour leur argent. Une double vague de délire semblait déferler de la scène vers la salle pour revenir de la salle à la scène. Les moindres propos des acteurs étaient accueillis, pour ne pas dire cueillis, par des sifflets, des miaulements de trompettes à un sou, par les cris de : « A Dada ! A Dada ! » scandés sur l'air des lampions. Et si les répliques échangées en scène ne relevaient pas toutes de la cohérence et de la logique, il faut bien convenir que

celles qui partaient de l'auditoire ne réalisaient pas toujours des modèles de finesse et d'atticisme.

Parmi les numéros de résistance, je citerai un double quatrologue de M. Tristan Tzara, *la Première aventure céleste de M. Antipyrine*, interprété par l'auteur lui-même portant son nom pendu au col sur un écriteau, afin que l'on n'en ignorât. Les autres personnages costumés à la manière des héros d'Alfred Jarry lui ripostaient tant bien que mal dans le vacarme, et l'un d'eux même, répondant au nom de Pipi, a soulevé dans l'assistance une joie un peu puérile.

Le tumulte m'a empêché de bien suivre les épisodes de cette pièce, de même qu'il m'a troublé le sens du *Manifeste cannibale dans l'obscurité*, proféré avec vigueur par M. André Breton.

Par contre, on a à peu près entendu une conférence de M. Louis Aragon et un autre manifeste lu par M. Philippe Soupault.

Tous trois sont des poètes qui ne manquent ni d'ingéniosité ni de talent. Aussi ai-je été surpris de relever dans leurs morceaux plus de vérités premières que de trouvailles. Ils ont certes de la verve, de l'humour ; mais constater à grand fracas la néfaste et méprisable puissance de l'argent ou la niaiserie du snobisme, cela n'équivaut pas à ces inventions, devenues classiques, qui firent la gloire de l'auteur d'*Ubu Roi*.

Autant qu'on peut en juger sur une soirée si agitée, le Dadaïsme actuel se réduirait à ceci : dans le fond, affranchissement de tous principes et de tous dogmes moraux, sociaux, littéraires; dans la forme, une certaine ivresse verbale, se surexcitant elle-même au choc des mots projetés dans le désordre d'une avalanche lyrique, — et procédant un peu de M. Marinetti et de ses disciples. C'est évidemment une école, mais qui ne paraît pas encore tout à fait au point. Et puis, à parler franc, je crains que par ses outrances elle ne rebute le public et ne l'incline à la méfiance, sinon à la malveillance envers d'autres écoles nouvelles, moins excentriques, comme par exemple le cubisme. Ce qui serait extrêmement regrettable.

Pour rentrer dans la norme, au *Théâtre du Vieux-Colombier* retenons trois pièces diversement intéressantes : *le Carrosse du Saint-Sacrement*, *l'Œuvre des Athlètes* et *le Paquebot Tenacity*.

Le Carrosse, comme tout le *Théâtre de Clara Gazul*, m'a paru bien ennuyeux et bien verbeux. Quelle distance de ce lourd dialogue, de ces lourds personnages, à la fantaisie si élégante et si preste de *la Périchole* ! Néanmoins, richement monté, bien joué *le Carrosse* a réussi. Passons.

Avec *l'Œuvre des Athlètes*, M. Georges Duhamel débutait dans la comédie mais non dans le comique. Les *Entretiens dans le tumulte*

ou tel conte de *Civilisation* m'avaient précédemment fourni l'occasion de vous signaler la pénétrante jovialité, le sens satirique qui forment chez lui comme la contre-partie de l'émotion et de la profondeur. Dans *l'Œuvre des Athlètes* je ne crois pas que les dons comiques de M. Duhamel aient donné tout leur maximum. Le sujet — un artiste vague fascinant, exploitant, asservissant une famille bourgeoise — n'est pas neuf. *L'Écornifleur* de Jules Renard, *le Peintre exigeant*, la charmante comédie de M. Tristan Bernard, l'avaient déjà traité avec bonheur. M. Duhamel ne l'a pas sensiblement enrichi. Son Belœuf me paraît quelque peu conventionnel. Et ses bourgeois montrent une candeur bien arbitraire. Le personnage qui me semble marqué des traits les plus neufs et les plus aigus, c'est le vieux poète Filiatre-Desmelin. J'eusse souhaité, dans la pièce, beaucoup de silhouettes comme celle-là, qui est exquise. Pourtant la pièce a de la gaieté, de l'entrain, du mouvement. Le public s'y amuse. Et somme toute, c'est un succès.

Enfin, M. Charles Vildrac a fait ses débuts au théâtre avec le *Paquebot Tenacity*. Je vous parlerai un autre jour, j'espère, du poète et de tout le charme si personnel qui émane de ses recueils de poésies : *Images et Mirages*, *Découvertes*, *le Livre d'Amour*. Aujourd'hui je n'ai à considérer en lui que l'auteur dramatique et j'ai grande joie à vous dire que, comme tel, il a débuté par une œuvre délicieuse.

C'est un tout petit sujet, presque banal que celui du *Paquebot Tenacity* : deux émigrants, rescapés de la guerre, qu'un accident retient à terre, tous deux s'amourachant d'une fille d'auberge, l'un d'eux qui l'enlève, l'autre, l'abandonné, qui part tristement vers les terres lointaines... Une idylle toute menue, toute simplette, comme on en trouve dans les contes de Maupassant.

Mais ce qu'ont su en tirer l'art et la poésie et la malice attendrie de M. Vildrac, seules la représentation ou la lecture pourront vous en donner l'idée.

Chaque réplique est lourde de sentiments, lourde d'observation, chargée parfois même de philosophie. Et cependant, jamais un mot qui sente la littérature, jamais une expression qui soit au-dessus de la condition des personnages. Toujours la sobriété et toujours la justesse.

Avec cela des types nettement campés. Des scènes impeccablement conduites. Une émotion qui, pour être retenue et discrète, n'en imprègne pas moins tous les épisodes de l'œuvre.

Depuis longtemps, le théâtre ne nous avait pas offert une pièce aussi délicate, aussi vraie et — ce qui ne gâte rien — aussi réussie.

FERNAND VANDÉREM

L'ÉVOLUTION POLITIQUE IRLANDAISE

DE 1914 A 1920[1]

La comparaison de la situation actuelle en Irlande avec celle de l'été 1914 montre que, dans les cinq dernières années, la politique irlandaise a subi l'une de ses plus grandes transformations depuis l'Act d'Union de 1800.

Le 3 août 1914, Sir Edward Grey disait aux Communes que l'Irlande était le seul point clair brillant dans le ciel noir, et que la Grande-Bretagne serait fidèle à ses engagements d'honneur avec ses amis — allusion transparente au *Home Rule bill* acquis depuis le 25 juin et que le roi allait signer le 18 septembre. A quoi John Redmond, au nom des députés de 75 circonscriptions irlandaises sur 103, répondait : « Le gouvernement peut retirer aujourd'hui d'Irlande jusqu'à son dernier soldat : les côtes d'Irlande seront défendues de l'invasion étrangère par les fils armés de l'Irlande. » Bientôt 300 000 Irlandais combattaient dans l'armée britannique. Quant à l'opinion populaire anglaise, on la trouve synthétisée d'une manière frappante par une simple carte postale intitulée : « La plus récente carte d'Irlande, montrant la situation des partis » ; l'île est entièrement recouverte des couleurs de l'Union Jack ; dans un angle cette légende : « Nationalistes et Ulstériens : rouge, blanc et bleu. »

Le 21 janvier 1919, à la suite des élections générales, qui leur avaient donné 73 circonscriptions irlandaises sur 105,

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mai 1917.

les députés du parti Sinn Féin, refusant de siéger à Westminster, se réunissaient au Mansion House de Dublin en une *Dáil Éireann* (Convention d'Irlande) qui publiait aussitôt, en gaélique et en français, une déclaration d'indépendance de la République d'Irlande. Aujourd'hui, le gouvernement fait occuper l'Irlande par une armée de 50 000 hommes, avec tout son matériel de guerre ; arrestations et perquisitions, attentats mystérieux et agitation multiforme se succèdent et se répondent sans relâche. Le 22 décembre dernier, M. Lloyd George a déclaré aux Communes que « les trois quarts de la population ne sont pas seulement gouvernés contre leur consentement : ils manifestent une opposition implacable au gouvernement ».

Voilà l'évolution de 1914 à 1920. Le parti de l'indépendance a remplacé le parti du Home Rule; le pays qui offrait une armée de volontaires à l'Empire britannique est occupé par les troupes britanniques comme un territoire ennemi ; le « point brillant » est devenu l'un des centres de tempêtes d'où partent les vents qui rejettent le Traité de Paix loin de la rive américaine.

L'historien, étonné d'une transformation en apparence si rapide, est fatalement amené à se demander si l'étoile de l'Irlande était aussi brillante en 1914 que le disait sir Edward Grey. Du côté britannique, le Home Rule était-il une certitude ou même une possibilité, et l' « engagement d'honneur » pouvait-il être tenu? Du côté irlandais, John Redmond exprimait-il l'opinion de l'Irlande ou celle d'un groupe parlementaire? A la séance du 3 août, les vrais maîtres de l'heure parurent-ils sur la scène?

Le gouvernement libéral, avec la majorité des Communes et de l'opinion britannique, pouvait bien vouloir donner le Home Rule à l'Irlande. Les Orangistes d'Ulster étaient résolus à ce que l'Act ne fût jamais appliqué, et ils tenaient dans une étroite dépendance l'opposition conservatrice d'Angleterre ; dans leur « coin nord-est », ils s'armaient depuis trois ans pour la guerre civile, et des officiers de l'armée du roi avaient démissionné avec fracas pour n'avoir point à faire respecter la loi. Si le veto des Lords était inopérant, celui de Sir Edward Carson, chef des Orangistes d'Ulster et de toutes les forces

réactionnaires du royaume, avait son plein effet. Le 25 juin 1914, le Home Rule bill voté le 25 mai était acquis — mais deux jours avant, un *Amending bill* l'avait rendu inacceptable pour l'opinion irlandaise. Le 18 septembre, le Home Rule bill était revêtu de la signature royale — mais trois jours plus tôt, l'application en avait été différée pour une année, en fait renvoyée aux calendes grecques.

Cependant John Redmond, homme politique à qui l'histoire ne permit pas de devenir homme d'État, ayant une foi profonde dans l'action parlementaire, considérait comme intangible l'inscription du Home Rule au Statute Book. En août 1914, il voyait l'Irlande, nation libre dans une confédération impériale britannique, utiliser pour la première fois sa liberté en collaborant à une lutte mondiale pour la liberté, tandis qu'à l'intérieur ses partis se réconcilieraient dans un grand mouvement d'enthousiasme. Ses amis croyaient cela, eux aussi, et le répétaient au peuple. Mais le peuple était silencieux ; on disait, depuis quelques années, que, tout occupé de la renaissance gaélique et économique, la politique ne le passionnnait plus ; peut-être ce qu'on ne voyait pas était-il plus réel que ce que l'on voyait ; peut-être que si la lutte pour le Home Rule était abandonnée aux politiciens, c'était que la formule redmondite ne résumait plus les aspirations profondes de l'Irlande. Que si, au contraire, tous les espoirs irlandais étaient dans le Home Rule, les patriotes, avertis par le Covenant des Orangistes d'Ulster en 1912 et par celui des tories d'Angleterre en 1914, ne pouvaient se contenter de belles paroles, alors que les lois mêmes étaient tenues pour nulles et non avenues. Pourtant la signature de Sir Edward Grey, avalisée par John Redmond, fut acceptée comme une garantie suffisante. Les responsabilités n'en étaient que plus lourdes : si l'Irlande était déçue, elle n'aurait plus jamais foi dans une parole britannique et toute tractation deviendrait impossible ; le parti parlementaire ne se dégagerait pas du dilemme : ou vous avez été trompés, ou vous nous avez trompés ; et, de la prédication pour la croisade des Alliés, l'Irlande retiendrait seulement que toute nation a un droit imprescriptible à la liberté, et que la cause de l'indépendance est digne qu'on meure pour elle.

I

DU HOME RULE DE 1914 A L'INSURRECTION DE 1916

La première période de l'évolution qui s'ensuivit est caractérisée par les efforts fructueux des redmondites pour faire collaborer l'Irlande à la guerre et par leurs efforts inutiles pour que le Home Rule ne reste pas lettre morte ; l'insurrection de Pâques 1916 en marque la fin.

L'Irlande répondit à l'appel aux armes. Bien que profondément blessés par le refus de lord Kitchener quand ils avaient proposé de transformer en bloc les quelque 100 000 volontaires nationalistes en armée territoriale irlandaise, les parlementaires organisèrent le recrutement. Malgré les difficultés suscitées par la bureaucratie du War Office, qui ne voulait pas constituer d'unités irlandaises quand elle avait admis, par exemple, des unités galloises, — et par celle du Dublin Castle qui imposait des aristocrates unionistes comme propagandistes dans des régions nationalistes, — malgré une opposition toujours croissante des nationalistes avancés, — en août 1915, l'Irlande avait fourni, d'après le *Times*, sa quote-part de combattants. La valeur de ces soldats fut louée par tous les chefs britanniques qui les eurent sous leurs ordres. Leur nombre dut atteindre 300 000, dont près de la moitié s'engagèrent en Irlande et l'autre moitié en Grande-Bretagne ; et il y faudrait joindre les centaines de milliers d'Irlandais des troupes des Dominions, sans parler de ceux de l'armée américaine. Voilà la réponse de l'Irlande quand on lui demanda d'abord de se joindre à la guerre pour la liberté.

Quelle fut la réponse des Orangistes à l'appel pour l'union sacrée [1]? Le 4 septembre 1914, Sir Edward Carson disait en leur nom : « Quand le pays sera de nouveau en sûreté, nous affirmerons notre force comme auparavant. » Et dix jours plus tard, alors qu'aux Communes, John Redmond, avec un désintéressement que les faits ne justifièrent pas, se ralliait

1. L'enthousiasme pour la guerre, dans la mesure où il se traduisit par des actes, fut alors à peu près le même en Ulster et dans le reste de l'Irlande. Les *Ulster Volunteers* et les *National Volunteers* étaient, avant la guerre, en nombre sensiblement égal ; le 9 octobre 1915, les premiers avaient fourni 27 412 hommes à l'armée et les seconds 27 054.

à la suspension du Home Rule, le marquis de Londonderry, aux Lords, traitait de « scandale » l'inscription du Home Rule bill au Statute Book et affirmait que, sans la guerre étrangère, on serait depuis six semaines en pleine guerre civile, sous la direction du gouvernement provisoire carsonite de Belfast.

Ainsi aucun des espoirs de Redmond ne se réalisait. L'Irlande n'avait pas le Home Rule ; elle ne paraissait pas dans la guerre avec une personnalité distincte ; les Orangistes demeuraient irréconciliables ; enfin, en mai 1915, Sir Edward Carson entra dans le cabinet britannique. Au point de vue militaire, c'était la fin du recrutement ; au point de vue politique, c'était la faillite du parti constitutionnel. L'Irlande, s'estimant mise en dehors du bénéfice des principes pour lesquels se faisait la guerre mondiale, ne voulut plus croire qu'elle conquerrait son autonomie dans les tranchées des Flandres — et peu à peu ses jeunes hommes se persuadèrent que la seule bataille pour l'Irlande se livrerait dans leur propre pays.

Cette évolution s'accorde d'ailleurs avec le rythme qu'on observe dans la politique irlandaise depuis l'Act d'Union, c'est-à-dire avec l'alternance des périodes d'action parlementaire et de « Force Physique ». Dans les périodes constitutionnelles, le centre d'action est à Westminster, où des parlementaires qui trouvent leur appui permanent dans le clergé catholique et la bourgeoisie urbaine et rurale, mais leurs arguments décisifs dans l'agitation des masses, font voter aux Communes des réformes partielles ; ces réformes ne satisfont pas pleinement l'esprit national, tout en faisant croire en Angleterre que la question d'Irlande est réglée. Alors les forces du nationalisme intégral sortent de l'obscurité où elles étaient reléguées ; toute leur action se développe en Irlande même ; paysans, ouvriers et intellectuels s'organisent d'abord pour revendiquer les droits de la race à une indépendance complète ; et les tenants du constitutionnalisme rejoignent peu à peu le mouvement auquel les extrémistes donnent un caractère révolutionnaire. Le gouvernement de Dublin, à qui sept siècles d'échecs n'ont rien appris, prétend rétablir l'ordre par une répression impitoyable, qui ne fait qu'aggraver les choses ; en Grande-Bretagne, les tories revivifient la politique réactionnaire par une campagne anti-irlandaise, dont

les procédés n'ont pas varié, des rapports de Christopher Saint-Laurence contre les comtes de Tyrone et de Tirconnell, jusqu'au faux Pigott contre Parnell. Quand, enfin, la situation est sans issue, le Parlement vote des réformes ; car, ainsi que l'observe lord Derby, « par une malheureuse fatalité aucune concession n'a été faite à l'Irlande autrement que par la contrainte ». Puis une nouvelle période constitutionnelle commence. — Il va de soi que ce rythme n'a pas l'isochronisme des oscillations du pendule ; ses périodes, de durées très différentes, ne se succèdent pas rigoureusement ; l'action constitutionnelle et la Force Physique coexistent presque toujours ou alternent en crises brèves ; mais ces mouvements, vus avec le recul du temps, donnent l'impression très nette de l'alternance des deux périodes. Ainsi la *Young Ireland*, puis le fenianisme suivent l'agitation légale d'O' Connell, et l'émancipation des catholiques est complétée par le désétablissement de l'Église d'Irlande et la première loi agraire ; ainsi la *Land League* décide le Parlement à voter les lois agraires amorcées par le parnellisme de la première période ; ainsi l'insurrection de 1916 et le Sinn Féin posent devant l'opinion universelle la question de l'indépendance irlandaise après la débâcle du Home Rule redmondite.

Cette fois, on l'a vu, la renaissance de la Force Physique a commencé chez les Ulstériens. La formule de lord Derby s'applique en effet au nord-est comme aux autres parties de l'Irlande ; les Orangistes ont acquis leur influence en menaçant depuis plus d'un siècle l'Empire auquel ils se disent si attachés ; et si le vote du Home Rule de 1914 n'a fait que mettre en évidence l'impuissance du Parlement à imposer sa volonté à l'Ulster, c'est que, depuis 1910, les Carsonites avaient préparé la guerre civile et importé des armes et des munitions d'Allemagne — ainsi d'ailleurs que d'Angleterre. Le parti nationaliste constitutionnel, sûr du vote du Home Rule, qu'il annonçait tout proche depuis des années, était au contraire pacifique. Jules César redoutait les gens maigres ; l'Irlande nationaliste commençait, disait-on, à prendre de l'embonpoint ; aussi le Dublin Castle, Londres et les redmondites étaient-ils bien tranquilles. Il ne restait plus que de rares survivances fenianes ; le Sinn Féin ralliait peu de par-

tisans à sa théorie de l'Irlande sans les Anglais ; les seuls mouvements révolutionnaires étaient les grèves des syndicalistes dublinois. Pourtant l'esprit national reprenait conscience de lui-même grâce au *Connradh na Gaedhilge* (Ligue gaélique) qui restituait au peuple la langue celtique de ses pères. Il allait inspirer et les fermiers laborieux et les grévistes turbulents, et bientôt la bourgeoisie et le clergé nationalistes eux-mêmes. Sans que l'on parût s'en douter, la période constitutionnelle approchait de son déclin ; et la Force Physique, renouvelée par les *Ulster Volunteers* orangistes et par la *Citizen Army* travailliste, allait gagner la jeunesse nationaliste et lui faire créer en octobre 1913 ses *Irish Volunteers*, troupes de l'indépendance irlandaise que les parlementaires estimèrent devoir prendre en mains.

La grande déception qui paya le loyalisme redmondite de 1914 et l'héroïsme irlandais sur le continent, créa une atmosphère orageuse dans toute l'Irlande. L'évolution allant du Home Rule de 1914 à la proclamation de l'indépendance de 1919 commença dans l'inconscient des masses : ainsi une racine vivace développe d'abord sous terre la tige nouvelle qui jaillira un jour de printemps. Et ce fut l'insurrection de Pâques 1916 et la République de cinq jours.

La rébellion de 1916 fut, matériellement, l'œuvre d'un parti encore peu nombreux et dont les doctrines n'étaient pas bien connues. Limitée à Dublin et à quelques rares localités de province, moins de 2 000 hommes y prirent part. Mais toutes les modalités du nationalisme intégral et de l'esprit révolutionnaire étaient représentées parmi les insurgés ; la plupart venaient des Irish Volunteers, de la Citizen Army et de la feniane Irish Republican Brotherhood. On les appela Sinn Féiners ; pourtant leur doctrine n'était pas celle de la « Sinn Féin Policy » d'Arthur Griffith qui ne préconisait ni la République, ni l'insurrection, — et Griffith lui-même resta en dehors du mouvement de Pâques ; au contraire, le chef des travaillistes, James Connolly, la Citizen Army et l'état-major de Liberty Hall jouèrent un rôle prépondérant, et cependant l'insurrection ne fut pas une entreprise socialiste. Peut-être que ceux qui l'incarnèrent le mieux furent ses chefs intellectuels, tels que Patrick H. Pearse, cerveaux plus

sensibles qui les premiers eurent conscience des aspirations obscures de toute la nation irlandaise.

En effet, cette insurrection est bien un produit de la terre d'Irlande. Le bandeau placé au-dessus de la porte de Liberty Hall : « *We serve neither Kaiser nor King but Ireland* », exprimait fidèlement la pensée des insurgés. Si la « Proclamation du Gouvernement Provisoire de la République Irlandaise au peuple d'Irlande » mentionne : « nos braves alliés d'Europe », c'est d'abord parce que la tradition séculaire est que tout ennemi de l'Angleterre — qu'il s'appelle Espagne, Colonies d'Amérique, France ou Allemagne — est *ipso facto* un allié pour l'Irlande ; c'est ensuite parce que l'Allemagne, connaissant cette tradition, avait fait une propagande intense, surtout aux États-Unis, pour persuader aux Irlandais que sa victoire assurerait leur indépendance. Les événements montrèrent aux insurgés la complète indifférence de l'Allemagne pour leur cause ; il paraît même établi que si Casement, qui avait cru et fait croire à une aide allemande, brutalement abandonné et presque chassé d'Allemagne, revint à la veille de l'insurrection, ce fut pour prévenir ses amis qu'ils ne devaient compter que sur eux-mêmes, et ajourner l'exécution de leur projet.

Les insurgés de 1916, dans leurs relations avec l'étranger comme dans leur action intérieure, sont dans la tradition des révolutions d'Irlande ; comme ils représentent les aspirations de leurs compatriotes du temps présent, ils continuent la longue suite des ancêtres tombés pour la liberté. C'est pourquoi les masses populaires, et bientôt les nationalistes de toutes les classes, à qui l'insurrection avait d'abord été peu sympathique, furent profondément remués par le combat chevaleresque des « rebelles » et par la répression sans merci qui frappa toute l'Irlande; c'est pourquoi le peuple ajouta les noms des fusillés de mai à la liste de ses héros et de ses martyrs. Échec, puisque aucun dessein des insurgés ne se réalisa, la tentative de Pâques 1916 fut un succès en ce sens qu'elle ouvrit une nouvelle période de nationalisme intégral et de Force Physique. « Ils savaient qu'ils échoueraient, dit plus tard la mère de Patrick H. Pearse, le « Président » du Gouvernement provisoire, mais que leur combat sauverait

l'âme de l'Irlande. » L'artillerie détruisant un quartier de Dublin, et les fusils des pelotons d'exécution réveillèrent le vieil esprit irlandais, qui somnolait depuis un quart de siècle.

Cette crise si rapide ne saurait être considérée comme une période distincte de l'histoire contemporaine irlandaise ; elle est l'orage d'équinoxe qui sépare les saisons. La période où le parti du Home Rule se confond avec l'Irlande nationale et dirige souverainement sa vie politique est terminée ; bientôt l'Irlande revendiquera son droit de choisir elle-même son statut politique ; et elle transportera ses suffrages à un nouveau parti auquel on donnera le nom de *Sinn Féin*, mais qui sera en fait une synthèse de tous les mouvements politiques et économiques des trente dernières années, éclairés par la pensée gaélique cherchant à s'exprimer dans la langue nationale.

II

DE LA RÉPRESSION DE 1916 AUX ÉLECTIONS DE 1918

La période qui s'étend de l'insurrection de Pâques 1916 à l'élection générale de décembre 1918 est un de ces temps troubles où l'histoire d'un peuple semble faite des convulsions d'une agonie et des douleurs d'un enfantement — période de vaines tentatives pour sauver la politique du Home Rule, de réaction unioniste et de dictature militaire, de résistance exaspérée et de développement du nouveau parti de l'indépendance. La direction de la politique irlandaise échappe graduellement aux parlementaires nationalistes et passe aux adversaires qu'ils avaient dédaignés : à Westminster les Orangistes, en Irlande les Sinn Féiners.

Les Orangistes préparaient depuis longtemps contre le Home Rule d'autres armes moins bruyantes mais aussi efficaces que la guerre civile. Dès 1912, on aurait pu discerner un plan habile pour désagréger le Home Rule et le rendre odieux à l'opinion nationaliste ; au nom du droit des minorités, Belfast préconisait une solution bâtarde, maintenant l'Ulster sous l'Act d'Union et abandonnant « le reste de l'Irlande » au futur parlement de Dublin. Or il est malaisé de délimiter l'Ulster unioniste; la province d'Ulster n'est pas un

bloc politique homogène et la carte de ses partis rappelle la carte ethnographique de Macédoine : deux comtés sur neuf ont une représentation entièrement unioniste ; trois ont une représentation entièrement nationaliste ; Belfast même compte parmi ses neuf députés un nationaliste qui n'est autre que M. Joseph Devlin ; et dans maintes circonscriptions, la majorité et la minorité diffèrent bien peu en nombre. La province d'Ulster, séparée du reste de l'Irlande sous un gouvernement unioniste, inclurait une opposition irréductible de 15 circonscriptions sur 37 [1] — et c'est ce qui explique l'apparente concession carsonite : tracer une ligne de démarcation entre l'Ulster orangiste et l'Ulster nationaliste qu'on laisserait avec « le sud de l'Irlande ». Cette frontière est impossible à établir puisqu'elle n'existe pas géographiquement, et les orangistes eux-mêmes n'ont jamais pu la définir avec quelque clarté ; du reste les Irlandais des trois autres provinces — unionistes aussi bien que nationalistes, protestants aussi bien que catholiques — n'admettront jamais la « partition » de l'Ulster, ni en totalité ni en partie [2] ; enfin, pour des raisons économiques, la « partition » inquiète bien des unionistes ulstériens. Proposer une sécession, c'est rendre la question irlandaise insoluble ; mais les Orangistes se déclarent des colons étrangers indifférents au sort de l'Irlande et entendent dominer dans un nouveau *Pale* autour de Belfast. Leur soin d'évoquer le droit des minorités et de représenter leur cause non comme celle

1. Les élections de décembre 1918, malgré un remaniement habile des circonscriptions, ont maintenu à peu de chose près la situation antérieure. Au lieu de 17 nationalistes et de 16 unionistes, l'Ulster a élu 22 unionistes, 10 sinn féiners et 5 nationalistes. Seuls les comtés Antrim et Derry ont une représentation unioniste homogène ; encore la ville de Londonderry a-t-elle élu un sinn féiner — avec, il est vrai, une faible majorité. Le fameux « coin nord-est » (Antrim, Belfast-ville, Derry-comté, Derry-ville, Armagh et Down) est représenté par 20 unionistes, 1 sinn féiner et 4 nationalistes — et l'un des unionistes du Down a moins de voix que ses deux concurrents (sinn féin et natioliste) réunis. Les cinq comtés de l'ouest et du sud (Donegal, Tyrone, Fermanagh, Cavan et Monaghan) sont représentés par 9 sinn féiners, 2 nationalistes et 2 unionistes — l'un de ces derniers n'ayant que 532 voix de majorité sur 13 000 votants.

2. Le 7 mai 1917, un manifeste signé de 18 prélats catholiques et de 3 évêques protestants condamna tous projets de « partition » de l'Ulster et de morcellement de l'Irlande.

d'un parti, mais comme celle d'une région, pouvait donner le change à des libéraux désireux d'en finir avec l'Irlande. Aussi, dès mars 1914, M. Asquith se ralliait-il à leur théorie en admettant un referendum par comtés. Les Lords, le 15 juillet, votèrent l'exclusion définitive de l'Ulster. Puis, à la faveur de la guerre étrangère, l'application du Home Rule fut prorogée temporairement à neuf reprises différentes, l'échéance inévitable étant la signature de la paix avec le dernier belligérant ; si bien qu'en 1919, on s'aperçut que la mise en vigueur de ce bill irlandais voté par le Parlement britannique dépendait des représentants de la Turquie.

Avant la guerre, sauf dans les milieux réactionnaires, l'opinion britannique devenait moins hostile à l'autonomie irlandaise, et la séance du 3 août 1914 lui avait fait oublier les événements du printemps. Les engagements volontaires, nombreux en Irlande au début des hostilités, avaient été arrêtés, comme on sait, par les marchandages politiques ; et quand on projeta d'établir la conscription, il fut évident que l'Irlande résisterait avec la dernière énergie à toute obligation militaire qui ne serait pas votée par un Parlement irlandais. Les Carsonites basèrent là-dessus un plan de campagne en Angleterre et dans le monde, comme ils avaient basé sur la « partition » leur politique en Irlande ; une propagande multiforme se développa pour représenter aux nations en armes l'Irlande nationaliste comme « le pays qui restait en dehors de la guerre ». L'opinion, ainsi travaillée, applaudirait à toutes les mesures contre l'Irlande, et le cabinet britannique deviendrait sans doute accueillant aux suggestions des tories.

L'insurrection fut suivie non seulement d'exécutions et de déportations en masse d'insurgés, mais aussi de l'application de la loi martiale à toute l'Irlande. Cependant, le cabinet Asquith, sachant bien que le système de la force n'avait jamais fait que rendre les Irlandais plus irréconciliables, parut à plusieurs reprises incliner vers le libéralisme : il n'en reconstitua pas moins le Dublin Castle avec un exécutif unioniste, édulcoré plus tard par quelques éléments libéraux — et il maintint la loi martiale. Le projet transactionnel de « settlement » de M. Lloyd George en juin 1916, basé sur une « partition » provisoire, brusquement annoncée comme

définitive dans des conditions qui rendirent plus que méfiants les Irlandais même modérés, n'eut pas d'autre résultat que de prouver la prépondérance des Orangistes dans les conseils gouvernementaux. Une proposition de John Redmond, qui offrit en octobre suivant d'entreprendre une campagne de recrutement en échange de l'abolition de la loi martiale, de l'abandon de tout projet de conscription et de la mise à l'étude des moyens d'application immédiate du Home Rule, ne reçut que des réponses dilatoires, jusqu'au jour où, le 7 mars 1917, les redmondites, après une protestation solennelle, quittèrent la salle des séances. Ni le cabinet, ni le parti irlandais ne parvenaient donc à régler la question d'Irlande ; les mesures de rigueur exaspéraient l'opinion, les parlementaires nationalistes perdaient tout à la fois leur influence à Westminster et leur autorité en Irlande ; et le Sinn Féin, dont les événements semblaient prendre à tâche de justifier les théories, triomphait à des élections partielles.

Le gouvernement, à la tête duquel était maintenant M. Lloyd George, comprit que le Parlement n'était plus un arbitre possible ; or, tous les partis et l'opinion de l'Empire réclamaient un prompt « *settlement* ». Le premier ministre, vers la mi-mai, proposa aux leaders irlandais de charger du soin de préparer un projet de Constitution une Convention convoquée à Dublin, et composée de représentants de tous les partis, églises, corps constitués, « capacités » et intérêts d'Irlande. Les leaders acceptèrent ; puis les nationalistes indépendants et le Sinn Féin déclinèrent l'invitation en apprenant que les membres de la Convention ne seraient pas élus par le peuple irlandais, mais nommés par le gouvernement britannique. Du 15 juillet 1917 au 5 avril 1918, la Convention, sous la présidence de Sir Horace Plunkett, tint 49 séances, en séries séparées par de longs intervalles. Malgré les espoirs d'un certain nombre de nationalistes modérés et d'unionistes du sud les travaux de la Convention ne donnèrent aucun résultat pratique ; l'attitude des délégués ulstériens, rendue désespérément intransigeante par les instructions qu'ils recevaient sans cesse de l'Advisory Committee de Belfast, une opposition nationaliste à l'attitude conciliante de John Redmond, enfin une intervention gouvernementale, au com-

mencement de 1918, empêchèrent d'aboutir à une conclusion unanime. Le rapport final, voté à une faible majorité, se borna à recommander un système de Home Rule comportant un Parlement Irlandais où 40 p. 100 des sièges seraient réservés aux unionistes, tandis que la représentation à Westminster serait réduite à 42 membres pour les Communes et maintenue telle quelle aux Lords ; l'examen de la question capitale des douanes et accises était différé jusqu'à la signature de la paix européenne. Les nationalistes avancés réclamèrent un statut de Dominion. Les unionistes d'Ulster (et non tous les délégués d'Ulster, car la plupart des travaillistes votèrent avec les partisans du self government) présentèrent un rapport spécial où ils redisaient leur volonté inébranlable de ne pas reconnaître l'autorité d'un Parlement d'Irlande. Ainsi les mêmes influences qui avaient fait échouer tous les projets à Westminster avaient rendu inutile l'effort très réel de la Convention.

Dans un autre temps, peut-être fût-il sorti de ces rencontres un parti home-ruler modéré, un « centre » nationaliste avec qui les unionistes du sud auraient fait bloc. Mais quelle place y avait-il alors pour des modérés? D'ailleurs, tout aussitôt, le gouvernement, en obtenant des Communes l'application de la conscription à l'Irlande, créa un bloc irlandais, non autour des modérés, mais autour du Sinn Féin.

L'évolution de l'opinion vers le Sinn Féin s'était précipitée. Il avait étendu son action aux problèmes économiques et combattait la vie chère ; dans un pays où commençait à se dessiner une agitation contre la dictature militaire, le Sinn Féin fut rendu populaire par les mesures de répression qui frappaient ses membres (l'un d'eux mourut en prison des suites de la « grève de la faim »). Aussi, à sa Convention d'octobre 1917, le nouveau parti put réunir les représentants de 1 200 clubs comptant 250 000 membres; alors il prépara une pétition monstre pour demander à la future Conférence de la Paix de reconnaître l'indépendance irlandaise. Le parti nationaliste parlementaire, lui, en était réduit à organiser une campagne de propagande, ou plutôt de justification, devant ses électeurs qui le rendaient responsable des déceptions des dernières années. Et John Redmond mourait le 6 mars 1918, quand ce qui lui restait d'autorité personnelle

eût été le plus indispensable à un parti atteint plus qu'aucun autre par l'échec de la Convention.

Le vote de la conscription porta un nouveau coup au prestige des parlementaires nationalistes : il montrait leur impuissance à Westminster et les mettait dans l'alternative, ou de rester dans un Parlement qui les bafouait, ou de venir prendre place parmi les chefs de la résistance en Irlande, donnant ainsi une approbation de fait aux théories du Sinn Féin et condamnant eux-mêmes leurs principes traditionnels. Rien ne pouvait donc être plus dangereux qu'une tentative pour imposer de Londres la conscription à l'Irlande — dangereux non seulement pour les parlementaires irlandais, mais pour l'Angleterre même. Les avertissements n'avaient pas manqué ; aux séances des Communes du début d'avril, ils étaient venus de politiciens aussi différents que M. Asquith et Sir Edward Carson, M. Devlin et M. William O'Brien, M. Dillon et le chief secretary d'Irlande, l'unioniste M. Duke — tandis qu'en Irlande les municipalités, les évêques et jusqu'au cardinal Logue protestaient solennellement contre le projet. Celui-ci n'en fut pas moins voté le 16 avril.

La réplique vint, immédiate. Le 18 avril, au Mansion House de Dublin, le lord maire ouvrit une conférence où étaient réunis les leaders redmondites et indépendants, les chefs du Sinn Féin, les représentants des trade-unions, et du Labour Party. En même temps, la hiérarchie catholique romaine tenait une conférence au séminaire de Maynooth sous la présidence du cardinal Logue, et recevait une délégation de la conférence de Mansion House. Puis un manifeste exhortant le peuple à la résistance était rédigé en commun. C'était l'union de toute l'Irlande nationale dans un même mouvement d'indignation — non pour refuser de continuer à prendre part à la guerre, mais pour refuser de se soumettre à une mesure que n'avait votée aucun de ses représentants ; M. Duke n'avait-il pas dit le 12 avril : qu'il serait désirable d'avoir un Parlement à Dublin avant qu'aucun homme fût appelé sous les drapeaux?

Non seulement on n'écouta pas le Chief Secretary, mais quelques semaines plus tard on lui donna pour successeur M. Shortt, et tout l'exécutif relativement libéral fut remplacé par un exécutif réactionnaire sous la direction d'un officier,

lord French, qui devint vice-roi d'Irlande. On peut dire que, depuis ce mois de mai 1918, il n'existe plus aucune politique gouvernementale irlandaise ; car on ne saurait donner ce nom à un système de répression qui, loin de rétablir l'ordre, a porté le désordre à son comble en appliquant le principe posé par le *Spectator* : « Employez des fusils et non des arguments » (*Shoot, but not argue*). Le 16 mai, au lendemain même de son installation, le nouvel exécutif fit arrêter et déporter sans jugement les chefs du Sinn Féin, en annonçant qu'ils ourdissaient un complot avec l'Allemagne, et que les preuves en seraient bientôt publiées. L'effet fut d'abord considérable et la propagande anti-irlandaise en tira grand parti. Mais, quand les députés libéraux et la presse britannique demandèrent les preuves promises, ils n'obtinrent que la répétition de récits antérieurs à 1916 ; puis, quand la guerre prit fin, les déportés furent renvoyés chez eux, sans même avoir été jugés : il y avait longtemps que personne ne croyait plus à l'existence du complot. Tel fut le premier acte gouvernemental au lendemain de l'échec de la Convention ; et les modérés passèrent de plus en plus nombreux dans les rangs du Sinn Féin.

La deuxième initiative de lord French consista à proposer en juin un « ersatz » de la conscription, comme mesure conciliatrice. Si l'Irlande fournissait 50 000 volontaires avant le 1er octobre, la conscription ne serait pas imposée et les volontaires recevraient des terres en rentrant dans leurs foyers. Le pays vit dans cette proposition une double insulte ; car elle lui parut un moyen détourné d'obtenir des soldats sans donner le Home Rule, et de faire croire au monde entier qu'un pourboire déciderait 50 000 pauvres diables à payer de leur sang la tranquillité du reste des Irlandais. Or, s'il est un sentiment inconnu aux Irlandais, c'est la crainte du combat : des siècles d'histoire en attestent, et dans cette guerre même ils ont été, suivant le général W. B. Marshall, « la crème de l'armée » ; mais ils ont repoussé la conscription parce que l'accepter, c'eût été reconnaître le droit de disposer à son gré des hommes d'Irlande à un gouvernement qui n'avait jamais disposé des hommes des Dominions sans l'assentiment des parlements coloniaux. Involontaire ou voulue, l'erreur de l' « ersatz » de la conscription était complète ; à la fin d'oc-

tobre, 11 000 hommes seulement s'étaient engagés, et la campagne de recrutement de quelques nationalistes pour tenter une fois encore la conciliation fit perdre encore plus de terrain à leur parti au profit du Sinn Féin. Le Dublin Castle, effrayé lui-même de son œuvre, reporta la limite du 1er au 15 octobre, puis au 1er novembre. L'armistice du 11 novembre mit fin à cette affaire de la conscription, qui laissa le pays plus irréconciliable et groupé pour la première fois (dans la Conférence de Mansion House) en un bloc dont la cristallisation s'était faite sinon autour du parti Sinn Féin, du moins dans le système Sinn Féin.

Le parti lui-même sentait croître sa force ; son drapeau tricolore (vert, blanc et orange) flottait partout en Irlande. Dans l'été de 1918, à l'annonce d'une élection générale pour l'hiver suivant, le Sinn Féin décida de présenter des candidats dans toutes les circonscriptions, et sa campagne électorale commença dès octobre. La question posée aux électeurs était très nette. Le 12 octobre l'*Ard Comhairle* (Grand Conseil) du Sinn Féin publiait un manifeste définissant le but du parti : l'établissement de la République d'Irlande. Le parti nationaliste parlementaire restait fidèle à un Home Rule comportant un exécutif et un Parlement irlandais ayant parmi ses attributions des pouvoirs fiscaux ; comme mesures immédiates il demandait la suppression de la conscription et de la coercition devenue le seul procédé de gouvernement en Irlande. Les partis modérés qu'on avait entrevus pendant la Convention ne jouèrent presque aucun rôle, sauf dans les milieux unionistes de Dublin. Les unionistes d'Ulster, comme toujours, « battirent le tambour orange », tout en faisant d'inutiles avances aux travaillistes de Belfast que le Sinn Féin commençait à séduire. Quant au gouvernement, il pensa tempérer l'effet de la dictature militaire par des allusions à l'établissement d'un système fédéral pour tout le Royaume-Uni et à l'urgence d'un règlement de la question d'Irlande.

L'élection générale de décembre fut pour le Sinn Féin un succès écrasant. Malgré un remaniement des circonscriptions qui devait accroître le nombre des sièges unionistes, la carte électorale conserva sensiblement, quant au partage du pays entre deux grands partis, le même aspect qu'au scrutin de

1910 — mais avec cette différence que le nationalisme redmondite était presque totalement remplacé par le Sinn Féin [1]. Le resectionnement permit aux unionistes d'Ulster d'avoir 23 députés au lieu de 16 ; les unionistes du sud conservèrent leurs 2 sièges de Trinity College et gagnèrent une circonscription de Dublin ; les 9 nationalistes indépendants et les 2 libéraux disparurent ; les nationalistes redmondites virent le nombre de leurs représentants tomber de 77 à 6 — encore, dans 4 circonscriptions d'Ulster, furent-ils élus après une entente avec le Sinn Féin, entente consentie pour qu'une scission des voix nationalistes ne permît pas le succès d'un unioniste ; le Sinn Féin qui avait, depuis 1917, obtenu 6 sièges à des élections partielles, fit élire 73 candidats. En fait, le triomphateur était le parti républicain de l'indépendance, et M. T. P. O'Connor, le vétéran du redmondisme, élu par les Irlandais de Liverpool, dira tristement peu après que, parlant au nom du vieux parti de Butt, de Parnell et de Redmond, il ne se sent plus le droit de prétendre parler au nom de l'Irlande.

III

LA NOUVELLE QUESTION D'IRLANDE ET SES CONSÉQUENCES INTERNATIONALES

Le 21 janvier 1919 commence une nouvelle période de la vie politique irlandaise, quand les représentants de 73 circonscriptions d'Irlande — ceux du moins qui sont libres, car les prisons anglaises n'en détiennent pas moins de 37 — se réunissent au Mansion House de Dublin en une *Dáil Éireann* (Convention d'Irlande) qui proclame en gaélique l'indépendance de la République irlandaise et adresse un appel en français « aux nations libres du monde ». Au point de vue pratique immédiat, ce n'était qu'une manifestation platonique ; la Dáil, si elle dispose des forces organisées du Sinn Féin, n'a sous ses ordres aucun service public, administratif, judiciaire ou financier ; le territoire est soumis à une dictature mili-

1. Le nombre des circonscriptions, qui était de 103, a été porté à 105 de la manière suivante : cinq circonscriptions nouvelles furent créées dans l'Ulster du nord-est, et cinq supprimées dans l'Irlande nationaliste ; en outre, le Queen's College de Belfast (unioniste) et l'Université nationale de Dublin (nationaliste et sinn féin) ont désormais chacun un député.

taire appuyée sur une armée d'occupation de 50 000 hommes ; et la République n'est reconnue par aucun gouvernement britannique, colonial ou étranger. Pourtant, s'ils ridiculisent l'appel aux nations, la déclaration d'indépendance, la nomination de trois ministres et de délégués à la Conférence de la Paix, les unionistes et les redmondites ne cachent pas leur inquiétude. C'est que la séance du 21 janvier a une signification sur laquelle on ne peut se méprendre. Même si la République n'existe jamais en fait; même si la Dáil est supprimée (et elle le sera le 12 septembre 1919), même si les délégués ne franchissent pas le seuil de la Conférence de la Paix (et ils ne seront pas reçus), il n'en reste pas moins que l'opinion de l'Irlande nationale a maintenant proclamé à une majorité considérable qu'elle n'a plus confiance dans le Parlement britannique et qu'elle ne veut plus prendre part aux débats de Westminster, que la nation irlandaise entend disposer librement d'elle-même, et que c'est à tous les peuples qui défendent à travers le monde le droit pour les nations de vivre sous un gouvernement de leur choix, que l'Irlande veut exposer ses revendications. Désormais les Communes ne pourront légiférer pour l'Irlande avec l'autorité que leur donnait la présence des représentants irlandais.

Aujourd'hui, la situation intérieure est devenue anarchique : ni les représentants de l'Irlande ni les fonctionnaires de la Grande-Bretagne ne sont en mesure de gouverner le pays. Le nombre des députés emprisonnés s'accroît tous les jours ; depuis les récentes élections municipales, les arrestations s'étendent aux magistrats municipaux, y compris le lord-maire de Dublin ; ainsi le peuple irlandais est de moins en moins représenté et il semble que ses suffrages désignent ceux qu'il choisit aux rigueurs de l'autorité militaire. Lord French et M. Macpherson (qui a succédé le 10 janvier 1919 à M. Shortt comme chief secretary) n'ont pas d'autre système de gouvernement que la force ; conséquence inévitable, les vieilles traditions de sept siècles de résistance se réveillent. D'un côté le gouvernement maintient l'état de siège, interdit aux Dublinois de sortir aux heures nocturnes, impose aux automobilistes un contrôle policier, supprime les meetings et jusqu'aux foires et marchés, suspend la publication des journaux ; les

sociétés politiques sont déclarées séditieuses, on perquisitionne dans leurs bureaux, on arrête, emprisonne et déporte leurs membres les plus actifs ; des mitrailleuses et des tanks parcourent les rues des villes, des avions survolent la campagne ; la police armée de grenades à main et de fusils à tir rapide transforme ses casernes en blockhaus blindés. A cet appareil de répression répondent les attentats politiques : représailles contre les policiers soupçonnés d'avoir causé telle ou telle arrestation — lord French lui-même est visé ; malgré les sommes énormes et les garanties promises aux « informateurs », nul Irlandais n'aide aux enquêtes, moins par crainte des amis des auteurs d'attentats que par haine du régime frappé dans ses policiers ; les vengeances personnelles, les crimes de droit commun sont camouflés en attentats politiques et la presse unioniste s'emploie à les présenter comme tels. Le terrorisme officiel et le terrorisme révolutionnaire font régner l'anarchie sur la terre d'Irlande, et la suppression de toute activité politique publique ne tardera sans doute pas à rendre leur vie d'autrefois aux sociétés secrètes.

Aussi bien, ce n'est plus seulement en Irlande et à Londres que se fait en 1919 la politique irlandaise. Les discours tories peuvent bien appeler la question d'Irlande « une question domestique » et inviter les Américains qui la traitent à « s'occuper de leurs affaires » ; les faits dépouillés de toute interprétation montrent que la question dépasse les limites du royaume et de l'empire.

Les affaires d'Irlande eurent un caractère impérial dès le XVIIIe siècle ; la révolution d'Amérique inspira pour une part le mouvement des Volontaires de 1779 ; lorsque les colonies proclamèrent leur indépendance, la moitié des députés américains, dit-on, avaient du sang irlandais ; en 1812, lors de la déclaration de guerre à l'Angleterre, six Congressmen étaient d'anciens United Irishmen. Depuis lors, les Irlandais se sont établis par millions aux États-Unis, et leurs descendants n'ont jamais rompu les liens qui les rattachaient à la vieille patrie ; l'influence irlando-américaine a toujours été grande dans la politique irlandaise. Les autres colonies, qui sont maintenant les Dominions, comptent aussi des centaines de milliers d'Irlandais. Ainsi la race irlandaise, en devenant une

race mondiale, a fait de la question d'Irlande une question impériale d'abord, puis, si l'on peut dire : britannico-américaine et donc internationale. Depuis 1914, ce double caractère s'est accentué en raison même de l'influence des affaires d'Irlande sur une guerre où combattaient les Dominions et les États-Unis, et parce que ces pays d'outre-mer, venant se battre pour la liberté, pour le droit des nations à disposer d'elles-mêmes, jugent la sincérité de l'attachement de la Grande-Bretagne aux principes des Alliés d'après l'application qu'elle fait de ces principes à l'Irlande.

Avant la guerre, l'Irlande avait rendu impossible l'alliance anglo-américaine que beaucoup préconisaient des deux côtés de l'Atlantique. Dans la première partie de la guerre, la situation de l'Irlande fournit un texte facile à développer pour la propagande allemande aux États-Unis. De même que les Allemands avaient vendu des armes indifféremment aux Volontaires de Sir Edward Carson et à ceux du Sinn Féin, pour la guerre civile sur laquelle ils comptaient pour empêcher l'Angleterre d'intervenir sur le continent en 1914, les propagandistes germains incitèrent les Irlando-Américains à tirer les marrons du feu pour l'Allemagne. Il n'est pas douteux que l'intervention américaine en fut retardée. Ce fut un des malheurs de ce temps que le silence de la France ; on conçoit la volonté de discrétion qui dicta notre politique ; les tories affirmaient bruyamment que les affaires d'Irlande ne regardaient que l'Angleterre, et trop souvent on a confondu ici l'opinion réactionnaire en pays étranger avec l'opinion nationale ; or qui sait si, ne fût-ce qu'au nom de l'intérêt commun des Alliés, une discrète suggestion venant de France n'eût pas été bien accueillie d'un cabinet d'où l'esprit libéral n'avait pas encore disparu? La grossière intrigue allemande n'en a pas moins échoué — mais au prix de quelles catastrophes — au prix surtout de la malheureuse allusion, dans la proclamation des insurgés de Pâques, aux « braves alliés du continent », allusion exploitée avec tant de persévérance contre l'Irlande qui n'en était pas responsable.

En Amérique et dans les Dominions, la répression sans pitié de 1916 souleva une véritable indignation et effaça le mécontentement suscité par l'intrigue germanique. Dès lors,

tous ces pays où le sang irlandais est si abondant, insistent jusque dans leurs parlements pour que l'Irlande reçoive l'autonomie depuis longtemps promise. Le 15 mars 1917, le *Times* écrit : « L'incapacité d'arriver à un règlement (en Irlande) réagit sur les intérêts britanniques de l'Australie à Québec et affecte gravement nos relations avec les États-Unis »; et, quelques jours plus tard, M. Lloyd George dit au Guildhall de Londres que tous ces pays « rappellent sans cesse à son esprit » l'urgence du problème irlandais. Dans l'hiver de 1917-18, le gouvernement britannique, le parti nationaliste, le Sinn Féin — et plus tard les Orangistes — envoient des missions aux États-Unis pour y exposer leurs vues, comme si les uns et les autres prenaient l'opinion américaine pour arbitre dans le procès de l'Irlande et du Royaume-Uni. Le 4 juillet 1918, la Conférence de Mansion House adresse au Président Wilson un appel bientôt suivi d'un message orangiste. Et l'opinion américaine, retournée contre l'Irlande par l'annonce du « complot » de mai 1918, comme elle l'avait été par la rébellion en 1916, redevient pro-irlandaise quand il lui paraît évident que le complot est imaginaire, comme elle l'était redevenue deux ans plus tôt après la répression.

En 1919, les Irlandais se placent délibérément sur le terrain international. Les redmondites eux-mêmes avaient suggéré en 1917 un appel à la future Conférence de la Paix. Le Sinn Féin fit de cette démarche un article essentiel de son programme. Chez les socialistes, le projet pour Stockholm et la Conférence de Berne mentionnèrent l'Irlande ; et, le 6 septembre 1918, le leader travailliste américain, M. Samuel Gompers, si sympathique aux alliés, parla au Congrès des Trade Unions britanniques de Derby en faveur de la self-determination pour l'Irlande. En février 1919, le Comité des Affaires étrangères de la Chambre (fédérale) des Représentants des États-Unis recommande la self-determination pour l'Irlande ; de semblables résolutions sont votées par des législatures d'États américains; et le 6 juin, le Sénat fédéral à Washington, donnant une forme pratique à ces vœux, demande que les représentants de la race irlandaise soient entendus à la Conférence de la Paix.

C'était en effet la demande de toute la race irlandaise, et la

Dáil Éireann l'avait formulée dès sa séance inaugurale du 21 janvier. En février, elle avait envoyé à Paris son président, M. Sean T. O Ceallaigh, bientôt suivi de M. Seóirse Gabhan O Duibhthaigh[1], « délégués du Gouvernement élu de la République irlandaise ». D'avril à juin se joignirent à eux trois délégués irlando-américains : l'Hon. Frank P. Walsh, ancien président de la Commission nationale du Travail de guerre aux États-Unis, l'ex-gouverneur Edward F. Dunne de l'Illinois, et l'Hon. Michael J. Ryan, un légiste de Philadelphie — tous les trois, hommes d'État de grande valeur et dont l'influence dans la politique américaine est considérable. Les délégués de la Dáil Éireann, non plus que les Irlando-Américains, ne furent entendus par la Conférence de la Paix ; et M. Clemenceau ne reçut pas lui-même la pétition des délégués de la Dáil, ni celle des femmes d'Irlande apportée par madame Gavan Duffy au nom du *Cumann na mBan*. Aussi M. de Valera, « président de la République d'Irlande », qualifia-t-il d'échec la tentative de Paris, dans un discours du 31 mai ; et il partit peu après aux États-Unis pour une tournée de propagande, notamment en vue d'un « Emprunt de la République d'Irlande ».

En effet, les délégations irlandaise et irlando-américaine ont subi un échec puisqu'elles n'ont pu accomplir leur mission auprès de la Conférence de la Paix ; mais l'échec est du même ordre que celui de l'insurrection et que celui de la Dáil : il change la position de la question d'Irlande. Aucune nation ne peut plus ignorer que l'Irlande revendique le droit de fixer elle-même son statut constitutionnel, en se basant sur les principes des Alliés, que cette demande est présentée au nom de 73 circonscriptions sur 105, et que les Dominions britanniques et les États-Unis appuient les revendications irlandaises, non seulement par leur opinion publique, mais par le vote de leurs parlements.

Au point de vue réaliste, le problème irlandais affecte la reconstruction du monde ébranlé par la guerre. La situation

1. La transcription anglaise des noms des délégués est : MM. John T. O'Kelly et George Gavan Duffy. La *Dáil Éireann* emploie le gaélique comme langue nationale et le français comme langue diplomatique ; les versions anglaises de ses documents sont considérées comme de simples traductions.

paradoxale des États-Unis ne signant point une paix due à leur intervention militaire, restant en dehors d'une Ligue des Nations dont leur porte-parole fut le promoteur, et repoussant l'idée d'une alliance atlantique si nécessaire au monde occidental, cette situation résulte pour une bonne part du régime sous lequel se débat douloureusement l'Irlande. On comprendra l'importance des Irlando-Américains dans la république d'outre-Atlantique en se souvenant qu'au mois de mars 1919, le gouvernement de Washington n'hésita pas à donner des passeports aux délégués de la race irlandaise pour aller à Paris et tenter de faire ouvrir à l'Irlande les portes de la Conférence de la Paix — en se souvenant des entretiens que ces délégués eurent à Paris avec le Président Wilson, de l'intervention du colonel House afin que le gouvernement britannique leur donnât un sauf-conduit pour visiter l'Irlande (d'où ils rapportèrent un terrible compte rendu), de la décision que prit un moment M. Lloyd George de les recevoir, du vote du Sénat fédéral le 6 juin demandant par soixante voix contre une l'audition des délégués par la Conférence de la Paix.

La portée internationale du problème irlandais est donc redoutable — et sa solution paraît aussi lointaine que jamais. Le gouvernement britannique vient de présenter aux Communes, le 27 février, un projet de Home Rule, basé sur la « partition » de six comtés d'Ulster, avec un Parlement du Nord et un Parlement du Sud auxquels se superposera (à une date indéterminée qui dépendra de la bonne ou de la mauvaise volonté de Belfast) un Conseil d'Irlande ; au point de vue financier l'Irlande recevra une fois pour toutes un million de livres pour la mise en marche du nouveau système, et elle versera une contribution impériale annuelle de 18 millions de livres. Un White paper du 25 mars fixe quelle partie du budget sera votée par les Parlements irlandais et quelle partie sera imposée par le gouvernement britannique ; on aura une idée de l'importance relative de ces deux budgets quand on saura que pour l'exercice 1919-20, les Parlements irlandais auraient eu à voter 2 825 000 livres de recettes, tandis que Westminster en aurait imposé 38 475 000 livres. C'est moins que le Home Rule de 1914, moins que le projet de la Convention de 1918, moins même que le Georgian Settlement de 1916.

Or, on a vu comment l'opinion irlandaise a évolué depuis six ans et combien ces anciens projets seraient insuffisants désormais. L'Irlande a conscience d'être une nation une et indivisible ; elle repousse unanimement, avec indignation, le Bill qu'on discute aujourd'hui [1]. Les solutions qualifiées de transactionnelles ne font que mécontenter tout le monde et que maintenir en présence le système de la Force Physique et celui de la dictature militaire ; c'est peut-être l'intérêt de quelques réactionnaires britanniques et d'un groupe d'Orangistes ulstériens ; ce n'est celui ni de l'Irlande, ni de l'Empire britannique, ni des alliés d'Occident.

YANN M. GOBLET

1. Voici les opinions de tous les partis sur ce que les Irlandais, même modérés, appellent le Bill de dépècement et de pillage de l'Irlande (Irish Partition and Plunder Bill). Le Sinn Féin le repousse naturellement sans examen. L'Irish Labour Party le ridiculise en proposant qu'on y ajoute cette clause : « Ce Bill ne s'appliquera pas à l'Irlande. » M. Devlin, au nom des redmondites, y voit « une insulte à la dignité nationale et un crime contre les droits de la nation ». Les protestants unionistes du sud le dénoncent comme « tendant à perpétuer des querelles religieuses qu'on a le devoir d'oublier » (Most Rev. Dr Bernard, prévôt de Trinity College), et l'Irish Unionist Alliance supplie les parlementaires unionistes anglais de ne pas voter une loi dont lord Middleton déclare qu'elle « ne fera qu'ouvrir un nouveau chapitre sanglant de l'histoire d'Irlande », dont l'*Irish Times* écrit qu'elle « convertira à la cause de la révolution des milliers d'hommes respectueux des lois ». L'Eglise catholique condamne le Bill par la voix du cardinal Logue et de ses évêques. Quant aux Orangistes, pour qui le Bill est exclusivement fait, ils le subiront, pour échapper à la mise en vigueur du Bill de 1914 (ce qui montre qu'il s'agit d'une mesure non de progrès, mais de réaction), mais aucun de leurs députés, à commencer par Sir Edward Carson, ne le votera. De sorte qu'aucun des députés irlandais siégeant à Westminster, et qui sont tous ou des nationalistes modérés ou des unionistes, n'aura voté cette loi donnant, dit ironiquement sir Edward Carson, « un Parlement à la seule partie de l'Irlande qui n'en a pas demandé » ; car il est bien entendu que la dictature militaire restera « provisoirement » le gouvernement du pays, moins l'enclave orangiste. Sir Horace Plunkett, qui a consacré sa vie à travailler pour l'Irlande en dehors des partis, considère que ce Bill, « le pire des quatre Home Rule Bills, non seulement ne peut servir à rien, mais que les bases en sont si mauvaises (rotten) qu'on ne saurait construire sur de telles fondations quoi que ce soit qui se puisse qualifier de self-government ». En Angleterre, M. Asquith, les libéraux indépendants et les travaillistes combattent le Bill, ainsi que les ultras de l'unionisme ; et les députés mêmes qui le votent le désapprouvent. C'est « une mauvaise loi basée sur un principe faux », dit le *Manchester Guardian* ; c'est aussi une loi votée par un Parlement qui la méprise, pour un pays qui n'en veut à aucun prix, afin d'obéir à un gouvernement qui n'a aucune illusion sur la possibilité de l'appliquer. Et personne ne s'y trompe, ni en Irlande, ni dans l'Empire britannique, ni aux États-Unis.

L'administrateur-gérant : E. GUILMOTO.

LIVRES NOUVEAUX

POUR DON CARLOS

par **Pierre Benoit**.

Nos lecteurs connaissent déjà cette nouvelle œuvre du romancier de *l'Atlantide*. Le succès de M. Pierre Benoit, qui a pris les proportions d'un événement littéraire, nous dispense d'insister sur l'intérêt de son dernier ouvrage. Mais on doit pourtant signaler une fois de plus ce sens du romanesque, ce don de l'imprévu, cette forme de narration ingénieuse et rapide qui sont parmi les dons les plus précieux du conteur, et que M. Pierre Benoit possède éminemment. Ajoutons-y la variété et la fantaisie. Le roman débute au temps de M. Buffet, dans un milieu officiel qui est décrit le plus plaisamment du monde ; il se poursuit dans une Espagne aventureuse et sanglante en pleine guerre carliste, d'aventures en aventures. C'est à la fois, au degré d'excellence, un roman littéraire et un roman romanesque.

MISSION PAVIE, INDO-CHINE

par **Auguste Pavie.**

M. Pavie vient de faire paraître un nouvel ouvrage relatant les événements de sa misison, de 1888 à 1893. C'est le septième volume. Il se recommande par les mêmes qualités que les précédents. De la Rivière Noire au Mékhong, chez les Chinois, nous suivons, grâce à ce journal de marche, les moindres gestes de la petite troupe, qui porte sur cette terre lointaine le drapeau de la France. — Pour ce qui est des événements du Siam, la méthode d'exposition change : c'est un exposé suivi, mais l'intérêt dramatique et pittoresque, d'ailleurs servi par des photographies caractéristiques, est toujours aussi intense.

LES TROIS MARÉCHAUX

par **Charles Le Goffic.**

Hymne enthousiaste et reconnaissant à l'adresse de nos trois maréchaux, procédant d'un parti pris d'admiration dont l'auteur, malgré tout, éprouve le besoin de se justifier dans la préface, tel est ce livre au moins pour sa première partie. Car M. Le Goffic y caractérise et y loue d'autres figures : Grossetti l'invulnérable, le Gallois Lloyd George, Alfred Droin « le poète de la plus grande France », dont il cite et commente avec grâce quelques poèmes, tels que ce « nocturne » intitulé *Nimbe d'or*, le plus beau peut-être du recueil *le Crêpe étoilé*.

LE VOTE DES FEMMES

par **Joseph Barthélemy.**

L'accession des femmes à l'égalité civile et politique a fait de singuliers progrès depuis 1914. Le féminisme politique notamment, qui semblait une hardiesse réservée aux colonies lointaines de l'Angleterre, aux États neufs de l'Amérique du Nord, aux petites nations scandinaves, triomphe en Angleterre, en Allemagne, en Autriche, en Russie; il gagnera bientôt l'Italie, la Belgique ; le parlement français lui est favorable : l'un des traits essentiels du monde nouveau qui s'élabore sera certainement l'unité du statut juridique, politique et social pour toutes les créatures humaines sans distinction de sexe. Ce mouvement, qui n'avait fait encore en France l'objet d'aucun travail sérieux, M. Joseph Barthélemy l'étudie avec une objectivité scientifique; il le suit dans son extension géographique et l'analyse minutieusement dans ses résultats heureux ou fâcheux. Sa documentation est abondante et fraîche, son exposé clair et prodigieusement intéressant, ses conclusions — entièrement favorables au suffrage égal — solidement établies et fortement argumentées.

LES COURS

par **Pierre Veber.**

A chacun de ces cours où l'on enseigne tant de choses diverses, la déclamation, la musique, la coquetterie, la morale, la politique, M. Pierre Veber consacre des pages d'observation malicieuse et qui sont de charmantes esquisses de la vie parisienne. Nos lecteurs ont pu apprécier l'esprit de Pierre Veber dans le délicieux roman qui parut ici même, *l'Homme qui vendit son âme au Diable.* Ils le retrouveront dans ce nouveau volume, si amusant, et d'une si fine qualité littéraire. Il y a dans *les Cours* des trésors d'ironie et de bonne humeur.

EN PRISON SOUS LA TERREUR RUSSE

par **Ludovic Naudeau.**

« Dans ces pages, dit l'auteur au début de son ouvrage, je n'ai rien inventé, rien exagéré, rien rehaussé de couleurs imaginaires ; je raconte. » Ce récit constitue, en effet, un chapitre au moins de l'histoire de la Révolution russe, écrit par un témoin. On y suivra avec sympathie le journaliste français vivant des jours d'angoisse dans les inconfortables prisons ou cellules que le tsarisme a laissées à ses successeurs.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER.	92 »	47 »	24.50

PRIX DE LA LIVRAISON : 4 fr. 50

On s'abonne à la Revue de Paris, 3, *rue Auber (Maison d'édition Calmann-Lévy), dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 3, *rue Auber.*

Les annonces sont reçues à la **Société Nouvelle de Publicité**, 11, *boulevard des Italiens, Paris.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.